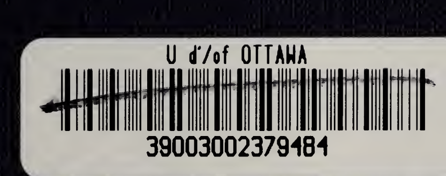

U d'/of OTTAWA
39003002379484

LETTRES

DE

V. VOITURE

PUBLIÉES

AVEC NOTICE, NOTES ET INDEX

PAR

OCTAVE UZANNE

Portrait gravé à l'eau-forte par Lalauze

TOME SECOND



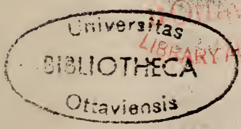
PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXX





LETTRES

DE MONSIEUR

DE VOITURE

(FIN)

A Madame la marquise de Sablé.

LETTRE LXXXVIII.

Madame, je voudrois bien n'avoir pas veu si tost les lettres que vous avez envoyées à mademoiselle de Ramboüillet et à Chalais : car j'esperois, en vous escrivant le premier et en m'embarquant de ma franche volonté dans ce commerce, vous donner une preuve de mon affection aussi asseurée que celle que j'ay receüe de vous. Mais ce que vous avez escrit de moy est si obligeant que j'avoüe que je ne puis pretendre aucun merite à y respondre, et que le plus ingrat et le plus paresseux homme de la terre, estant en ma place, en feroit

autant que moy. Sans mentir, Madame, il faut que ceux qui taschent à vous décrier du costé de la tendresse avoüent que, si vous n'estes la plus aimante personne du monde, vous estes au moins la plus obligeante. La vraye amitié ne sçauroit avoir plus de douceur qu'il y en a dans vos paroles, et toutes les apparences d'affection sont si belles en vous qu'il n'y a point d'honneste homme qui ne s'en pût contenter. Je suis néantmoins si heureux que de croire qu'il y a quelque chose de plus pour moy; et, quoyque je sçache que vous avez, pour contrefaire les amitiez, le secret que monsieur de Bois d'Amour a pour les rubis, et que, quand il vous plaist, vous sçavez donner à un peu de paste l'éclat d'une pierre precieuse, je suis tout persuadé que celle que vous m'avez donnée est tres-fine, et qu'il n'y a rien de plus vray ni de plus ferme. Pour ce qui est de moy, je puis dire avec vérité que je vous ay tousjours honorée et aymée sur toutes les personnes du monde, mais jamais à comparaison de ce que je fais à cette heure, et je n'oserois mettre icy tous les sentimens que j'ay pour vous, de peur que, si cette lettre venoit à estre perdüe, on ne la prist pour une lettre d'amour. Je ne croy pas que cette passion aye rien de plus sensible ny de plus tendre que ce que je ressens tous les jours pour vous. Je ne sçaurois pas contrefaire les agitations des amans ny tirer la langue d'Isacaron; mais il est vray que, depuis que je vous ay quittée, j'ay des melancolies qui me tirent hors de moy-mesme et qui

estonnent tout le monde, et il y a quelques heures au jour où le pere Tranquile et le petit Jésuite ne feroient point de difficulté de m'exorciser. Que si j'ay eu quelque sorte de plaisir, ç'a esté de parler de vous à mille personnes. On sçavoit que j'avois esté chez vous à Loudun, de sorte que tout le monde a eu la curiosité de me voir, et on m'a interrogé comme un homme qui venoit du ciel et de l'enfer. J'ay dit, Madame, que vous estiez aussi belle que vous l'estiez il y a quatre ans; mais, quand j'ay voulu dire que vous aviez plus d'esprit, on a creu que je contois des choses incroyables, et en cet endroit-là j'ay perdu toute créance. Aussi est-il vray qu'il se fait des miracles en vous qui ne se firent jamais en personne, et il n'y a jamais eu que vous au monde qui soit sortie plus belle de la petite verole et qui soit devenüe plus habile à la campagne. J'ay dit cette verité-là avec tant de plaisir qu'il me semble qu'une de vos bonnes amies n'y en a pas trop pris, et qu'elle seroit aisement de l'opinion de la comtesse de Ve. J'aurois beaucoup de choses à vous dire d'elle, mais je n'ay quasy rien à vous en escrire. Je l'ay veüe trois fois depuis mon retour, mais sans luy pouvoir quasy parler. Pour ce qui est du soupçon que nous avions eu, je n'ay peu encore m'en esclaircir. Il y a des raisons pour et contre, et cette affaire est aussi douteuse que celle des religieuses de Loudun. Je croy néantmoins la non possession. En recompense, elle est obsedée si cruellement que jamais personne ne l'a esté davantage. Il luy apparoist à toute

heure ; je vous responds qu'elle en est tourmentée ; elle tasche fort à s'en défaire ; mais, comme vous sçavez, elle a affaire à un diable opiniastre. Pour ce qui me regarde, l'histoire continüera, et peut-estre elle ira plus viste que par le passé. Mademoiselle de Ramboüillet a esté ravie de vostre lettre ; je l'ay trouvée une des meilleures que vous ayez jamais faites, et j'ay esté bien aise de voir si bien escrire des choses qui me sont si avantageuses. Quelque asseurance que j'eusse de vostre affection, j'ay eu grand plaisir à voir celles que vous en donnez aux autres, et j'avoüe que cette vanité de femme que vous dites que j'ay en a esté touchée. Au reste, Madame, vous m'avez fait concevoir la plus grande joye du monde en me disant que vous et monsieur le marquis de Sablé vous disposez à venir icy ; mais, si cela n'est pas, ne me le dites plus et ne me mettez pas au hazard de tomber d'une si haute esperance. Me depouillant de mon interest et vous parlant en amy sincere et en fidele conseiller, je vous dis que tous vos amis et toutes vos amies disent d'une voix que vous ne sçauriez rien faire qui soit plus utile pour vostre fortune, pour vostre santé ny pour vos affaires. Ayez donc la fermeté, en cela, qu'il faut avoir aux bonnes resolutions, et servez-vous de tout vostre esprit à en venir à bout. Adieu, Madame ; après cinq pages de papier, je vous quitte à regret,comme estant vostre, etc.

Madame, mandez-moy, s'il vous plaist, si vous vous estes apperceüe que ce *comme estant* dont

j'ay fini ma lettre est une de ces fins dont nous avions parlé. Permettez-moy, s'il vous plaist, d'asseurer icy les deux demoiselles qui vous ont accompagnée au voyage que je suis leur tres-humble serviteur, et que, quelques bonnes compagnies que je voye à Paris, j'aymerois mieux voir cottir les abletes avec elles; mais faites, je vous supplie tres-humblement, Madame, que mademoiselle Coulo se souvienne de moy et m'ayme un peu : car, outre que je veux estre bien avec toutes les personnes qui vous approchent et que vous aymez, il est vray que j'ay veu en elle des choses que j'y estime beaucoup et que j'ayme, et qui me font souhaiter qu'elle soit de mes amies. Je la supplie de faire en sorte qu'Armande m'ayme, et de l'asseurer de ma part que je ne souhaite rien tant au monde que d'estre aymé d'elle, et qu'elle n'aura jamais d'amant plus fidele que moy. J'ayme mieux employer mademoiselle Coulo en cela que mademoiselle de Bois d'Amour, car je croy qu'elle s'y employera plus fidelement; et, puisque je veux estre amoureux d'Armande, il est à propos que ce ne soit pas sa mere qui soit ma confidente. Je la supplie de croire que personne au monde ne connoist et n'estime plus son esprit que moy, et que je seray toute ma vie son tres-humble serviteur. Pourveu que vous n'ayez pas de querelle presentement avec monsieur de la Mesnardiere, je sçay bien, Madame, que vous ne trouverez pas mauvais que je l'asseure icy de mon tres-humble service, et que je le prie de se souvenir quelquefois de moy.

A Monseigneur le cardinal de la Valette.

LETTRE LXXXIX.

Monseigneur, estes-vous encore fasché de ce que vous n'avez pas deviné que ceux de Verceil manquoient de poudre, ou de ce que, n'en ayant pas, ils n'ont pû se defendre, ou de ce qu'avec huit ou neuf mille hommes vous n'en avez pas forcé vingt mille dans de fort bons retranchemens? Sans mentir, vous ne vous servez gueres utilement de vostre raison si ce déplaisir vous a duré jusques à cette heure! Aviez-vous donc esperé de faire l'impossible, que vous n'estes pas satisfait d'avoir fait tout ce qui s'est pû? Pardonnez-moi, Monseigneur, si je vous le dis; mais, en verité, il n'est pas bien-seant à un homme sage d'avoir tant de regret pour une chose où il n'a point failly, et c'est, ce me semble, en quelque sorte, ne faire pas assez de cas de son devoir que de n'estre pas content quand on le fait. Vous estes accouru avec une poignée de gens au secours d'une place qui estoit assiegée par une grande armée; vous avez trouvé la circonvallation achevée et tous les retranchemens en tel estat que chacun jugeoit que vous ne pourriez pas seulement envoyer un homme dans la ville pour y dire de vos nouvelles, et, contre l'avis et l'esperance de tout le monde, vous y en avez fait entrer dix-huict cens. Se peut-il rien faire de plus resolu, de mieux entrepris et de si bien exe-

cuté que cela? C'est vous qui avez travaillé jusques-là. La fortune a fait le reste, et, si elle l'a mal-fait, pourquoy vous en tourmentez-vous tant? Ne vous accoustumez pas, je vous supplie, à estre en communauté avec elle, et, aussi bien dans les bons succez que dans ceux qui ne le seront pas, distinguez tousjours ce qui est d'elle et ce qui sera de vous. Il arrivera de là que vous ne vous esleverez et que vous ne vous r'abaisserez jamais trop. Si vous voulez vous répondre des évenemens et si vous ne pouvez estre satisfait que lors que tout ce qui se pourroit souhaitter vous arrive, vous faites, sans mentir, la guerre à de fascheuses conditions; et vous voulez que la fortune fasse autant pour vous qu'elle faisoit pour Alexandre, et un peu plus qu'elle n'a fait pour Cesar. Encore estes-vous ingrat envers la vostre si vous vous plaignez d'elle pour cette derniere occasion, et il y a de l'injustice à reputer comme un grand malheur d'avoir manqué à avoir une grande prosperité. Cependant vous parlez comme si vous aviez perdu par vostre faute dix batailles et cent villes, et il semble que vous soyez au desespoir pour avoir veu perdre une place que, dès le commencement, tout le monde a jugé que l'on ne pourroit sauver. Croyez-moy, l'on ne repare jamais rien en perissant, et, pour ce qui vous regarde, vous n'avez rien à reparer. La prise de Verceil a fait tort aux affaires du roy, mais point du tout à vostre reputation. Si le secours que vous y aviez jetté n'a pas esté heureux, il ne merite pas moins de loüange pour cela, et

dans toutes vos années de prosperité vous n'avez rien fait de si beau, de si hardy ni de si extraordinaire. Prenez donc, s'il vous plaist, des resolutions plus moderées que celles que vous témoignez d'avoir, et, n'estant pas en estat de faire peur à vos ennemis, n'en faites point à vos amis. Vous qui m'avez appris tout ce que je sçay, vous sçavez bien que la prudence est une vertu generale qui se mesle avec toutes les autres, et que là où elle n'est pas la valeur perd son nom et sa nature

J'iray demain ou après-demain faire vos complimens à la personne dont vous me parlez. La derniere fois que je la vis, elle me parla extrémement de vous, et me jura que pour vostre consideration elle ne s'estoit pas réjoüie de la prise de Verceil, pource qu'encore que tout le monde sceût qu'il n'y avoit pas de vostre faute, elle connoissoit bien que cela vous affligeroit, et qu'elle vous aimoit trop pour avoir quelque joye d'une chose qui vous donnoit du déplaisir. En verité, elle vous ayme extrémement, ce me semble, et quelque autre qu'elle vous ayme encore plus qu'extrémement.

A Paris, le 7 aoust 1638.

A Monsieur Costart.

LETTRE XC.

J'auray pour ce coup cette *imperatoriam brevitatem* dont vous me parlez, car il faut que je parte presentement pour aller à Saint-Germain; et cela sera cause que je ne vous diray qu'un mot. Je ne seray pas pour cela ἄφρονος, selon vostre Teophraste. Dans les festins que nous faisons ensemble, ou plustost que vous me faites, je ne dois parler que pour dire graces :

Tantum laudare paratus.

De vous dire au vray quels peuples ont introduit la polygamie, je vous jure ma foy que je n'en sçais rien, et je ne m'en mets pas en peine :

Tros Rutulus-ve fuat, nullo discrimine habebo.

En tout cas, je vous en croiray bien plustost qu'Herodote, qui dit qu'aux Indes il y a des fourmis moindres certes que chiens, mais plus grandes que renards : car voilà le texte, au moins du mien; mais je ne sçay si l'*Herodote* que j'ay est semblable au vostre.

A propos, vous m'avez esté mettre en scrupule de Theocrite, et j'en estois si en repos que rien plus. Mais, pour revenir à l'autre dont nous parlions, dites-moi ce qu'il veut dire quand il dit que

Venus envoya la maladie des femmes aux Scythes, qui avoient violé son temple d'Ascalon.

Vostre vers d'Athenée, que le vin est le grand cheval des poëtes, est fort plaisant; mais, dites la verité, n'avez-vous pas tasché d'en faire un vers alexandrin? Ce μέγας avec ἵππος me plaist, et revient heureusement à cette phrase françoise : *monter sur ses grands chevaux,* comme vous l'avez ingenieusement remarqué; mais ce grand cheval jette souvent son homme par terre, et on peut dire de luy qu'il mord et qu'il ruë.

Pour l'*Edentulum* de Plaute, je ne crois pas, non plus que vous, qu'il veüille dire qu'il ne mordist point, car ce seroit un defaut, mais que c'est une façon de parler boufonne pour dire qu'il estoit bien vieux, qui estoit une perfection.

Que voulez-vous que je fasse à Ulpian, qui appelle les chrestiens imposteurs? *Idem Trebatio et Papiniano videbatur.* Nous perdrions nostre cause dans le Digeste; mais le Code nous est plus favorable.

Le mot de Pline me semble beau : *Rerum natura nusquam magis quam in minimis tota est.* Quand je vis l'élephant, je dis qu'il sembloit que ce fust une figure qui n'estoit qu'ébauchée par la nature, et qu'il y avoit plus de façon en une mouche.

A propos, je crois que je m'en vais faire un assez grand voyage. Le roy m'a donné celuy de Florence pour aller porter la nouvelle au grand duc de l'accouchement de la reyne. Cela me doit

estre en quelque sorte avantageux et mesme agreable; mais je suis fasché que cela m'ostera quelque temps le moyen de voir de vos lettres et de vous voir vous-mesme, car je crois que vous serez à Paris devant que je sois de retour. Je ne sçay si je seray encore icy quand vous me ferez réponse à cette lettre; mais ne laissez pas pourtant de m'écrire, car il peut arriver mille choses qui retarderont ou qui empescheront mon partement. En tout cas, je vous dis adieu, et je vous prie de croire que je vous aime de tout mon cœur, et que je n'ay jamais eu de bonheur au monde que j'estime tant ni qui me donne tant de joye que vostre amitié.

Au reste, ostez, je vous supplie, ces *Monsieur* que vous semez çà et là dans vos lettres, *ad populum phaleras;* ou bien je vous en mettray à chaque ligne, et vous diray,

Vis te, Sexte, coli, volebam amare;
Sed si te colo, Sexte, non amabo.

C'est-à-dire j'en seray moins vostre, etc.

A Paris, le 25 aoust 1638.

Au mesme.

LETTRE XCI.

Male est Cornifici tuo Catullo,
Male est mehercule et laboriose.

Tout de bon, Monsieur, je n'ay eu de ma vie l'esprit si agité qu'à cette heure; cependant vous m'escrivez des folies, et vous estes aussi gay et aussi enjoüé que si nous estions encore tous deux dans le Cours, et que nous n'eussions ni l'un ni l'autre aucune cause d'ennuy. Au lieu de me parler du sujet de mon desplaisir et de me dire ce que vous jugez (car il y a lieu d'exercer ces conjectures là-dessus aussi bien que sur le plus obscur passage de Tacite), vous m'alleguez Lampridius et Athenée: *quam inepte!* et, en un temps où je dispute de moy-mesme, sçavoir si madame de *** m'aime ou si elle ne m'aime pas, et que cela est devenu une chose problematique, vous me venez entretenir de Pharaon. Lors que nous revenions ensemble d'Arcueil, si je vous eusse esté discourir des roys d'Egypte, songez le grand plaisir que je vous eusse fait et la belle attention que vous m'eussiez donnée! Neantmoins, je vous avoüe que je n'ay point esté fasché de lire tout ce que vous m'escrivez. Ce que vous me mandez que..... m'a fait rire.

Tytyosque vultu
Risit invito.

Vostre *patruissime* m'a semblé fort plaisant aussi. Plaute a souvent de meschantes bouffonneries; mais, sans mentir, il dit aussi quelquefois de bons mots; et voilà comme j'accorde Horace et Ciceron, dont l'un dit qu'il est meschant bouffon, et l'autre qu'il est *passim refertus urbanis dictis.* L'autre jour, j'y lisois d'un vieillard qui, ayant surpris quelqu'un auprès du lieu où il avoit caché son thresor, le foüilla, luy fit monstrer la main droite, et puis la main gauche, et, n'y trouvant rien, dist : *Cedo tertiam.* Cela represente plaisamment un vieillard soupçonneux, qui s'imagine qu'un homme a une troisiesme main pour voler. Je ne vous puis dire l'extreme plaisir que vous me faites de m'escrire de la sorte que vous m'escrivez. J'estudie mieux dans vos lettres que dans tous les livres du monde, et j'y trouve de plus belles choses.

Pour ces messieurs de *Quintus Metellus Celer,* je ne les connois point. Vous me mandez qu'ils furent pris pour Indiens. Pour moy, je croy qu'ils furent pris pour dupes. Au reste, vous parlez des vents comme feroit Christofle Colomb. Vous avez bien la mine d'avoir pris tout cela mot à mot dans un livre, car je jurerois que vous n'avez jamais sceu qu'à cette heure ce que c'est qu'un rhomb de vent; et, pour ce qui est du détroit de Vegas, je ne voudrois pas asseurer que vous le connussiez fort.

A ce que je voy, φιλεῖν signifie *basiare et amare,* c'est que baiser et aimer *convertuntur;* mais je

m'asseure que *** démentoit ce passage d'Aristenete.

Vostre pasteur, ses moutons et Hercule m'ont bien plû, et l'asne mesme est joly, comme vous le faites parler. Dites-moy si c'est dans les *Fables d'Esope* que vous l'avez trouvé. L'application de l'apologue me semble dangereuse, et allez-vous-en un peu prescher cela à Ruel. Mais revenons à nos moutons. Il est vray qu'Hercule en mangeoit volontiers, et grande quantité. Les Argonautes, en allant à Colchos, le laisserent dans une isle. On en rend plusieurs raisons, toutes assez belles. Les uns disent que c'est qu'il rompoit toutes les rames en ramant; les autres, qu'il pesoit trop; quelques-uns, que les Argonautes eurent peur qu'il remportast seul toute la gloire, et d'autres, que ce fut pource qu'il mangeoit trop. Il me souvient d'avoir leu dans un poëte grec (c'est à dire grec et latin) qu'il remüoit les oreilles en mangeant, et, pource que cela m'a semblé plaisant, j'en ay retenu les vers que voicy :

Illum si edentem videris, strepunt genæ,
Intus sonat guttur, sonat maxilla, dens
Stridet caninus, sibilant nares, movet
Aures, solent armenta sicut haud minus.

Je suis fasché que je ne pris garde à vous quand vous mangiez ce biscuit de canelle à Gentilly, car sans doute les oreilles vous alloient.

Je trouve au reste vostre version du grec en vers françois fort heureuse. Mais dites le vray : com-

bien de fois avez-vous invoqué Apollon pour cela?

Le mot d'Achilles Tatius, que la queuë du paon est une prairie de plumes, est joly, mais peut-estre un peu trop hardy; et il me semble que Tertullien a mieux rencontré, qui dit, après avoir dit beaucoup de choses de la robbe du paon : *Numquam ipsa, semper alia; etsi semper ipsa, quando alia, toties denique mutanda quoties movenda.*

Je consens que l'on chastre Ulpian, puisque vous le voulez, et mesme Papinian : aussi bien n'engendrent-ils que des procez; mais, si vous m'en croyez, on pardonnera à Trebatius, à cause du mot que vous m'avez appris de luy : *Consultus a quodam an nux pinea pomum esset, respondit : « Si in Vatinium missurus es, pomum erit.* » Adieu, Monsieur, je suis en verité vostre, etc.

Au mesme.

LETTRE XCII.

Monsieur, lors que j'avois des moutons à acheter et à escrire des poulets en castillan et en portugais, je n'avois gueres plus d'affaires que j'en ay à cette heure. Il faut que je prenne congé du roy et de Monsieur, que je sollicite monsieur de Bullion pour une ordonnance et que je me fasse payer à l'espargne, que je die adieu à tous mes amis, et que tout cela soit fait dans trois jours.

Cependant je laisse tout cela pour prendre le loisir de vous escrire, car il me semble qu'il n'y a rien qui me soit si important, et que ce voyage ne me pourroit estre heureux si je le commençois si mal que de partir sans vous dire adieu. Je ne sçay pas si cette *embarcacion* me sera heureuse, mais jamais je ne sortis de France si volontiers, et je prens plaisir à aller défier sur la mer Méditeranée ces trente-deux vents que vous sçavez que je défiay autresfois sur l'Ocean. A propos, vous en mettez trente-cinq, vous qui faites tant le grand marinier, avec vostre *Rhomb* et vostre *Detroit de Vegas.*

Heu quidnam tanti turbarunt æthera venti!

Ceux qui ont fait le tour du monde n'en connoissent que trente-deux; les trois de surplus sont de vostre teste. Je ne croyois pas qu'il y en eust tant; mais celuy qui me semble le plus insupportable en vous est le vent grec et la suffisance que vous prenez pour sçavoir mieux que moy où il faut mettre un grave ou un circonflexe. Il a bien esté dit : « Tu n'adjousteras ni osteras un iota » ; mais il n'est pas parlé des accens. Et cependant, pource que j'en ay oublié un, vous soufflez comme si vous aviez gagné une grande victoire. *O ventum horribilem!* Lors que vous accommodastes si mal la pauvre Philomele qu'après Terée personne ne l'a jamais traitée si mal que vous, je n'en fis pas tant de bruit, et cela vous estoit moins pardonnable qu'à moy.

Mais, mon Dieu! que vous m'avez dit à propos vostre *Duriter*... et tout le reste de ce passage! Sans mentir, il faut que je vous aime bien pour lire sans envie tout ce que vous m'escrivez et pour prendre tant de plaisir à connoistre que vous avez plus d'esprit que moy. Pour vous dire le vray, ce que je regrette le plus en partant d'icy, c'est que je n'auray plus de vos nouvelles. Il me semble que les figues, les raisins et les melons d'Italie, et le present que me fera le grand duc, ne me pourroient dédommager de la perte que je fais de vos lettres. Mais je croy que vous aimez mieux que je vous loüe de vostre poësie que de vostre prose, car Aristote dit que sur tout ouvrier le poëte est amoureux de son ouvrage. En verité, vos œuvres poëtiques sont admirables, et je veux mourir si vous ne faites des vers comme Ciceron.

A Mademoiselle de Rambouillet.

LETTRE XCIII.

Mademoiselle, je ne puis pas dire absolument que je sois arrivé à Turin, car il n'y est arrivé que la moitié de moy-mesme. Vous croyez que je veux dire que l'autre est demeurée auprès de vous. Ce n'est pas cela : c'est que, de cent et quatre livres que je pesois en partant de Paris, je n'en pese plus que cinquante-deux. Il ne se peut rien

voir de si maigre et de si décharné que je suis, et, selon que je suis changé, je croy que monsieur le marquis de Pisany et moy ne nous reconnoistrons plus quand nous nous verrons. La fievre me fit arrester un jour à Roane. Je croyois tout de bon estre attrapé, et que je serois long-temps malade. Ce qui me faisoit le plus de despit, c'est que je m'imaginois que vous ne croiriez pas que ce fust de regret de vous avoir quitée, et que vous penseriez plûtost que ce seroit pour avoir couru la poste. En effet, cela n'estoit pas hors de la vray-semblance, et ce qui sembloit confirmer cette opinion, c'est qu'il est vray que les trois derniers chevaux que j'avois montez m'avoient mis en un pitoyable estat cet endroit que vous sçavez que Brunel monstroit à Marphise; et, ce qui estoit plus à craindre, j'avois une si grande chaleur que, quand j'eusse esté fait gouverneur de monsieur le daufin, je n'eusse pas esté plus propre que je le fus les quatre premiers jours. J'en parlay à un fort honneste homme de Roane, que l'on m'a dit qui est apoticaire, lequel me donna quelque chose qui me soulagea fort. Je vous supplie de le dire à madame la duchesse. Depuis, je n'ay eu aucun mal que celuy de ne vous point voir; mais à celuy-là il n'y a point de remede, et le sel mercurial n'y fait rien. Je suis dès hier après disner icy. Je n'ay encore pû voir Madame, pource qu'hier l'on croyoit que monsieur de Savoye allast mourir. Aujourd'huy je la verray. Demain je partiray pour aller à l'armée, et j'espere qu'après demain, à midy, je verray mon-

sieur le cardinal de la Valette et monsieur vostre frere. Permettez-moy, s'il vous plaist, Mademoiselle, d'estre bien aise en cette occasion, et ne trouvez pas mauvais que je sois sensible à cette joye en vostre absence. Quand je dis en vostre absence, j'y comprens aussi celle de madame la Princesse, de mademoiselle de Bourbon, de madame la duchesse d'Aiguillon, de madame la marquise de Sablé, de madame du Vigean et de madame vostre mere, que je devois nommer la premiere, quoy qu'il y ait des princesses et des duchesses parmy cela. Vous ne sçauriez croire combien je suis en peine de la maladie de madame de Liancourt. Si elle se porte mieux et si sa... est guerie, je vous supplie tres-humblement, Mademoiselle, de me faire l'honneur de me le faire sçavoir à Rome : car cela sera cause que j'y feray un voyage, et que j'y verray toutes choses avec plus de repos et de plaisir. Mais que ce m'en seroit un grand si je vous pouvois dire icy combien je suis, Mademoiselle, vostre, etc.

A Turin, le dernier septembre 1638.

A la mesme.

LETTRE XCIV.

Mademoiselle, je voudrois que vous m'eussiez pû voir aujourd'huy dans un miroir en l'estat où

j'estois; vous m'eussiez veu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des diables et qui ont des cheveux qui leur viennent jusques à la moitié du corps; chacun deux ou trois balafres sur le visage, une grande harquebuse sur l'épaule et deux pistolets et deux poignards à la ceinture : ce sont les bandis qui vivent dans les montagnes des confins de Piedmont et de Genes. Vous eussiez eu peur, sans doute, Mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez creu qu'ils m'alloient couper la gorge. De peur d'en estre volé, je m'en estois fait accompagner. J'avois escrit dès le soir à leur capitaine de me venir accompagner et de se trouver en mon chemin, ce qu'il a fait, et j'en ay esté quitte pour trois pistoles. Mais sur tout je voudrois que vous eussiez veu la mine de mon neveu et de mon valet, qui croyoient que je les avois menez à la boucherie. Au sortir de leurs mains, je suis passé par deux lieux où il y avoit garnison espagnole, et là, sans doute, j'ay couru plus de danger. On m'a interrogé. J'ay dit que j'estois Savoyard, et, pour passer pour cela, j'ay parlé le plus qu'il m'a esté possible comme M. de Vaugelas. Sur mon mauvais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si je feray jamais de beaux discours qui me vallent tant, et s'il n'eust pas esté bien-mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre que je suis de l'Academie, je

me fusse allé piquer de parler bon françois. Au sortir de là, je suis arrivé à Savone, où j'ay trouvé la mer un peu plus esmeuë qu'il ne falloit pour le petit vaisseau que j'avois pris; et neantmoins je suis, Dieu mercy, arrivé icy à bon port. Voyez, s'il vous plaist, Mademoiselle, combien de perils j'ay courus en un jour. Enfin je suis eschapé des bandis, des Espagnols et de la mer. Tout cela ne m'a point fait de mal, et vous m'en faites, et c'est pour vous que je cours le plus grand danger que je courray en ce voyage. Vous croyez que je me mocque; mais je veux mourir si je puis plus resister au déplaisir de ne point voir madame vostre mere et vous. Je vous avouë franchement qu'au commencement j'estois en doute, et que je ne sçavois si c'estoit vous ou les chevaux de poste qui me tourmentiez; mais il y a six jours que je ne cours plus, et je ne suis pas moins fatigué. Cela me fait voir que mon mal est d'estre esloigné de vous, et que ma plus grande lassitude est que je suis las de ne vous point voir; et cela est si vray que, si je n'avois point d'autres affaires que celles de Florence, je croy que je m'en retournerois d'icy et que je n'aurois pas le courage de passer outre, si je n'avois à solliciter vostre procez à Rome. Sçachez-moy gré, s'il vous plaist, de cela, car je vous asseure qu'il en est encore plus que je n'en dis, et que je suis, autant que je dois, vostre, etc.

A Madame la marquise de Rambouillet.

LETTRE XCV.

Madame, j'ay veu pour l'amour de vous le Valentin, avec plus d'attention que je n'ay jamais fait aucune chose, et, puis que vous desirez que je vous en fasse la description, je le feray le plus exactement qu'il me sera possible. Mais vous considererez, s'il vous plaist, que, quand je me seray acquité de cette commission et de l'autre que vous m'avez donnée à Rome, j'auray fait pour vous les deux choses du monde qui me sont les plus difficiles : de parler de bastiment et de parler d'affaires. Le Valentin, Madame, puis que Valentin y a, est une maison qui est à un quart de lieuë de Turin, située dans une prairie et sur le bord du Pô. En arrivant, on trouve d'abord... Je veux mourir si je sçay ce qu'on trouve d'abord. Je croy que c'est un perron. Non, non, c'est un portique. Je me trompe, c'est un perron. Par ma foy, je ne sçay si c'est un portique ou un perron. Il n'y a pas une heure que je sçavois tout cela admirablement, et ma memoire m'a manqué. A mon retour, je m'en informeray mieux, et je ne manqueray pas de vous en faire le rapport plus ponctuellement. Je suis vostre, etc.

De Genes, le 7 octobre 1638.

A Monsieur Costart.

LETTRE XCVI.

Monsieur, j'estois hier logé dans un des plus beaux palais du monde. J'avois pour mon appartement une grande salle, deux antichambres et une chambre tapissée de tapisseries relevées d'or, et j'estois servy par vingt ou trente officiers ; et aujourd'huy je suis dans une des plus méchantes hostelleries où j'aye jamais esté de ma vie, et je n'ay plus qu'un valet pour me servir. Pour me consoler d'un si grand changement de fortune et faire que je sois aujourd'huy aussi heureux que j'estois hier, j'ay demandé de l'encre et du papier, et je me suis mis à vous escrire. Que je meure si, parmy les honneurs que j'ay receus, dans le personnage que je viens de joüer et les divertissemens que l'on m'a fait avoir, j'ay eu tant de plaisir que j'en ay à cette heure ! Outre la joye que j'ay de vous entretenir, je suis bien-aise encore de vous faire voir que ce n'estoit pas le grand profit que je faisois de changer mes lettres avec les vostres qui me faisoit entretenir ce commerce, puisqu'à cette heure, que je ne puis avoir de réponse, je ne laisse pas de prendre plaisir à vous escrire et à vous asseurer de la passion que j'ay de vous servir. Elle est, je vous jure, aussi grande que vous le meritez et que le merite l'affection que vous avez pour moy. J'espere partir de Rome dans trois semaines,

et, si je trouve un vaisseau, je m'embarqueray pour Marseille. Vous qui connoissez si bien les vents, si vous avez quelque authorité sur eux, je vous supplie de les enfermer tous en ce temps-là, *præter Iapiga*. Mais celuy-là, il n'y a pas de danger qu'il soit un peu fort. J'ayme mieux avoir la mer un peu grosse et aller plus viste, car j'ay haste de retourner à Paris et de vous y revoir. Je suis vostre, etc.

De Rome, le 15 novembre 1638.

A Mademoiselle de Rambouillet.

LETTRE XCVII.

Mademoiselle, j'en demande pardon à madame vostre mere, mais jamais je ne me suis tant ennuyé qu'à Rome. Il ne se passe point de jour que je n'y voye quelque chose de merveilleux : des chefs-d'œuvres des plus grands ouvriers qui ayent esté, des jardins où tout le printemps se trouve à cette heure, des bastimens qui n'en ont point de pareils au monde, et des ruïnes encore plus belles que ces bastimens. Mais tout ce que je vous dis là n'empesche pas que je n'y sois triste, et qu'au mesme temps que je voy toutes ces choses je ne souhaitte d'en sortir. Les plus excellens ouvrages de peinture, de sculpture et de *provature*, d'Apelle, de Praxitelle et

de *Papardelle*, ne sont point à mon goust. Je m'estonnerois de cela si je n'en connoissois la cause et si je ne sçavois qu'une personne qui est accoustumée à vous voir ne sçauroit plus jamais estre bien aise en ne vous voyant pas. Pour vous dire le vray, Mademoiselle, il m'en arrive de vous comme de la santé : je ne connois jamais si bien vostre prix que lors que je vous ay perduë, et, quoy qu'en presence je ne garde pas tousjours un fort bon regime pour me bien tenir avecque vous, dès que je ne vous ay plus, je vous souhaitte avec mille vœux. Je reconnois que vous estes la plus précieuse chose du monde, et je trouve, par experience, que toutes les delices de la terre sont ameres et desagreables sans vous. J'eus plus de plaisir, il y a quelque temps, à voir avecque vous deux ou trois allées de Ruel, que je n'en ay eu à voir toutes les vignes de Rome, et que je n'en aurois à voir le Capitole, quand il seroit en l'estat où il a esté autresfois, et que mesme Jupiter Capitolin s'y trouveroit en personne. Mais, afin que vous sçachiez que ce n'est pas raillerie et que je suis tout de bon aussi mal que je le dis, il y a huict jours que, me promenant le matin avec le chevalier de Jars, je fusse tombé de mon haut s'il ne m'eust receu entre ses bras, et le lendemain au soir je m'évanoüis encore une fois dans la chambre de madame la mareschalle d'Estrée. Les medecins disent que ce sont des vapeurs melancoliques, et que ces accidens ne sont pas à mépriser. Pour moy, voyant que cela m'avoit repris deux jours

de suite, et que j'estois menacé de quelque chose de pis, je n'ay esté ni fou ni estourdi : j'ay pris de l'antimoine, que monsieur Nerli m'a donné. En effet, cela m'a fait du bien. J'en porteray quatre prises avecque moy, que je veux faire prendre à madame la duchesse d'Aiguillon : car il n'y a point de ripopés qui fassent de si bons effets, et il se faut servir de cela en attendant que celuy qui me l'a donné ait trouvé la recepte de l'or potable, qu'il sçaura faire, à ce qu'il dit, au plus tard dans un an. J'espere partir d'icy d'aujourd'huy en huict jours. Vous vous estonnerez, Mademoiselle, que je demeure si long-temps en un lieu où je dis qu'il m'ennuye si fort. J'y ay esté arresté jusqu'à cette heure par des causes que je vous diray et desquelles je n'ay pû me deffaire; mais je vous asseure, encore une fois, que de ma vie je n'ay eu tant d'ennuy ni tant d'envie de vous voir. Je vous supplie tres-humblement de me faire l'honneur de me croire, et d'estre asseurée que je suis beaucoup plus que je ne le puis dire icy, Mademoiselle, vostre, etc.

De Rome, le 25 novembre 1638.

A Monseigneur l'évesque de Lisieux.

LETTRE XCVIII.

Monseigneur, j'eusse bien voulu vous porter la lettre qui est avec celle-cy, et vous aller remercier

moy-mesme de la faveur que vous m'avez faite de me recommander à celuy qui vous l'envoye. Aussi bien, n'estant pas devenu plus homme de bien à Rome, je voudrois voir si je ne profiterois pas davantage à Lisieux, et si vous ne m'apprendriez pas comme il faut que je gagne les pardons que j'ay receus du pape. Je croy que ce voyage-là me seroit plus utile que celuy que je viens de faire, car il est vray, Monseigneur, que je ne vous vois jamais que je n'en sois meilleur pour quelques jours; et, toutes les fois que je vous approche, je sens que mon bon ange reprend de nouvelles forces et qu'il me conduit avec plus d'asseurance. Il y a long-temps que j'ay dans l'esprit que, si Dieu veut jamais ma conversion, il ne se servira point d'autres moyens que de vos discours et de vos exemples pour me faire cette grace, et que, s'il m'envoye une voix du Ciel pour me r'appeller, il me la fera entendre par vostre bouche. Desja il me semble que la volonté que j'ay de vous servir me sanctifie en quelque sorte, et que je ne sçaurois estre tout à fait prophane, ayant tant de respect et d'affection pour une personne si sainte. Au moins estes-vous cause que j'ay quelque passion raisonnable parmy tant d'autres qui ne le sont pas, et que, dans le déreglement où je suis, il y a une partie de mon cœur qui est saine. Quoy que j'aye accoustumé de l'employer bien mal, et que j'en sois fort mauvais ménager, je pense avoir mis à couvert pour tousjours ce que vous y avez, et je ne sçaurois plus perdre ni engager la place que je

vous y ay donnée. Elle est assez grande, Monseigneur, pour sauver quelque jour tout le reste, et je ne desespere pas qu'il ne soit bien-tost tout à vous. De temps en temps vous y acquerez quelque chose, et il ne s'en faut plus gueres que vous n'y ayez autant de pouvoir que tout le reste du monde. Achevez, je vous supplie, de le gagner tout entier, et resjoüissez-vous de cette acquisition comme d'une conqueste que vous avez faite dans un païs infidele, et duquel vous estes destiné à chasser les idoles. J'ay quelque esperance que cela arrivera, et, sçachant les témoignages que vous avez rendus en ma faveur, et connoissant d'ailleurs que vous ne sçauriez vous tromper, je prens pour une prophetie tout le bien que vous avez dit de moy; et je croy que je seray tel à l'advenir que vous avez asseuré au cardinal Barberin que j'estois dès à cette heure. Je ne puis assez bien vous exprimer le bon accueil qu'il m'a fait à vostre recommandation et l'affection qu'il témoigne avoir pour tout ce qui vous regarde. L'Italie, Monseigneur, ne vous connoist gueres moins que la France, et, sans mentir, je n'ay rien veu à Rome qui m'ait tant édifié que l'estime et la passion que l'on y a pour vous. Mais, sur tous les autres, le cardinal Barberin m'a semblé estre parfaitement vostre amy, et avoir pour vostre vertu cette affection et ce respect que vous jettez dans l'ame de tous ceux qui vous pratiquent. Il m'a commandé de vous faire entendre quelques particularitez de sa part, que je reserve à vous dire lors que j'auray

l'honneur de vous voir et de vous pouvoir asseurer moy-mesme que je suis plus que personne, Monseigneur, vostre, etc.

A Paris, ce 13 janvier 1639.

A Monsieur de Lyonne,

A Rome.

LETTRE XCIX.

Monsieur, quoy que vous m'ayez donné les plus mauvaises heures que j'aye euës en tout mon voyage, et que personne ne m'ait si mal-traitté à Rome que vous, je vous asseure que je n'y ay point veu d'homme que je desirasse tant de revoir ni que je servisse si volontiers. Il arrive peu souvent qu'en ruïnant une personne on acquiere son amitié; mais vous avez eu cette fortune-là avecque moy, et vostre genie est en toutes choses si puissant dessus le mien que je n'ay pû me défendre de vous d'une façon ni de l'autre, et qu'en me gagnant mon argent vous avez encore gagné mon cœur et vous estes rendu maistre de ma volonté. Que si j'ay esté si heureux que de trouver quelque place dans le vostre, ce gain-là me dépique de toutes mes pertes, et je pense avoir plus profité que vous dans le commerce que nous avons eu ensemble. Quoy que j'aye achetté bien cher vostre

connoissance, je ne crois pas l'avoir payée à beaucoup près ce qu'elle vaut, et j'en donnerois bien volontiers encore autant pour trouver dans Paris un autre homme comme vous. Cela estant ainsi, Monsieur, vous devez estre asseuré que je feray tousjours tout ce qui pourra me conserver un honneur que j'estime tant, et que je ne perdray pas legerement un amy qui m'a tant cousté. J'ay fait tout ce que vous avez desiré dans l'affaire dont vous m'avez escrit, et je vous obeïray de la mesme sorte dans toutes les choses que vous me commanderez : car je suis de tout mon cœur et avec toute l'affection que je dois vostre, etc.

A Paris, le 7 février 1639.

A Monseigneur le cardinal de la Valette.

LETTRE C.

Monseigneur, si vous vous souvenez de la passion que vous m'avez veuë autrefois pour Renaut et pour Roger, vous ne douterez pas de celle que j'ay à cette heure pour ce qui vous regarde, puisque vous faites en pourpoint tout ce que ceux-là faisoient avec des armes enchantées. Quand vous auriez esté fée, vous ne vous seriez pas jetté dans le peril plus hardiment que vous avez fait, et vous avez porté la valeur jusques aux dernieres bornes où elle peut aller, et au plus haut point où

la puissent mettre ceux qui n'ont point d'autre vertu que celle-là. Je vous avouë, Monseigneur, que, si la guerre avoit esté achevée par ce dernier exploit dont vous avez esté la principale cause, et qu'il ne vous restast plus rien à faire qu'à venir triompher, je recevrois une extreme joye de tout ce que j'entens dire icy de vous, et je me mettrois à escrire vostre histoire avec beaucoup de repos et de plaisir. Mais, quand je songe qu'il y aura d'autres occasions où vous pourrez courre la mesme fortune, et que je ne suis pas asseuré de ce qui arrivera à la fin du livre, je ne sçaurois joüir qu'avec inquietude de la gloire que tout le monde vous donne, et la crainte de l'avenir ne me laisse pas bien sentir le contentement des choses presentes. Je laisse donc à ceux qui n'ont pas tant d'affection que j'en ay, et à qui vous n'estes pas si necessaire qu'à moy, la charge de vous donner des loüanges. Pour moy, tout ce que je puis faire à cette heure, c'est de vous supplier tres-humblement, Monseigneur, de mesnager mieux la plus illustre personne de nostre siecle, et de ne donner pas tant à la vaillance que vous en violiez la justice. Celle-cy veut que vous ne hasardiez pas si librement le bien de tant de monde, et que vous conserviez avec plus de soin une vie où tous les honnestes gens ont interest, et qui importe plus à la France que tout le païs que vous defendez. Je suis, Monseigneur, vostre, etc.

A Monseigneur ***.

LETTRE CI.

Monseigneur, quand vous seriez sorty de Paris pour une occasion qui vous eust esté agreable et qui eust importé à vos plaisirs ou à vostre gloire, je croy que je n'eusse pas laissé d'en estre marry et de m'opposer en cela à vos interests; mais, vostre éloignement ayant eu une cause si mal-heureuse et si estrange que celle qu'il a, je puis dire qu'il ne pouvoit rien arriver qui m'affligeast davantage, et que la fortune ne pouvoit rien faire qui me parust plus injuste ni plus difficile à souffrir. Puis que cela a icy troublé les plaisirs de tout le monde, et que ce desastre a esté sensible à tant de gens qui vous sont moins obligez que moy, je pense, Monseigneur, que vous me faites bien l'honneur de ne douter pas que je n'en aye tout le ressentiment que je dois, et qu'il n'estoit pas besoin que je vous l'écrivisse pour vous le faire croire. Neantmoins, j'ay crû qu'il estoit de mon devoir de vous en rendre ce tesmoignage, et il m'a semblé que je recevrois quelque soulagement de vous asseurer qu'il n'y a personne au monde qui prenne plus de part à vos plaisirs, ni qui soit plus veritablement que moy vostre, etc.

*A Monsieur ***.*

LETTRE CII.

Monsieur, il eût mieux valu danser une courante moins et m'envoyer une lettre, et vous eussiez mieux fait d'employer une de vos boutades à m'escrire. On nous a dit icy qu'en un mesme bal vous l'avez recommencée trente fois. C'est beaucoup dansé pour un grand mareschal de camp et pour un homme qui veut tesmoigner d'avoir quelque sentiment pour ce qu'il a laissé à Paris. Si vous continuez de la sorte, j'abandonne icy le soin de vos affaires, et je trouve que les dames de Lorraine seront plus obligées de vous envoyer des fruits que celles de la cour. Je ne sçay pas, Monsieur, comme vous l'entendez ni quel avantage vous voyez à cela; mais, pour moy, il me semble que ce n'est pas danser en cadence que de danser à Mets, et je jurerois qu'il n'y a pas là vingt personnes plus belles et plus aimables que trois ou quatre qui parlent icy quelquefois de vous, et qui ne trouvent pas bon que vous vous puissiez si fort resjoüir en leur absence. Que si vous estes devenu si grand danseur et que vous ne vous en puissiez tenir, elles vous prient au moins de ne plus tant danser la boutade et de choisir quelque danse plus grave, comme les branles ou la pavane. J'ay creu, Monsieur, que j'estois obligé à vous donner cet

advis. Vous en ferez ce qu'il vous plaira, et, pour moy, je seray tousjours vostre, etc.

A Mademoiselle de Rambouillet.

LETTRE CIII.

Mademoiselle, la nouvelle de la levée du siége à Thurin a esté pour moy la plus agreable que j'aye receuë de ma vie. J'ay eu pourtant quelque déplaisir de ce que cela m'ostoit une occasion de donner à monsieur le cardinal de la Valette une preuve de la veritable affection que j'ay pour luy : car j'avois resolu d'entrer dans la ville et de luy porter du rafraichissement en luy disant de vos nouvelles. Monsieur le comte de Guiche, à qui je m'en estois vanté, m'avoit dit que d'ordinaire l'on pendoit ceux que l'on surprenoit dans ce dessein; mais cela ne m'estonnoit pas, et, ayant eu de madame de la Trimoüille des raisons pour me consoler au cas que je fusse roüé en Italie, je ne me souciois pas trop d'y estre pendu. Mais cela eust esté plaisant que monsieur le cardinal de la Valette, se promenant sur la muraille, m'eust reconnu sur l'échelle. Tout de bon, je vous asseure que, quand on ne vous voit pas, on se feroit pendre pour un double, et on se sent sur l'estomac une si grande pesanteur qu'il vaudroit peut-estre mieux estre estranglé tout d'un coup. Vous ne sçavez ce que c'est que ce mal,

Mademoiselle, vous qui n'avez jamais esté sans vous et qui n'avez pas esprouvé la douleur qu'il y a de se separer de la plus aymable personne du monde; mais, si vous voulez, je vous diray comme cela se fait. Le premier jour on est tout endormy, le second tout assoupy, le troisiesme tout estourdy; et puis, quand on commence à se reconnoistre et que le sentiment est revenu, on soûpire à dire : « D'où venez-vous? » Et soûpir deçà, et soûpir delà, et vous en aurez. C'est la plus pitoyable chose du monde. Ne craignez point que cecy soit veu. Les courriers vont à cette heure en seureté; mais, au cas que ce paquet fust surpris, je declare au prince Thomas, et au marquis de Leganez, et à tous ceux qui ces presentes lettres verront, qu'il ne faut pas prendre garde à moy, que c'est par raillerie ce que j'en dis, et que j'ay accoustumé d'écrire comme cela d'une façon extravagante. Ils en croiront ce qui leur plaira. Il est pourtant vray, Mademoiselle, que je suis au delà de tout ce qui se peut dire vostre, etc.

A Grenoble.

A Madame la Princesse.

LETTRE CIV.

Madame, à moins que d'estre cloüé à Paris, rien n'eust pû m'empescher d'aller aujourd'huy à Poissy : car, quelque chose que j'aye dit d'une autre prin-

cesse, il n'y en a point au monde que je voye si volontiers que vous. Mais, comme vous sçavez, Madame, qu'un clou chasse l'autre, il a fallu que la passion que j'ay pour vous ait cedé à une nouvelle qui m'est survenuë, et qui, si elle n'est plus forte, est pour le moins à cette heure plus pressante. Je ne sçay pas si vous entendrez cecy, qui semble n'estre dit qu'en enigme; mais je vous asseure que j'ay une raison fondamentale de ne bouger d'icy, sur laquelle je n'ose appuyer et qu'il n'est pas à propos de vous expliquer davantage. J'ay deliberé longtemps en moy-mesme si je devois aller, et il y a eu un grand combat entre mon cœur et une autre partie que je ne nomme pas; mais enfin, Madame, je vous avoüe que celle qui raisonnablement doit estre dessous a eu le dessus, et que j'ay mis devant toutes choses ce qui naturellement doit estre derriere. Je vous jure pourtant qu'en l'assiette où je suis je ne pouvois pas faire autrement, et que vous, qui estes la plus considérée personne du monde et qui faites tout avec ordre, n'en eussiez pas fait moins que moy si vous eussiez esté en ma place. Je prie Dieu, Madame, que vous ne vous y voyiez jamais : car, en l'estat où je me trouve, il n'y en a point de bonne pour moy, et je suis partout comme sur des espines. Je ne puis aller à pied, je suis fort mal à cheval, le carrosse m'est trop rude, et les chaises mesmes de monsieur de Souscarriere me sont incommodes. Je suis vostre, etc.

A Paris, le 5 aoust 1639.

A Monsieur Chapelain.

LETTRE CV.

Monsieur, je feray ce que vous desirez. Si c'est pour l'amour de vous ou pour l'amour de monsieur de Balzac, je ne sçaurois vous le dire, et je ne démeslerois pas cela quand j'y songerois jusqu'à demain. Vous avez tous deux une si égale authorité sur moy que, si en mesme temps l'un me commandoit de manger et l'autre de boire, je mourrois de faim et de soif, au moins selon les philosophes : car je ne trouverois jamais de raison de me determiner plustost à l'un qu'à l'autre. Mais, de bonne fortune, vous vous entendez si bien ensemble que vous ne me ferez jamais de commandemens contraires, et vous estes tellement d'accord que toutes les fois que je feray ce que l'on me commandera j'obeïray à tous les deux. Je suis fasché de vostre clou, et je vous en plains; mais, à ce que je puis juger, ce n'est rien au prix de celuy que j'ay. Le mien *est latus clavus,*

cum lato purpura clavo,

et, si vous en aviez un pareil sur le nez, vous l'auriez sur tout le visage. Il me fait encore grand mal. Cela me dispense de vous aller voir, car, afin que vous le sçachiez, il y a *jus lati clavi.* Je suis, Monsieur, vostre, etc.

Le 10 d'aoust 1639.

A Madame ***.

LETTRE CVI.

Madame, la lettre que vous desirez de voir ne vaut pas une ligne de celle avec laquelle vous l'avez demandée. Mais vous, qui fistes tant hier de la devote, ne faites-vous point de scrupule d'escrire de ces choses-là la semaine sainte? et n'en voyez-vous pas la consequence et l'effet qu'elles peuvent faire? J'avois mis ma conscience en repos, et pour cela j'avois resolu de ne vous revoir jamais; mais vostre lettre m'a remis en desordre, et avec vos perles et vos quatre mille francs je me suis laissé regagner aussi bien que l'autre. Je ne croyois pas que vous deussiez jamais vous servir de ces moyens-là pour regagner un amant, ny que cette sorte de chose pust avoir du pouvoir sur moy; et, sans mentir, c'est la premiere fois que je me suis laissé éblouïr aux richesses et que l'argent m'a tenté. Aussi, à dire le vray, les perles ne furent jamais si bien mises en œuvre qu'elles le sont dans vostre lettre, et vos quatre mille francs, de la sorte que vous les employez, en valent plus de trois cens mille. Vous estes une personne incomprehensible, et je ne puis m'estonner assez que, sans avoir leu Herodote et sans vous servir des Saturnales, vous puissiez escrire de si jolies lettres. Pour moy, Madame, je commence à m'imaginer que vous nous avez trompez. Je crois que vous sçavez la source du Nil, et

celle d'où vous tirez toutes les choses que vous dites est beaucoup plus cachée et plus inconnuë. Enfin, quoy que die vostre portier, ce n'est pas madame la marquise de Sablé qui est la plus charmante personne du monde : il y a plus de charmes dans un coin de vos yeux qu'il n'y en a en tout le reste de la terre, et toutes les paroles de la magie ne font pas tant d'effet que celles que vous escrivez.

A Madame ***.

LETTRE CVII.

Madame, quelqu'une des fées à qui vous dites que vous abandonnez vos lettres après les avoir escrites a touché à celle que vous m'avez envoyée. Encore faut-il que ce soit une des plus sçavantes de leur troupe et qui ait autant demeuré à la cour que dans les bois. Je ne croy pas qu'il y en ait beaucoup entre elles qui en sceussent faire autant, et je pense que la mesme qui vous inspire quand vous parlez vous a pour cette fois aydé à écrire. Outre les gentillesses que j'y ay remarquées et les beautez visibles qui y sont, il y a encore quelque chose qui fait que le cœur est touché autant que l'esprit, et une vertu secrette qui produit des effets extraordinaires. Aussi-tost que j'ay eu achevé de la lire, je me suis trouvé guery de tous mes maux ;

et, comme s'il n'y eust plus eu d'absence au monde, point de desirs ni de craintes, mon ame a esté dans une parfaite tranquillité. Cela, Madame, me semble n'avoir pû se faire que par féerie, et vous aimer comme je fais, et estre content sans vous voir, n'est pas une chose qui puisse arriver naturellement. Quoy qu'il en soit, je vous suis obligé de m'avoir mis en l'estat où je me trouve; et, puisque la raison ne me pouvoit consoler, vous avez bien fait d'y employer les charmes. Je crains seulement qu'ils ne durent pas assez. Je me défie d'une joye que je sens et dont je ne voy pas la cause, et j'ay peur qu'il n'arrive de moy, comme de ces corps que l'on évoque du tombeau, et qui, n'estant animez que par magie, n'agissent que pour peu de temps, et tombent tout à coup dès que l'enchantement est finy. Ne souffrez pas que cela soit de la sorte, et, puisque vos paroles me r'animent et que vos lettres sont des caracteres avec lesquels je ne sçaurois mourir, ayez soin de les renouveler tousjours, et faites-moy au moins subsister par artifice, jusqu'à ce que je vous retrouve et que vostre presence me redonne une veritable vie. Il faut croire que la description que vous me faites de vos aventures est bien agreable, puis qu'elle m'a fait prendre plaisir à tant d'incommoditez que vous avez euës. Je vous supplie, continuez à me rendre compte de toutes vos fortunes, et, comme vous me dites celles que vous avez euës dans le bois, mandez-moy celles que vous aurez lors que vous coucherez à la ville. Au reste,

vous avez bien pris l'occasion de faire paroistre que vous sçavez la ***.

A Madame la marquise de Sablé.

LETTRE CVIII.

Madame, quelque galantes que soient les lettres de monsieur de la Mesnardiere, nous n'avons pû nous contenter, mademoiselle de Chalais et moy, de ne recevoir que cela à ce voyage, mesmement ne nous ayant appris autre chose sinon que vous estiez fort enrumée. Mais cela est estrange que moy, qui vous ay tant fait la guerre d'estre trop craintive en ce qui est de vostre santé, ay pris à cette heure cette mesme humeur pour ce qui vous regarde, et qu'un rume que vous avez me tourmente plus qu'une fièvre continuë que j'aurois. Il est vray que j'y ay maintenant assez d'interest pour m'en mettre en peine, puisque de là dépend vostre voyage, et de vostre voyage toute ma joye : car je vous asseure, Madame, que je suis resolu à n'en avoir aucune si vous ne venez pas, et que je dois estre le plus heureux ou le plus malheureux homme du monde cet hyver, selon la resolution que vous prendrez. Je vous puis dire aussi que vous aurez vostre part du contentement que vous nous donnerez, et que vous serez icy indubitablement plus

divertie et plus gaye, et par consequent plus saine. Mais, en attendant que vous veniez, que vous seriez bonne si vous vouliez envoyer devant mademoiselle Coulo et mademoiselle de Bois d'Amour, afin qu'au moins, durant ce temps-là, j'aye quelqu'un à qui parler de vous et avec qui je puisse tromper mon impatience! . . . .

. . . .

Cela est bien hardy, Madame, d'effacer quatre lignes tout de suite en écrivant à une marquise; mais, vous sçavez mieux que personne combien il importe que cela soit permis et de quelle utilité est dans la société humaine la liberté des effaceures. Je n'escris point à Armande, car je suis dépité de ce qu'elle ne m'a point écrit ce dernier voyage. J'envoye une *bourriche* de galans que je vous supplie tres-humblement de faire mettre entre les mains de sa confidente. Elle en usera comme elle verra plus à propos, et les gardera pour elle si elle juge qu'elle ne les puisse presenter à Armande sans donner du soupçon à sa mere. Je la prie pourtant de choisir les plus beaux et de vous les presenter de sa part; je dirois de la mienne si j'osois et si je ne sçavois bien que vous ne prenez gueres de plaisir quand on vous donne. Je leur envoye aussi des images, pource qu'il m'est souvenu que je leur en avois promis. Je ne vous mande rien de vostre amie. La pauvre fille, comme je croy, est en un déplorable estat. Son mary ne part jamais un moment d'auprès d'elle; il l'estouffe à toute heure, et sa mere ne l'estouffe pas moins. Enfin jamais

personne ne fut si peu mariée et ne le fut tant. Madame, venez vistement voir cela. Je suis vostre, etc.

Je m'en vais faire un petit voyage à Blois ; mais je seray à Paris dès que je sçauray que vous y serez ou que quelqu'un des vostres y sera.

---

*A Madame ***.*

LETTRE CIX.

Madame, quoy que je n'espere pas me pouvoir acquitter des obligations où me mettent vos civilitez, je serois bien marry de vous estre moins obligé ; et, bien que je me trouve indigne de tous les honneurs que vous me faites, ils ne laissent pas de me donner une extreme joye. Quand je ne sçaurois rien de vous que vostre condition et vostre naissance, tousjours tiendrois-je à grand honneur d'avoir receu de vos lettres et de me voir honnoré de vos commandemens. Mais, la fortune ayant fait, je ne sçay par quelles rencontres, qu'estant fort éloigné de vous j'ay l'honneur de vous connoistre aussi particulierement que ceux qui en sont le plus près, je vous avoüe, Madame, que j'ay un contentement qui ne se peut exprimer, et que je sens mesme quelque vanité d'avoir receu tant de

graces d'une personne que je tiens, il y a desja quelque temps, la plus accomplie de son siecle, et en laquelle je sçais que se trouvent toutes les qualitez qui peuvent donner de l'affection et de l'estime. Si j'estois si peu du monde que je n'eusse jamais rien oüy dire de cela, encore jugerois-je par vos lettres qu'il n'y a rien en France qui égale vostre civilité et vostre esprit, et de si belles et si obligeantes paroles que celles que vous me faites l'honneur de m'escrire me feroient imaginer de vous quelque chose d'extraordinaire. Elles sont telles, en verité, Madame, que, de quelque part qu'elles me vinssent j'en serois extrémement touché. Mais il est vray que la personne dont elles partent me les rend encore beaucoup plus considerables, et que la main qui les a escrites leur donne une force et une vertu qu'elles ne pourroient avoir d'ailleurs. Si, après cela, je sers de tout mon cœur et avecque tous mes soins A***, ce ne sera pas une grande merveille : vous m'y avez obligé de sorte qu'il ne m'est pas possible de faire autrement, et vous ne m'avez pas laissé de moyen d'y acquerir aucun merite. Je voudrois, Madame, qu'au lieu de me recommander une personne que j'ayme et que j'estime desja beaucoup, vous m'eussiez commandé en trois mots quelque chose de bien difficile et à laquelle j'eusse eu quelque repugnance, afin que vous eussiez pû connoistre en quelque sorte ce que vous pouvez sur moy, et que ce ne sont point vos extremes bontez, ny cette facon d'escrire dont vous gagnez d'abord le cœur de ceux qui lisent

vos lettres, qui m'obligent à vous obeïr, mais le respect que j'ay pour tant de merveilleuses qualitez qui sont en vous et l'inclination avec laquelle je suis vostre, etc.

A Mademoiselle de Rambouillet.

LETTRE CX.

Mademoiselle, personne n'est encore mort de vostre absence, horsmis moy, et je ne crains point de vous le dire ainsi cruëment, pource que je crois que vous ne vous en soucierez gueres. Neantmoins, si vous en voulez parler franchement, à cette heure que cela ne tire plus à consequence, j'estois un assez joly garçon, et, hors que je disputois quelquefois volontiers et que j'estois aussi opiniastre que vous, je n'avois pas de grands defauts. Vous sçaurez donc, Mademoiselle, que depuis mercredy dernier, qui fut le jour de vostre partement, je ne mange plus, je ne parle plus et je ne vois plus; et enfin il n'y manque rien, sinon que je ne suis pas enterré. Je ne l'ay pas voulu estre si-tost, pource premierement que j'ay eu tousjours aversion à cela; et puis je suis bien-aise que le bruit de ma mort ne coure pas si-tost, et je fais la meilleure mine que je puis afin que l'on ne s'en doute pas : car, si on s'avise que cela m'est arrivé justement sur le point que vous

estes partie, l'on ne s'empeschera jamais de nous mettre ensemble dans les couplets de *L'année est bonne,* qui court maintenant par tout. En verité, si j'estois encore dans le monde, une des choses qui m'y feroit autant de dépit seroit le peu de discretion qu'ont certaines gens à faire courre toutes sortes de choses. Les vivans ne font rien, à mon avis, de plus impertinent que cela, et n'est pas jusques à nous autres morts à qui cela ne déplaise. Je vous supplie, au reste, Mademoiselle, de ne point rire en lisant cecy : car, sans mentir, c'est fort mal-fait de se mocquer des trépassez, et, si vous estiez en ma place, vous ne seriez pas bien aise qu'on en usast de la sorte. Je vous conjure donc de me plaindre, et, puis que vous ne pouvez plus faire autre chose pour moy, d'avoir soin de mon ame, car je vous asseure qu'elle souffre extrémement. Lors qu'elle se separa de moy, elle s'en alla sur le grand chemin de Chartres, et de là droit à la Mothe, et mesme, à l'heure où vous lisez cecy, je vous donne avis qu'elle est auprès de vous; et elle ira cette nuit en vostre chambre faire cinq ou six grands cris, si cela ne vous tourne point à importunité. Je crois que vous y aurez du plaisir, car elle fait un bruit de diable, et se tourmente, et fait une tempeste si estrange qu'il vous semblera que le logis sera prest à se renverser. J'avois dessein de vous envoyer le corps par le messager, aussi-bien que celuy de la mareschale de Fervaque; mais il est en un si pitoyable estat qu'il eust esté en pieces devant que d'estre auprès de

vous; et puis j'ay eu peur que par le chaud il ne se gastast. Vous me ferez un extreme honneur, s'il vous plaist, de dire aux deux belles princesses auprès de qui vous estes que je les supplie tres-humblement de se souvenir que, tant que j'ay vécu, j'ay eu une affection sans pareille pour leur service tres-humble, et que cette passion me dure encore après ma mort : car, en l'estat où je suis, je vous jure que je les respecte et les honore autant que j'ay jamais fait. Je n'oserois dire qu'il n'y a point de mort qui soit tant leur serviteur que moy; mais j'asseureray bien qu'il n'y a point de vivant qui soit plus à elles que j'y suis, ny qui soit plus que moy, Mademoiselle, vostre, etc.

A Monsieur Chapelain.

LETTRE CXI.

Monsieur, quand ce ne seroit que pour vostre honneur et sans dessein de m'en faire, vous me devriez souvent escrire : car vostre esprit, qui est tousjours admirable, ne reüssit, ce me semble, jamais si bien que dans les lettres que je reçois de vous. Si vous en vouliez faire une pour chacun de vos juges comme celle que l'on me vient de donner, il ne vous faudroit point d'autre recommandation, et ils connoistroient au moins que dans ce procez il s'agit de rendre justice au plus honneste

homme du monde. Je feray ce que vous m'ordonnez avec toute la passion que je vous dois, et ne craignez point que je l'oublie. Ma volonté ne se fie pas en ma memoire des choses de cette importance-là, et elle me representera à toute heure que j'ay cela à faire jusques à ce qu'il soit fait. Quelque affaire que je puisse avoir, je mets la vostre au premier rang dans mon agenda. *Sed tu inter acta refer, et pro certo habe me in hac re, et in omnibus, omne officium, studium, curam et diligentiam, tibi semper præstiturum.* Je suis, etc.

Je vous supplie tres-humblement de rendre graces pour moy à monsieur de la Mote, mais avec une eloquence digne de vous et de luy. Monsieur, vostre, etc.

Le 3 aoust 1640.

A Monsieur le marquis de Montausier.

LETTRE CXII.

Monsieur, puisque vous estes destiné à ranger ceux de nostre famille en leur devoir, il est raisonnable que vous m'y mettiez comme les autres et que vous me rendiez plus honneste homme que je n'estois, aussi bien que mes neveux. Sans mentir, c'est ne l'avoir guere esté que d'avoir differé jusqu'à cette heure à vous remercier des biens que

vous leur avez faits et à moy. Mais enfin, Monsieur, sans me mettre en prison et sans me faire jeusner, vous m'avez contraint, aussi bien que l'autre, à faire ce que je dois; et vous vous estes tellement opiniastré à m'obliger, quoy que je m'en montrasse indigne, que, quelque negligent que je sois, il est impossible que je me defende de vous témoigner le ressentiment que j'en ay, et de vous rendre les tres-humbles graces qui vous en sont deuës. Je pense que vous me pardonnerez ma faute, puisque je la reconnois avec tant de franchise; et, en verité, Monsieur, dans la reputation que vous avez d'estre cruel, il vous importe de faire une action signalée de clemence comme celle-là, et de pardonner à un homme aussi coupable que je le suis. Je vous le demande au nom de mademoiselle de Ramboüillet, et, s'il est permis d'adjouster quelque chose après cela, je vous en conjure par l'extreme passion avec laquelle je suis, Monsieur, vostre, etc.

A Paris, le 19 juin 1639.

A Monsieur le marquis de Pisany.

LETTRE CXIII.

Monsieur, vous m'aviez asseuré que je n'aurois pas esté en ce lieu trois semaines que j'y passerois

bien le temps, et il y en a plus de six que j'y suis sans que je voye l'effet de vostre prediction. Je vous supplie tres-humblement de me tenir vostre parole en me donnant le contentement que vous m'avez promis, et de m'en envoyer de là où vous estes, puis que je n'en puis trouver icy. Je vous ay si bien servy à mon abord que vous estes obligé de ne me pas refuser ce secours : car il faut que vous sçachiez que je vous ay ressuscité dans l'opinion de tout le monde, et que vous n'aviez point icy de parens ni d'amis qui ne vous creussent mort dès l'automne passé. S'il vous semble, Monsieur, que ce service soit important et qu'il merite d'estre reconnu, il ne tiendra qu'à vous que vous n'en fassiez autant pour moy et que vous ne me rendiez la vie, dont je puis dire que je ne joüis pas icy. Il ne faut, pour faire ce miracle, qu'une de vos lettres et une asseurance que j'ay tousjours l'honneur d'estre aymé de vous. Si l'affection que vous me tesmoignastes à mon depart n'est pas tout à fait perduë, vous ne me refuserez pas cette grace, mesmement ayant à vostre besoin un si bon secretaire que celuy dont vous avez accoustumé de vous servir. J'ay sceu que vous m'avez fait l'honneur de boire à ma santé; mais, en l'estat où elle est, il faut de plus forts remedes que celuy-là pour la remettre, et il n'y a gueres que de vous que j'en puisse attendre. Mais, selon que vous aimez tout ce qui vous appartient et qu'il me souvient de vous avoir veu proteger autrefois vos sujets, je croy que vous ne m'abandonnerez point, moy qui

suis le vostre autant que si j'estois né dans vostre bourg des Essars, et qui fais profession d'estre particulierement, Monsieur, vostre, etc.

A Mademoiselle de Rambouillet.

LETTRE CXIV.

Mademoiselle, il faut avoüer que je suis de bonne amitié. J'ay regret de ne vous point voir, comme si j'y perdois quelque grande chose, et je m'imagine que je ne passe pas si bien le temps icy que lors que j'avois l'honneur d'estre auprès de vous. Amiens, en vostre absence, me semble moins aimable que Paris, et, pouvant tous les jours voir des dames qui parlent picard admirablement, je ne m'en tiens pas plus heureux pour cela. La conversation de monsieur le duc de C***, de monsieur de T*** et de monsieur de N***, que je rencontre icy par tout, n'a rien de charmant pour moy. Il m'arrive mesme quelquefois de m'ennuyer d'estre trois heures de suitte dans la chambre du roy, et je ne prens pas plaisir de m'entretenir avec monsieur Libero, monsieur Compiegne et vingt autres honnestes hommes que je ne connois point, qui m'asseurent que j'ay un bel esprit et qu'ils ont veu de mes œuvres. J'ay veu aujourd'huy Sa Majesté joüer au hoc toute l'apresdinée, et je n'en suis pas

plus gay; et, allant reglément trois fois la semaine à la chasse du renard, je n'y ay pas une extreme joye, quoy qu'il y ait tousjours cent chiens et cent cors qui font un bruit épouvantable et qui vous entre terriblement dans les oreilles. Enfin, Mademoiselle, les plaisirs du plus grand prince du monde ne me divertissent pas, et, quand je ne vous vois point, les delices de la cour n'ont rien qui me touche. Vous estes, sans mentir, ingrate si vous ne me rendez la pareille. Mais, défiant comme je suis, j'ay peur que vous ne preniez quelquefois plaisir avec madame la Princesse et mademoiselle de Bourbon; et peut-estre que, depuis que vous estes à Grosbois, vous n'avez pas souhaitté cinq ou six fois d'estre à Amiens. Si cela est, au moins, pour me recompenser d'ailleurs, faites, s'il vous plaist, que Leurs Altesses me fassent l'honneur de se souvenir quelquefois de moy, et que je ne sois pas moins consideré d'elles pour estre en un lieu où je vois deux fois tous les jours le roy et monsieur le cardinal. Je vous asseure pourtant, Mademoiselle, que je n'en sçay pas plus de nouvelles pour cela, et c'est la cause que je ne vous en mande point. Monsieur Fabert arriva icy hier au matin, avec ordre à nos generaux de ce qu'ils ont à faire. Il m'a dit que monsieur Arnaut a fait rage des pieds de derriere en un combat qu'il y a eu près de Lille, et monsieur le mareschal de Brezé l'a escrit au roy, à ce que m'a dit monsieur de Chavigny. Le bruit court icy que nos armées reviennent et que nous ne reviendrons pas si tost. Soyez-en

faschée, je vous supplie, et faites-moy l'honneur de croire que je suis de tout mon cœur, autant que je dois, Mademoiselle, vostre, etc.

A Amiens, le 10 septembre 1640.

A Monseigneur le cardinal Mazarin.

LETTRE CXV.

Monseigneur, j'ay appris par une lettre de M. de V. la grace qu'il a plû à Vostre Eminence de me faire, et avec quelle bonté et quels tesmoignages de bien-veillance elle m'a fait accorder... Puis que je connois par là, Monseigneur, que dans les plus importantes affaires Vostre Eminence ne laisse pas de se souvenir de ses moindres serviteurs, et qu'en faisant de plus grandes choses elle ne neglige pas les plus petites, je croy qu'elle n'aura pas desagreable la hardiesse que je prens de luy rendre les tres-humbles graces que je luy dois, et qu'elle daignera prendre la peine de lire la protestation que je luy fais icy qu'outre le respect et la veneration que nous devons tous à une personne qui a acquis et acquiert tous les jours tant de gloire à cet Estat, j'auray tousjours une passion tres-particuliere de tesmoigner par toutes les actions de ma vie que je suis vostre, etc.

A Madame la duchesse de Savoie.

LETTRE CXVI.

Madame, après tant de lettres de consolation qu'il y a eu sujet d'escrire à Vostre Altesse Royale, je n'ay garde de perdre l'occasion de luy en escrire une de réjoüissance. Elle est si peu accoûtumée d'en recevoir de cette sorte-là que je pense qu'elle sera bien-aise d'en voir, et, quand il n'y auroit point d'autre raison, la nouveauté toute seule les luy doit rendre agreables. Il y a long-temps, Madame, que j'attendois ce que je voy qui va commencer à cette heure, et que j'avois jugé que le malheur de la plus parfaite et de la plus aimable princesse qui fut jamais estoit un trop grand desordre dans le monde pour croire qu'il pust durer. Quelque malignité et quelque envie que la fortune semblast avoir contre elle, et quelque fatalité qui parust contre le bien de ses affaires, je m'imaginois tousjours que tant de bonté, de generosité, de constance et de divines qualitez qu'il y a en Vostre Altesse Royale ne pourroient estre long-temps malheureuses, et qu'enfin le Ciel ne manqueroit pas de faire quelque miracle pour une personne en qui il en avoit tant mis. Il y a beaucoup de raison d'esperer, Madame, que celuy de la prise de Turin sera suivy de beaucoup d'autres, et que ce grand succez qui vient d'arriver dans vos Estats est une crise qui y va changer toutes choses et les remettre

en l'estat où naturellement elles doivent estre. Mais ce qui vous doit donner plus de joye dans ce bonheur, c'est qu'il est vray que la part que vous y avez redouble icy la joye de tout le monde, et que Vostre Altesse Royale est si aimée que tout ce qu'il y a d'honnestes gens à la cour se resjoüissent autant pour l'interest qu'elle a dans cette prosperité que pour le bien qui en revient à la France et pour la gloire que les armes du roy y ont acquise. Je croy, Madame, que Vostre Altesse Royale est persuadée que dans cette resjoüissance publique j'en ay une bien particuliere, et que personne n'en a esté touché plus sensiblement que moy, au moins si elle me fait l'honneur de se souvenir de l'extreme passion que j'ay pour tout ce qui la regarde, et de l'inclination et de l'obligation avec laquelle je suis, de Vostre Altesse Royale, le très-humble, etc.

A Paris, ce 4 octobre 1640.

A Mademoiselle Servant,

L'une des filles de Son Altesse Royale.

LETTRE CXVII.

Mademoiselle, vous que j'ay tousjours trouvée si eloquente, aidez-moy, je vous supplie, à rendre les remerciemens que je dois à la plus belle et à la plus genereuse princesse du monde. Je suis, sans

mentir, comblé de ses bontez, et j'avoüe qu'il n'y a rien sous le ciel de si charmant ni de si aimable que la maistresse que vous servez. J'ay pensé dire que nous servons, et, en verité, il n'y a rien que je ne donnasse volontiers pour pouvoir parler ainsi. Dès la premiere fois que je l'oüis, je jugeay d'abord que, de tous les esprits du monde, il n'y en avoit pas un si grand que le sien. Mais le soin qu'il luy a plû avoir de moy m'estonne sur toutes choses, et je ne puis assez admirer qu'en mesme temps qu'elle a de si grandes pensées, elle en ait aussi de petites, et qu'un esprit qui est d'ordinaire si haut puisse descendre si bas. Au reste, les pastilles que l'on m'a données ce matin ont fait en moy un effet merveilleux, et, si ce n'est qu'elles ayent touché la main de S. A. R., je ne vois pas d'où peut venir ce miracle. Pour avoir baisé seulement le panier où elles estoient, je me trouve beaucoup mieux. Ce me sera toute ma vie un contre-poison contre toutes sortes de maux, et, hors un, je n'en sçache point dont un si agreable remede ne me puisse guerir. De peur que vous cherchiez trop curieusement celuy que j'entends, il vaut mieux que je m'explique et que je vous die que c'est le regret de ne la voir pas assez et d'estre destiné à vivre loin de la seule personne qui merite d'estre servie. Si vous le voulez bien considerer, ce mal-là est plus grand que tous les autres, et il est bien difficile d'estre honneste homme et de n'en pas mourir.

A Monsieur le comte de Guiche.

LETTRE CXVIII.

Monsieur, quoy que l'on devroit estre accoustumé à vous voir faire des actions glorieuses, et qu'il y ait plus de quinze ans que vous faites parler de vous d'une mesme sorte, je ne me puis empescher que je ne sois touché toutes les fois que j'entens que vous avez rendu quelque nouveau témoignage de vostre valeur; et, vostre reputation m'estant aussi chere qu'elle me l'est, j'ay une extreme joye de voir que de temps en temps elle se renouvelle et qu'elle s'augmente tous les jours. Ceux qui desirent le plus ardemment d'avoir de l'honneur se satisferoient de celuy que vous avez gagné dans ces dernieres années, et seroient contens de l'estime en laquelle vous estes dans l'esprit de tout le monde. Mais, à ce que je voy, Monsieur, il n'y a point pour vous de bornes en cela. Comme si vous estiez jaloux de la gloire que vous avez acquise et de ce que vous avez fait par le passé, il semble que tous les ans vous vous efforciez de vous surpasser vous-mesme et de faire quelque chose de plus que tout ce que vous aviez fait jusques-là. Pour moy, quelque passion que j'aye pour vos actions passées, je seray bien-aise qu'elles soient effacées par celles que vous avez à faire, et que vos exploits de Flandres obscurcissent tout ce que vous avez fait en France, en Allemagne et en

Italie. Mais j'apprehende que l'ardeur de la gloire ne vous emporte plus loin qu'il ne faudroit, et ce que vous avez fait dans le dernier combat, où monsieur le mareschal de la Melleraye a battu les ennemis, me donne beaucoup de sujet de me resjoüir et en mesme temps beaucoup de sujet de craindre. Les preuves que vous y avez données de vostre conduite et de vostre courage sont icy admirées de tout le monde, et, sans mentir, Monsieur, mesme dans les romans, on ne voit rien de plus beau ni de plus digne d'estre loüé. Mais permettez-moy de vous dire qu'à cette heure que l'invention des armes enchantées est perduë, et que la coustume n'est plus que les heros soient invulnerables, il n'est pas permis de faire ces actions-là beaucoup de fois en sa vie, et la fortune qui vous en a tiré pour ce coup est un mauvais garant pour l'advenir. Songez donc, s'il vous plaist, que la vaillance a ses bornes, aussi bien que les autres vertus, et que, comme toutes les autres, elle doit estre accompagnée de la prudence. Celle-cy, à parler sainement, ne peut souffrir que d'un mareschal de camp et du mestre de camp du regiment des gardes vous en fassiez un volontaire et un enfant perdu ; que vous exposiez si fort à toutes sortes de rencontres une personne si utile que la vostre, et que vous fassiez si grand marché d'une chose de si grand prix. Je ne sçay, Monsieur, si vous trouverez bon que je vous parle de la sorte ; mais, au moins, vous ne pourrez pas dire que je me mesle d'une chose où je n'ay point d'interest, et

vous trouverez que personne n'y en a plus que moy, s'il vous plaist de vous souvenir de la passion avec laquelle j'ay tousjours esté, Monsieur, vostre, etc.

A Paris, le 6 octobre 1640.

A Monsieur le marquis de Pisany.

LETTRE CXIX.

Monsieur, quand je serois si ingrat que de vous pouvoir oublier, vous faites tant de bruit à cette heure qu'il seroit difficile que je ne me souvinsse pas de vous et que je n'employasse pas tous mes soins à me conserver les bonnes graces d'une personne de qui j'entens dire par tout tant de bien. J'ay eu une extreme joye d'apprendre combien vous vous estes acquis d'honneur à la derniere occasion qui s'est passée devant Arras, et, quoy que je connoisse, il y a longtemps, les qualitez de vostre cœur et de vostre esprit, et que j'aye tousjours eu l'opinion de vous que tous les autres en ont à cette heure, je vous avoüeray ma foiblesse. Il me semble que l'estime generale en laquelle vous estes me donne un peu plus d'ardeur à vous honorer, et je me sens touché de quelque vanité d'avoir de la passion pour un homme qui a l'approbation et les loüanges de tout le monde. Sans mentir,

Monsieur, le contentement que j'en ay seroit parfait s'il n'estoit troublé de la crainte que j'ay de vous perdre; mais je sçay combien la vaillance est une vertu dangereuse. J'apprens par tout que vous n'estes pas meilleur mesnager de vostre personne que vous l'estes de toute autre chose. Cela, Monsieur, me tient dans des alarmes continuelles, et le destin que j'ay de perdre les meilleurs et les plus estimables de mes amis fait que j'apprehende encore pour vous davantage. Cependant, parmy cela, j'ay quelque secrette confiance en vostre bonne fortune. Le cœur me dit qu'elle a encore beaucoup de chemin et beaucoup de choses à faire, et que l'amitié que vous me faites l'honneur d'avoir pour moy me sera plus heureuse que n'ont esté quelques autres. Je le souhaite pour vous et pour moy de toute mon ame, et que je sois assez heureux pour vous pouvoir témoigner quelque jour combien je suis, et avec quelle passion, vostre, etc.

A Monsieur de Serisantes,

Resident pour le roy près la reyne de Suede.

LETTRE CXX.

Monsieur, vostre petite ode m'a semblé un grand ouvrage, et me fait juger que, quoy que vous disiez de vos débauches, vous estes quesques-

fois sobre à Stocolm. Les fruits de la Grece et de l'Italie ne sont pas plus beaux que ceux que vous produisez sous le nord, et j'admire que les Muses vous ayent pû suivre jusques-là. Vous pouvez vous vanter que vous les avez menées plus loin que ne fit Ovide, et que jamais personne ne leur a fait voir plus de païs que vous. Que si c'est le vin qui vous donne ces entousiasmes, je vous conseille de vous hazarder tousjours à boire de la sorte :

Dulce periculum est,
O Lenæe, sequi Deum
Cingentem viridi tempora pampino.

Et vous pouvez dire :

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem.

Je ne vous sçaurois dire, Monsieur, combien j'ay eu de plaisir de voir l'huile de jasmin, les gans de frangipane et les rubans d'Angleterre dans des vers latins. Sans mentir, depuis le commencement jusqu'à la fin, tout y est merveilleusement agreable :

Insigne, recens, adhuc
Indictum ore alio.

Mais à moy, qui n'entens gueres bien le latin, expliquez-moy, je vous supplie, ce que veut dire ce *mentis et acerbus dolor*. Je vous jure que cela me met en peine. Je ne veux pas prendre plus de

part dans vos secrets qu'il ne vous plaist de m'y en donner; mais trouvez bon que j'en prenne dans vos interests, puisque je suis, de tout mon cœur, vostre, etc.

A Paris, le 15 décembre 1640.

A Monsieur de Maison-Blanche,

A Constantinople.

LETTRE CXXI.

Monsieur, sans mentir, vous auriez tort de vous faire Turc, car je vous assûre que vous avez beaucoup d'amis dans la chrestienté, et vostre reputation y est si grande que, si j'estois en vostre place, j'aymerois mieux en venir joüir que de commander à quarante mille janissaires, épouser la fille du Grand Seigneur et estre estranglé à quelque temps de là. Je ne sçay pas comme sont faites vos beautez d'Asie, mais je vous asseure que cinq ou six des plus belles personnes de l'Europe sont devenües amoureuses de vous; et, pourveu que vous ne vous soyez rien fait couper, au lieu que vous trouvez là des filles qui vous prient de les acheter, vous vous vendrez icy aussi cherement qu'il vous plaira. Tout de bon, vos lettres n'ont jamais fait tant de bruit à Lon-

dres qu'elles en font à Paris. Tout le monde en parle, chacun les desire, et, si le Grand Seigneur sçavoit combien vous estes considerable parmy les chrestiens, il vous mettroit pour toute vostre vie dans une des tours de la mer Noire. Madame la Princesse me demandoit l'autre jour s'il estoit donc vray que vous eussiez tant d'esprit que l'on disoit. Il n'y avoit que quatre jours que mademoiselle de Bourbon m'avoit fait la mesme question, et il n'y a personne qui ne s'estonne du bruit qui se fait à cette heure de vous dans le monde : car, pour vous dire le vray, vostre physionomie ne fait pas juger tout ce qu'il y a de bon en vous, et c'est une merveille que sur vostre mine on vous ait pris une fois pour un ingenieur. On ne jugeroit jamais, à vostre nez, ce que vous valez, et, pour vous estimer autant que vous le meritez, il faut vous avoir pratiqué autant que j'ay fait, ou ne vous avoir jamais veu et ne vous connoistre que par vos lettres. En verité, elles sont extremement agreables, et je ne le suis jamais tant à tous ceux qui m'ayment que quand je leur en porte quelqu'une. Particulierement monsieur et madame de Ramboüillet, mademoiselle leur fille et monsieur le marquis de Pisany en sont ravis, et ont pris de là une estime et une affection tres-particuliere pour vous. Songez donc à entretenir ce que vous avez icy acquis en m'escrivant le plus souvent et le plus agreablement que vous pourrez. Il ne faut point faire d'effort pour cela. Le lieu où vous estes vous fournira d'icy à dix ans de quoy dire tousjours des

choses nouvelles. Je voudrois bien qu'il me fust aussi aisé de vous bien entretenir, et qu'en vous descrivant nos habillemens, nos façons de faire, de vivre, de manger, les accoustremens et les beautez de nos femmes, je pusse faire des lettres que vous prissiez plaisir de lire. Mais, hors les ceremonies de nostre religion, je crois que vous n'avez encore rien oublié de ce qui se fait icy. De sorte, Monsieur, qu'il ne me reste rien à vous dire, sinon que je vous honore parfaitement et que je vous ayme de tout mon cœur, et vous sçavez cela aussi bien que moy : car, de vous raconter de quelle sorte nous avons secouru Cazal et comment nous avons pris Arras et Turin, quel plaisir cela vous donneroit-il, vous qui estes accoustumé à vos armées de trois cens mille hommes, et qui avez encore assez fraische dans l'esprit vostre prise de Babylone ? Je vous diray seulement une chose qui vous doit estonner : Monsieur le prince d'Orange est battu à cette heure tous les ans cinq ou six fois, et monsieur le comte d'Harcourt fait des choses que le roy de Suede luy envieroit s'il estoit au monde. Adieu, Monsieur. Quoy qu'il en arrive, aimez-moy tousjours; et faites-moy l'honneur de croire que je suis autant que je dois, et avec toute sorte de passion, vostre, etc.

A Monsieur de Chavigny.

LETTRE CXXII.

Monsieur, voyez jusqu'où va le bruit de ma faveur et du credit que j'ay auprès de vous ! Monsieur Esprit, qui va à la cour avec une lettre de recommandation pour vous de M***, a creu avoir besoin que je le vous recommandasse ; et moy, qui suis vain, j'ay mieux aymé me resoudre de l'entreprendre que de luy dire que je ne l'osois faire. C'est en verité, Monsieur, un des plus aimables hommes du monde, qui a l'ame et l'esprit faits comme vous les aymez, fort bon, fort sage, fort savant, grand theologien et grand philosophe. Il n'est pas pourtant de ceux qui méprisent les richesses, et, pource qu'il est asseuré qu'il en sçaura bien user, il ne sera pas fasché d'obtenir une abbaye pour laquelle madame d'Aiguillon escrit pour luy à monsieur le cardinal. Cela dépendra de Son Eminence; mais il dépendra de vous de luy faire un bon accueil, et c'est tout ce qu'il en desire. Après les choses que je vous viens de dire de luy, je pense qu'il est bien inutile d'adjouster la treshumble supplication que je vous fais icy en sa faveur, et je n'en use ainsi qu'à cause qu'il le desire et que j'ay accoustumé de faire tout ce qu'il veut. Mais, Monsieur, vous ayant parlé de ses interests, je croy que les regles de l'amitié ne me deffendent pas de songer aux miens et de vous supplier

tres-humblement de me faire l'honneur de m'aymer tousjours, et de croire que je suis vostre, etc.

A Paris, le 5 juin 1641.

A Monsieur le comte de Guiche.

LETTRE CXXIII.

Monsieur, après avoir fait un grand siege et deux petits, et avoir esté quinze jours en Flandre sans équipage, n'est-il pas vray que c'est un grand rafraichissement que d'aller assieger Bapaume et de recommencer tout de nouveau au mois de septembre, comme si l'on n'avoit rien fait? Il me semble que les chevaliers du temps passé en avoient beaucoup meilleur marché que ceux d'à cette heure, car ils en estoient quittes pour rompre quatre ou cinq lances par semaine et pour faire de fois à d'autres un combat. Le reste du temps, ils cheminoient en liberté, par de belles forests et de belles prairies, le plus souvent avec une demoiselle ou deux; et, depuis le roy Perion de Gaule jusqu'au dernier de la race des Amadis, je ne me souviens pas d'en avoir veu pas un empesché à faire une circonvallation ou à ordonner une tranchée. Sans mentir, Monsieur, la fortune est une grande trompeuse! Bien souvent, en donnant aux hommes des charges et des honneurs, elle leur fait

de mauvais presens, et, pour l'ordinaire, elle nous vend bien cherement les choses qu'il semble qu'elle nous donne : car enfin, sans considerer le hazard du fer et du plomb (ce qui ne vaut pas la peine d'en parler), et supposant que vous combattiez tousjours sous des armes enchantées, vous ne sçauriez empescher que la guerre ne vous retranche une grande partie de vos plus beaux jours ; elle vous oste six mois de cette année, et à vous, qu'elle a laissé vivre, elle vous a osté, depuis quinze ans, près de la moitié de vostre vie. Et cependant, Monsieur, il faut avoüer que ceux qui la font avec tant de gloire que vous y doivent trouver de grands charmes ; et, sans mentir, ce consentement de tout un peuple avec tous les honnestes gens à mettre un homme au dessus de tous les autres est une chose si douce qu'il n'y a point d'ame bien faite qui ne s'en laisse toucher, ni de travail que cela ne rende supportable. Pour moy, Monsieur (car, aussi bien que vous, je pretens avoir ma part des incommoditez de la guerre), je vous avoüe que vostre reputation m'a consolé de vostre absence, et, quelque plaisir qu'il y ait de vous oüir parler, je ne le prefere pas à celuy d'oüir parler de vous. Je souhaitte pourtant que vous veniez bien-tost joüir icy de la gloire que vous avez acquise, et qu'après tant de courses que vous avez faites vous ayez le plaisir d'aller tout cet hyver, quelque temps qu'il fasse, deux ou trois fois la semaine, de Paris à Ruël et de Ruël à Paris. Alors, je vous diray à loisir les alarmes où j'ay esté pour

l'amour de vous, et l'affection avec laquelle je suis vostre, etc.

A Paris, le 15 octobre 1641.

Au mesme,

Sur sa promotion à la charge de mareschal de France.

LETTRE CXXIV.

Monseigneur, je me dédis de tout ce que je vous avois dit contre la guerre, et, puis qu'elle est cause de l'honneur que vous venez de recevoir, je ne luy sçaurois plus vouloir de mal. Il y a long-temps que je jugeois que tant de valeur et de services, en un homme de vostre condition et une personne si agreable à tout le monde, ne pouvoient n'estre pas bien-tost recompensez; mais, comme il y a tousjours une grande difference entre les choses qui ont à estre et celles qui sont en effet, je n'ay pas laissé de recevoir une extreme joye d'apprendre que l'on avoit fait pour vous ce que l'on ne pouvoit pas manquer de faire, et cette nouvelle m'a autant touché et m'a esté aussi agreable que si je ne l'eusse pas attendüe. Il est certain, Monseigneur, que la principale recompense de vos actions est la reputation qu'elles vous ont acquise; mais ce ne vous doit pas estre pour

tant un mediocre contentement de vous voir monté, à l'âge où vous estes, au dernier degré où la fortune de la guerre peut conduire les hommes, et, si vous songez au travers de combien de perils vous y estes arrivé, quels hazards il vous a fallu passer et combien vous avez veu tomber de braves gens qui couroient dans le mesme chemin que vous, vous sçaurez quelque gré à la fortune de vous avoir laissé vivre jusques-là et de ne s'estre pas opposée à vostre vertu. Parmy tant de sujets que j'ay de me resjoüir de vostre bonheur, j'ay une satisfaction particuliere que vous ne sçauriez avoir, et qui, en verité, passe dans mon esprit toutes les autres : de connoistre par les jugemens libres et non suspects de tout le monde que vostre gloire est sans envie, et de voir qu'il n'y a personne qui ne soit aussi aise de vostre prosperité que s'il y avoit quelque part. Cette joye publique de vostre bonne fortune m'est un augure qu'elle sera suivie de toutes les autres qu'elle peut produire, et j'espere que vous adjousterez bientost à l'honneur que le roy vous a fait des honneurs qu'il n'y a que vous qui vous puissiez faire, et qui, à parler sainement, sont plus solides et plus veritables. Je pense que vous croirez bien que je le souhaitte de bon cœur, puis que vous sçavez combien, par mille raisons, je suis obligé d'estre, avec toute sorte de respect et de passion, Monseigneur, vostre, etc.

A Monsieur Costart.

LETTRE CXXV.

Monsieur, toute vostre lettre m'a extremement plû; mais je n'ay pû lire, sans jalousie, les contentemens que vous avez eus sur les bords de la riviere de Charente. Et moy, qui en toute autre occasion me resjoüis de vos avantages plus que des miens propres, et qui ne vous envie pas vostre reputation, vostre science ni vostre esprit, je vous porte envie d'avoir esté huit jours avec monsieur de Balzac. Je sçay que vous aurez bien sceu profiter de ce bon-heur là, car, sur tous les hommes que je connois, vous estes celuy qui sçavez le mieux joüir d'une bonne fortune,

et Deorum
Muneribus sapienter uti.

Vous prendrez ce *sapienter* comme il vous plaira, en sa propre signification ou en la metaphorique : car, si on fait de beaux discours à Balzac, on fait aussi de bons disnez, et je ne doute pas que vous n'ayez sceu gouster admirablement l'un et l'autre. Monsieur de Balzac n'est pas moins elegant dans ses festins que dans ses livres. Il est *magister dicendi et cœnandi.* Il a un certain art de faire bonne chere qui n'est gueres moins à estimer que sa rhetorique, et, entre autres choses, il a inventé une sorte de potage que j'estime plus que le panegirique de Pline et que la plus longue

harangue d'Isocrate. Tout cela a esté merveilleusement bien employé en vous, car ce n'est pas assez de dire que vous estes *sapiens :* vous estes *sapientipotens*, comme dit Ennius. Je ne dis pas que vous ne le soyez aussi de l'autre. *Nec enim sequitur ut cui cor sapiat ei non sapiat palatus.* C'est Ciceron au moins qui dit cela, afin que vous ne croyiez pas que ce *palatus* soit de moy. Sans mentir, vostre goutte vous est venuë là comme à souhait, et je ne sçay si vostre santé vous rendra jamais un si grand service. Ce tour-là tout seul merite que vous vous reconciliiez avec elle, ou qu'au moins vous ne l'appelliez plus une fluxion, et que vous ne feigniez pas de la nommer par son nom. Mais, avoüez-le, n'avez-vous pas fait comme ce Cœlius ?

Sanas liniendo, obligandoque plantas,
Incedisque gradu laborioso.

Car, pour vous dire le vray, une goutte qui vous prend si à propos et qui vous arreste huit jours à manger des figues et des melons m'est un peu suspecte. Au reste, je ne trouve nullement bon que vous ayez fait une si grande amitié avec le maistre du logis, et qu'il vous aime tant qu'il le tesmoigne par toutes les lettres qu'il escrit icy. C'est tout ce que j'ay pû faire que de ceder à monsieur Chapelain et de souffrir d'estre nommé le second :

Non jam prima peto, Mnesteus, neque vincere certo,
Quanquam, o !

Mais je ne souffriray jamais d'estre le troisiesme. Voyez-vous, Monsieur, ce *Quanquam, o!* est dit dans mon esprit avec plus d'indignation et d'amertume qu'il n'est dans Virgile. Prenez-y donc garde, et vous, et luy, et l'autre, et vous conduisez bien delicatement : car enfin je ne sçay si je pourray souffrir tout cela et si je ne perdray pas patience. Tout de bon, il n'y a rien dont je fusse si jaloux que de l'amitié de monsieur de Balzac. Sans mentir, il est un des deux hommes du monde avec qui j'aimerois le mieux passer le reste de ma vie. Vous jugez bien qui est l'autre. Sans parler de son esprit, qui est au dessus de tout ce qu'on en peut dire, il n'y a pas sous le ciel un meilleur amy, un meilleur homme, plus sociable, plus agreable ni plus genereux : *Vir* (car je le diray mieux, ce semble, en latin) *facillimis, jucundissimis, suavissimis moribus, summæ integritatis, humanitatis, fidei, liberalissimus, eruditissimus, urbanissimus, in omni genere officii ornatissimus.* L'amitié que nous conservons ensemble sans nous en rien escrire, et l'asseurance que nous avons l'un de l'autre, est une chose rare et singuliere, mais sur tout de tres-bon exemple dans le monde, et sur laquelle beaucoup d'honnestes gens, qui se tuënt d'escrire de mauvaises lettres, devroient apprendre à se tenir en repos et à y laisser les autres.

Ce que vous dites de bastir autour de Balzac, comme autour de Chilly, m'a semblé fort bon et seroit en verité bien à propos; mais, nous autres beaux esprits, nous ne sommes pas de grands édi-

ficateurs, et nous nous fondons sur ces vers d'Horace :

> *Ædificare casas, plaustello adjungere muros,*
> *Si quem delectet barbatum, insania verset.*

Au moins, monsieur de Gombaut, monsieur de l'Estoille et moy, avons resolu de ne point bastir que quand le temps reviendra que les pierres se mettent d'elles-mesmes les unes sur les autres au son de la lyre. Je ne sçay si c'est qu'Apollon se soit dégousté de ce mestier-là depuis qu'il fut mal payé des murailles de Troye; mais il me semble que ses favoris ne s'y adonnent point, et que leur genie les porte à d'autres choses qu'à faire de grands bastimens. Je vous remercie de vostre costau, et je serois bien fou de faire bastir en un lieu où j'ay desja une si belle maison toute faite. Je me suis imaginé que ce passage : *Nulli potest facilius esse loqui quam rerum naturæ pingere, etc.*, estoit du jeune Pline, et j'ay trouvé plaisant que vous ne me l'osiez plus nommer. Mais, à vostre advis, n'eust-il pas mieux dit : *Nulli potest facilius esse loqui quam rerum naturæ facere?* car, premierement, il y a plus d'opposition entre *loqui* et *facere* qu'entre *loqui* et *pingere*, ce qui donne quelque grace ; et puis c'est quelque chose de plus grand de dire : *Nulli facilius est loqui quam rerum naturæ facere* (*Il n'est si aisé à personne de dire qu'à la nature de faire*), que si l'on disoit : *Il n'est si aisé à personne de dire qu'à la nature de peindre*. Ne m'avoüerez-vous pas que cela est d'un petit esprit de

refuser un mot qui se presente, et qui est le meilleur, pour en aller chercher avec soin un moins bon et plus éloigné? Il est de ces éloquens dont Quintilien dit : *Illis sordent omnia quæ natura dictavit;* et, en un autre endroit : *Quid quod nihil jam proprium placet, dum parum creditur disertum quod et alius dixisset.* Il a pensé bien rafiner avec son *pingere,* et n'a rien fait qui vaille. En vous écrivant cecy, je me suis avisé que je serois bien attrapé si ce passage estoit du vieux Pline; mais, si cela est, à son dam. Je ne m'en desdiray point. Pourquoy parle-t-il comme son neveu? *Non sapit patruum* en cet endroit-là, luy qui, à l'esgard de l'autre, a accoustumé d'estre *patruus patruissimus,* comme dit Plaute ou Terence. Lequel est-ce des deux? Je croy que c'est le premier.

Dites-moy, je vous supplie, qui est le rosier qui a porté les roses que vous m'avez envoyées. Sans mentir, ni Pœstum, ni l'Egypte, ni la Grece, ni l'Italie, n'en ont jamais produit de si belles. Ce pourroit bien estre vous : *Tu cinnamomum, tu rosa.* Vous avez la mine de croire que cela est du Cantique des Cantiques, et c'est de Plaute. J'ay de la peine à m'imaginer que ces vers soient d'un moderne; mais, s'ils en sont, je serois bien fasché que ce fust un autre que vous ou monsieur de Balzac qui les eust faits. Qui que ce soit, il en doit estre bien glorieux, et ces roses, en verité, valent beaucoup de lauriers. Mais dites-moy, je vous prie, de qui elles sont. *Dic, mi anime, mea rosa, mea voluptas.* Avec vos roses, vous m'avez envoyé

des espines en me proposant les deux passages que vous me donnez à expliquer. Premierement, pour celuy de Saluste, il faut considerer que la chasse estoit un exercice loüable parmy les Scythes, les Numides, les Grecs mesmes, et particulierement les Lacedemoniens; mais je ne me souviens pas d'avoir guere veu de marques que parmy les Romains ce fust l'exercice des honnestes gens. Pour l'agriculture, il faut distinguer les temps. Dans la vieille Rome, les hommes consulaires, et ceux qui avoient esté dictateurs, du maniement de la republique retournoient à la charruë, et c'estoit le mestier des Papiriens, des Manliens et des Deciens. Mais ils le quitterent lors qu'ils eurent gousté les delices de l'Asie et de la Grece, et vous pouvez bien juger que des gens qui se faisoient pincer le poil des bras et des cuisses, qui se frisoient et qui se parfumoient, estoient bien esloignez de piquer des bœufs. Il me semble que c'est dans la vie des Gracches que j'ay leu qu'une des causes qui poussa l'un d'eux à mettre en avant la loy Agraria fut qu'ayant voyagé par l'Italie il n'avoit trouvé par les champs que des esclaves qui labouroient les terres, au lieu qu'autrefois c'estoient des citoyens romains. Or, puis que cela estoit ainsi dès ce temps-là, nous pouvons juger que du temps de Saluste il estoit encore plus ordinaire que les serfs fussent employez au labourage. De sorte que la chasse et l'agriculture, qui sont *quæstuosæ artes,* il les appelle *servilia officia : quia aut a servis exercebantur aut exerceri poterant.*

Pour l'autre, je pense que, quand Ausone dit : *Arguetur rectius Seneca quam prædicabitur non erudiisse indolem Neronis, sed armasse sævitiam,* il ne veut pas dire que Seneque ait jamais incité Neron à estre cruel; mais qu'au lieu de le loüer d'avoir appris à son disciple assez de philosophie pour le rendre clement, on le reprendra de luy avoir appris assez de subtilité et de rhetorique pour defendre sa cruauté. De sorte qu'*armare,* en cet endroit, ne s'entend pas des armes offensives, mais defensives. Et, de fait, je pense que Tacite dit que, quand cet honneste homme-là eut tué sa mere (c'estoit une terrible cycogne), Seneque l'aida à escrire au senat sur ce sujet, et à trouver des pretextes pour pallier l'horrible action qu'il avoit faite. Ce passage m'a fait lire la harangue d'Ausone toute entiere. Sans cela, je ne me fusse jamais advisé d'y mettre le nez; et, tant que je sçache tous les bons autheurs par cœur, je ne lirois pas une ligne de ces autres-là. Mon Dieu! quel jargon ils ont, de quelle sorte ils escrivent, et qu'un homme qui est accoustumé à Ciceron est étonné quand il se trouve parmy ces gens-là!

De toutes les lettres que j'ay receuës de vous, il n'y en a point qui m'ait semblé si belle ni si agreable que la derniere ; mais l'endroit qui m'y a plû davantage, c'est celuy où vous me parlez de monsieur l'abbé de Lavardin. Les honnestetez qu'il veut bien que vous me disiez de sa part me font croire ou qu'il est extremement civil, ou qu'il a assez bonne opinion de moy; et, lequel que ce

soit des deux, je m'en resjoüis extremement, ou pour son interest, ou pour le mien. Je vous supplie, Monsieur, de me faire la grace de luy dire de ma part que je reçois l'honneur qu'il me fait avec tout le respect et toute la reconnoissance qui est deuë à une personne de sa condition et de son merite, mais que je ne me contente pas de recevoir des civilitez de luy, que je pretens à bien davantage, et que j'ay fait un grand dessein de gagner quelque jour l'honneur de son amitié.

Je ne fus pas plus estonné, quand j'entendis les religieuses de Loudun parler latin, que je l'ay esté de vous voir dire tant d'italien. En verité, vous l'alleguez comme si vous l'entendiez ! Mais j'espere que je seray vengé à vous l'entendre prononcer, car, pour l'ordinaire, l'italien appris en Poitou n'a pas l'accent extremement romain, et, quelque chose que vous y puissiez faire, *sapiet Poitavinitatem.*

Vostre *quod mirere,* dans le passage de Tacite, parlant du jeu des Allemans, est bien remarqué et bien entendu ; mais il faut sçavoir ce que S. Ambroise dit là dessus (je ne sçay par quel hazard je sçay ce que dit S. Ambroise) : *Ferunt Hunnos,* ce dit-il, *cum sine legibus vivant, aleæ solius legibus obedire, in procinctu ludere, tesseras simul et arma portare, in victoria sua captivos fieri.*

Dites-moy ce que veut dire *Tabliope.* Autrefois on appelloit un *trictrac* un *tablier.*

Au reste, j'approuve vostre *ballismos,* et mesme la *medaille* de Vigenere ; mais croiriez-vous que

cordonniers vienne de ce *qu'ils donnent des cors?* Je le fis l'autre jour croire à un bien honneste homme.

Pour ce qui est des mots sur lesquels vous me consultez, je vous diray ce que j'en ay appris après m'en estre informé. On dit : *C'est un cordon bleu; il y avoit plusieurs cordons bleus*, mais non pas : *Il est cordon bleu.*

C'est parler mal que de dire : *Il mange mal*, en la signification que vous dites.

Procure et *donaison* ne valent rien.

Recouvert et *recouvré* se disent.

Il a des finesses les nompareilles ne se dit point.

Vous me demandez lequel est mieux dit : *un sauls* ou *une saule.* Ni l'un ni l'autre ne vaut rien; il faut dire *un saule.* On dit pourtant quelquefois au pluriel *des saux* en poësie.

Courre est plus en usage que *courir*, et plus de la cour; mais *courir* n'est pas mauvais, et la rime de *mourir* et de *secourir* fera que les poëtes le maintiendront le plus qu'ils pourront. On en peut user deux ou trois fois la semaine.

Bienfaiteur n'est pas bon; *bienfacteur* ne se dit guere : dites, s'il vous plaist, *bienfaicteur.*

J'ay quelquefois oüy dire *netir* en des lieux où l'on parle mal; mais *roler* et *regeste*, de ma vie je ne les ay oüy dire.

Il faut dire *Pentecoste* et *couvent; des capres, des moules, des noisettes, une linotte* (ne croyez-vous pas que ce mot-là peut venir de λινη? Je n'en sçay

pas l'accent, mais je sçay bien que c'est à dire une chanson).

Le poinct du jour et *la pointe du jour,* masle ou femelle. Vous en userez comme il vous plaira et selon l'humeur où vous serez.

Quelques-uns disent encore *chaire* sans que l'on se moque d'eux; mais il vaut mieux dire *chaise.*

Jesuiste et *jesuite : jesuite* plus communément.

Depuis un an ou deux, on commence à prononcer *arbre* et *marbre, Cypre* et *chile.*

Fourbe et *fourberie* se disent avec quelque diversité de signification. *Simplesse* se dit encore quelquefois.

Vostre *presidial* de charpente m'a fait rire, et tous ceux à qui je l'ay dit. *Le gros porte* a fait le mesme effet.

Rélation, comme *réparation. Difformité, déformité,* est mort depuis dix ou douze ans.

Deux cens hommes, sans vous arrester à l'exemple de *deux mille hommes. Il buvoit, il falloit.*

Après tout, je ne pretens pas rien apprendre aux gentils-hommes de Poitou. Je connois icy de si honnestes gens de ce païs-là que cela me donne bonne opinion de tous les autres, et je ne croy pas que ce soit mal parler que de parler comme eux.

J'oublierois bien plustost mille maistresses que je n'oublierois monsieur de Chives et monsieur Girard, *par nobile fratrum,* et je vous oublierois quasi aussi-tost vous-mesme. Si vous avez quelque commerce avec eux, je vous supplie de me faire la fa-

veur de les asseurer que je suis tousjours leur tres-humble serviteur, avec autant de passion que jamais, et que je les supplie de ne vous pas mieux aimer que moy et de ne me pas faire l'infidelité que m'a faite monsieur de Balzac en me quittant pour de nouveaux venus. Adieu, Monsieur, et soyez tousjours asseuré, s'il vous plaist, que je n'aimeray et n'estimeray jamais rien plus que vous. Je suis de tout mon cœur vostre, etc.

Au mesme.

LETTRE CXXVI.

Monsieur, je voulois rompre pour quelque temps le commerce que j'ay avecque vous, et, en une saison où l'on doit faire penitence, je faisois scrupule de me trouver à ces grands festins que vous me faites; mais, après avoir beaucoup souffert, j'ay connu que je ne m'en pouvois passer. J'ay demandé dispense de recevoir de vos lettres, et l'on me l'a donnée. Pour vous, vous pouvez sans scrupule recevoir ce que je vous envoye. A peine ay-je de quoy vous faire une legere collation. Au lieu de ces *mullos trilibres* que vous me presentez, je n'ay que des *Tiberinos catillones*, qui ne font que lécher les bords du Tybre et se nourrissent du limon du païs latin,

Postquam exhaustum est nostrum mare.

Encore n'en auray-je pas pour ce coup pour faire un plat, et je ne vous serviray que des legumes.

Impune te pascent olivæ,
Te cichorea, levesque malvæ.

Il faut que vous vous accommodiez à cela. Je ne puis pas faire davantage. Je n'ay pas ces grands parcs ni ces païs que vous avez à chasser. *Hortulus hic, etc., unde epulum possis solis dare Pythagoreis.* Il vous souvient bien de ce *Cecilius, Atreus cucurbitarum.* Je seray contraint de faire ainsi, car, pour vous dire le vray, mon fonds est épuisé, et

Mihi omne penu ex fundis amicorum hic affertur.

Vous autres Piscinaires (Ciceron appelle ainsi je ne sçay quels riches de son temps, escrivant à Atticus) :

Quantum Piscenarii mihi invideant, alias ad te scribam.

A vous autres, dis-je, il vous est bien aisé de traitter vos amis. Vous n'avez pas besoin pour cela de faire les efforts que nous faisons.

Nec seta longo quærit in mari prædam.

Vous avez tousjours des reservoirs tout pleins.

Piscina rhombum pascit, et lupos vernas.

Vous n'avez qu'à siffler.

Natat ad magistrum delicata murena.

On ne vous sçauroit jamais surprendre, vous *cui es*

varius penus, ou *varia,* si vous voulez, ou *varium,* ou *penum,* ou *penu.* Ce drole-là est plaisant, il est de tous les genres, il se fourre presque dans toutes les declinaisons, et est indeclinable quand il luy plaist. Moy qui suis de ceux *quibus sunt verba sine penu et pecunia,* ne trouvez pas estrange que je me trouve estonné. Voila ce que c'est de faire de si grands festins à vos amis. Cela est cause que l'on ne vous les peut rendre. Encore, pour me mettre plus en peine, vous m'amenez monsieur de Balzac, le plus friand et le plus delicat homme du monde, *qua munditia, qua elegantia hominem!* Je m'estois accoustumé à vous, et peut-estre aussi l'estiez-vous à ma table; mais elle ne peut pas recevoir un survenant comme cela,

ingentem non sustinet umbram.

Sans mentir, en vous voyant tous deux, vous m'avez fait souvenir de Jupiter et de Mercure, quand ils furent embrasser le pauvre Philemon; et cela soit dit pourtant sans vous offenser ni l'un ni l'autre, car toutes comparaisons sont odieuses. Et, en effet, ce bonhomme n'avoit pas plus raison d'estre empesché que moy. C'est, en verité, une cruauté à vous de m'avoir engagé à cela, et une cruauté de Neron : *Indicebat familiaribus cœnas, quorum uni mellita quadragies HS. constiterunt; alteri pluris aliquanto rosaria.* Pour vous dire le vray, c'est ce qui m'a retenu si long-temps. J'ay dit beaucoup de fois à moy-mesme

nunquam-ne reponam?

Mais vostre consideration et la sienne me retenoient.

Cupio enim magnifice accipere summos viros,
Ut mihi rem esse reantur.

Enfin, après avoir bien cherché sans rien trouver, il m'a semblé que l'on me pouvoit dire comme à cet autre : *Numquid adolescens, melius dicere vis quam potes?*

Et encore,

Quid mullum cupias, cum sit tibi gobio tantum
In loculis?

Je me suis donc resolu à faire ce que je pourray, et contentez-vous-en, s'il vous plaist,

rebusque veni non asper egenis.

Il faut que vous vous accommodiez à ma disette. Je ne puis pas davantage. Je n'ay pas ces grands parcs ni ces païs que vous avez à chasser, ni ces vastes mers où vous peschez tout ce que vous dites,

Hortulus hic puteusque brevis sine reste movendus.

J'ay honte, je vous l'avoüe, de vous descouvrir ma pauvreté, et, pour estre pauvre, je ne laisse pas d'estre ambitieux :

hic vivimus ambitiosa
Paupertate.

Je voudrois de bon cœur

Ad Palatinas acipensera mittere mensas,

ou vous faire un souper comme celuy auquel *duo millia lectissimorum piscium, septem avium apposita traduntur.* Mais dites-moy, je vous supplie, mangez-vous force acipensers, vous autres, en Poitou? J'en ay envoyé demander icy; mais on ne les connoist point aux halles. Il estoit autrefois fort estimé à Rome. *Huic tantus olim habebatur honos,* ce dit Macrobe. Pensiez-vous que j'eusse leu Macrobe? *ut a coronatis ministris et cum tibiis in convivium soleret ferri.* C'estoit là un beau privilege pour un poisson. C. Duilius en avoit à peu près un pareil : *Caium Duilium, qui primus Pœnos classe devicerat, redeuntem a cœna senem sæpe videbam puer. Delectabatur cereo funali et tibicine, quæ sibi nullo exemplo privatus sumpserat : tantum licentiæ dabat gloria.* Ce n'est pas moy, non, qui le voyois comme cela : c'est Caton le Censeur. Et Ciceron, qui nous fait ce conte-là, rendoit aussi, comme je crois, grand honneur à ce poisson, et en mangeoit volontiers : car il se souvient de luy en ses *Tusculanes,* et le nomme sur tous les autres comme un bon morceau. *Si quem igitur tuorum afflictum mœrore videris, huic acipenserem potius quam aliquem Socraticum libellum dabis?* Cependant on n'en dit plus pas un mot. Jugez par là ce que c'est que de la gloire des choses humaines, et quel cas on en doit faire après cela.

I demens, et sævas curre per Alpes,
Ut pueris placeas, et declamatio fias.

Quoy qu'il en soit (ce quoy qu'il en soit vient un

peu de loin, car il se rapporte à ce que je disois, que je n'avois rien à vous donner), je vous traitteray de ce que j'ay, et je diray comme cet autre : *Vide audaciam, etiam Hircio cœnam dedi sine pavone.* Il dit, en un autre endroit, à quelqu'un qui se vantoit qu'il luy feroit aussi mauvaise chere que je vous la feray : *Si perseveras me ad matris tuæ cœnam vocare, feram id quoque. Volo enim videre animum qui mihi audeat ista quæ scribis apponere, aut etiam polypum, Miniani Jovis similem. Crede mihi, non audebis. Ante meum adventum, fama ad te de mea lautitia veniet. Eam extimesces.* Mandez-moy, je vous supplie, au vray quelle beste c'est que ce *polypus Miniani Jovis?* Sans mentir, je ne sçay plus rien depuis que je ne reçois plus rien de vos lettres. Pour la promulside, cela n'est pas trop mal jusques icy; mais vous ne vous en contenterez pas. *Non enim vir es qui soleas promulside confici. Integram famem ad ovum affers.* Venons donc au reste.

Pour ce qui est de ce que vous vous plaignez de ceux qui ne font pas les graces assez grandes, je pense qu'ils n'ont pas tant de tort ; et la raison est que les veritables graces, et qui touchent le plus, consistent principalement en de petites choses, en certaines actions, certains mouvemens du corps et du visage, dans lesquels, sans estre quasi apperceuës, elles font leur effet :

Componit furtim, subsequiturque decor.

Ce *furtim* veut dire, ce me semble, cela, et ce que

les Espagnols appellent *el no se que*. Elles sont si petites que mesme on ne sçait ce que c'est, et ne vous mettez pas non plus en peine de leurs maris. De quoy vous avisez-vous de vouloir rompre des mariages qu'il y a si long-temps qui sont faits ? Les dieux, comme vous disiez sur un autre sujet, en font bien d'autres. Le monde est plein de ces mariages-là. N'ont-ils pas marié la Peine au Plaisir, le Travail à la Gloire, le Ciel à la Terre, et mademoiselle *** à monsieur son mary ?

Sic visum Veneri, cui placet impares
Formas atque animos sub juga ahenea
Sævo mittere cum joco.

Je ne sçay si je vous avois dit qu'il y a long-temps que nous ne nous écrivions plus, et que l'on m'avoit dit qu'elle se plaignoit fort de moy. Elle est en cette ville, et je l'ay esté voir. Nostre entreveuë a esté à peu près comme celle de Didon et d'Enée quand ils se rencontrerent aux enfers. J'ay fait tout ce que j'ay pû pour l'appaiser; je luy ay dit : *Verus mihi nuntius ergo*, et *per sidera juro*, et *nec credere quivi*.

Illa solo fixos oculos aversa tenere,
Nec magis incepto vultum sermone moveri
Quam si dura silex aut stet Marpesia cautes.

Le Sommeil, au reste, n'est pas un si mauvais mary que vous dites, et cette Grace (je ne sçay comme elle s'appelle) ne pouvoit pas estre mieux pour

estre en repos et à son aise. Il est doux comme un mouton : c'est le plus paisible de tous les dieux,

placidissime Somne Deorum,
Pax animi, quem cura fugit;

et, lors qu'il n'y avoit point de portes à son logis, c'estoit un fort bon party. Voyez un peu dans Lucien la description de sa ville et comme il estoit accommodé. Quand il ne sçauroit autre chose que de raccommoder le teint, remettre les yeux battus et embellir les dames, pensez-vous que ce ne soit pas assez pour estre bien avec elles? C'est un grand distillateur de pavots et de mandragores, et il sçait faire des fards qui valent mieux, sans comparaison, que tout le blanc et tout le rouge d'Espagne, *no usava afeytes Dorinda, y asi desperto con los que el sueno le avia dado*. Apprenez un peu l'espagnol, quand ce ne seroit que pour ne nous rompre tant la teste avec vostre italien. Il n'est pas non plus si pesant que vous pensez,

Tum levis æthereis delapsus somnus ab astris,

et n'eust pas fait tant d'enfans s'il eust esté si foible.

Tum pater e populo natorum mille suorum.

Et, quand mesme il seroit aussi froid que vous le croyez, pensez-vous que ce soit un petit secours que tous ces songes qu'il manie à baguette et

dont il dispose comme il luy plaist? Ne vous souvient-il pas de celuy de Fleur-d'Espine ?

Se son sogni questi,
Ch' io dorma sempre, e mai più non mi desti.

Et cet autre :

Proh Venus ! et tenera volucer cum matre Cupido !
Gaudia quanta tuli, quam me manifesta libido
Contigit !

Contez-vous cela pour rien, et ne croyez-vous pas qu'une honneste femme s'en pourroit contenter ? Quant à ce que vous dites que les Graces ne doivent jamais dormir, allez un peu voir nos dames le lendemain d'un bal, quand elles ont veillé, et dites-moy après vostre advis là-dessus. Pour vostre *somno mollior herba*, et vostre *morbida : Domine Magister noster*, je crois que vous n'avez entendu ni le latin ni l'italien, car l'un veut dire propre pour dormir dessus; et *morbido* ne signifie autre chose que poly, doux, *lene*, doüillet proprement.

Vostre empereur de Lampridius me semble homme de fort bon goust, et, si Heliogabale avoit fait une vingtaine d'ordonnances comme cela, je le mettrois à costé de Tite et de Trajan. Je m'estonne que vous ayez oublié cet autre de Tibere : *Asellio Sabino HS. ducenta donavit pro dialogo, in quo boleti, et ficedulæ, et ostrea, et turdi certamen induxerat*. C'estoient des empereurs, cela ! J'ay regret, sans mentir, que ce dialogue se

soit perdu; et n'eussiez-vous pas esté bien-aise aussi de voir discourir une huistre avec un champignon? Cet Asellius devoit estre un galant homme, et je luy eusse donné de bon cœur un chappeau de castor.

Vous avez merveilleusement bien taillé et admirablement mis en œuvre ces pierres que je vous avois envoyées toutes brutes; elles sont devenuës des pierres precieuses entre vos mains, et vous en avez fait un des meilleurs plats de vostre festin: *fecisti ut lapides illi panes fierent*. Sans avoir l'estomach de Saturne, ny les dents de la lune, j'en ay tres-bien mangé, et avec grand plaisir. C'est cette viande-là *quam nemo coquus hactenus in jus vocaverat;* mais vous faites des sausses avec lesquelles on mangeroit des cailloux. Je ne croyois pas que de si graves autheurs eussent rapporté cette histoire. Je ne fais pas de doute, après cela, que les pierres n'ayent oüy autrefois le son de la lyre; et, de fait, encore aujourd'huy, nous croyons que les murailles ont des oreilles.

Je vous avouë que je fais plus de cas d'Ausone que je n'en faisois. Vous me l'avez fait voir en son lustre, en me le monstrant dans sa poësie. C'estoit, sans mentir, un fort honneste homme, et je crois que sa harangue eust été fort bonne s'il l'eust traduite en vers. Ceux que vous m'avez fait voir de luy me semblent merveilleusement beaux. Je connois des hommes comme cela, qui vont fort mal à pied et qui font des merveilles à cheval; mais je voudrois bien que ces gens-là ne fissent que ce

qu'ils sçavent faire, et que Ciceron n'eust jamais escrit de vers, ny Ausone de prose.

Si vous me demandez, pour parler à cette heure de cet autre festin dont vous m'aviez fait part,

Ut Nasidieni juvit me cœna beati,

c'est à dire comme je me trouve de la bonne chere de monsieur de Balzac, je vous répondray, *ut nunquam in vita fuerit melius.* L'Apollon de Luculle, ny l'Apollon mesme de Delphes, ne pourroient rien faire de si magnifique. Il n'y a point de si petit mets qui ne vaille mieux que le dodecathée d'Auguste (vous sçavez bien

Cum primum istorum conduxit mensa choragum,
Sexque Deos vidit Millia, sexque Deas),

et qui ne merite des loüanges admirables. C'est d'un festin comme cela que l'on peut dire

I lauri di Permesso et di Parnaso
Andorno a coronar la Gelatina.

Cet homme, sans mentir, est admirable en tout ce qu'il fait. Je vois de temps en temps des vers de luy, qui sont sans doute beaucoup au dessus de ce que je croyois que nostre siecle pût produire, et qui donneroient de la jalousie, je ne dis pas à Lucain, ni à Claudian mais à Lucrece et à Virgile; mais demandez-luy, je vous prie, sur quoy il se fonde de croire que j'aye tiré de ses entrailles l'explication du passage d'Ausone, et pourquoy il

me tient de ceux *qui plus ex jecore alieno sapiunt quam ex suo.*

Il pense donc que je ne sçay rien que par reminiscence des choses que mon ame a apprises autrefois dans sa conversation. Son plat de vent, aussi bien que vostre plat de pierres, m'a pleû extremement, et ç'auroit esté une excellente viande en l'isle de Ruac. Je ne sçay, Monsieur, si vous le sçavez : c'estoit une isle où les habitans ne vivoient que de vent, et on n'y donnoit aux malades que des vents-coulis. Sans mentir, vous estes de merveilleux ouvriers : vous assaisonnez les choses de sorte qu'il n'y a rien que l'on ne mangeast quand vous l'avez apresté, et que vous ne fissiez avaler avec plaisir. Vous sçavez donner

Cuerpo a los vientos, y a las piedras alma.

C'est un vers de Louys de Gongora, que vous ne connoissez pas. J'ay esté bien-aise d'apprendre l'alliance que les Atheniens avoient avec Borée, et de sçavoir qu'il y ait eu un Norvegien qui ait esté citoyen d'Athenes. Celuy-là, ce me semble, se pouvoit dire citoyen du monde, avec autant de droit que cet autre des leurs qui s'en vantoit. Les Atheniens, au reste, avoient là pris un bourgeois bien turbulent. Je ne croyois pas, je vous l'avoüe, que la mer fust une larme semblable à celle de cet autre qui mangeoit des pierres encore mieux que moy. Il la jetta, sans doute, lorsqu'il fut chassé et garotté par son fils. Ne vous semble-t-il pas (au

moins si cela est vray) que l'on peut dire de Saturne, aussi bien que du cheval du pauvre Pallas,

guttis humectat grandibus ora.

A la verité, on luy fit de mauvais tours; mais bien a pris, pour le genre humain, que, comme il estoit fort melancolique, il n'estoit pas grand pleureur: car, s'il eust jeté seulement trois larmes, où en serions-nous? *Omnia pontus erant.* On peut dire en cette occasion qu'il pleura amerement. Mais dites-moy, je vous prie, si vous le sçavez, pleura-t-il la mer et les poissons?

immania cete,
Tritonesque citos, Phorcique exercitus omnes?

J'avois oublié à vous parler de vostre passage de Seneque: *Valde me torsit illa podagra; adeoque impliciti mihi videntur hi pedes ut ad illos utrosque dextros explicandos nullum dextrum pedem habeam;* si ce n'est qu'il voulust dire que la goutte tourne quelquefois en dedans le pied gauche, qui doit estre en dehors, et qu'ainsi, estant tourné du mesme costé que le pied droit, il dit *utrosque dextros.* Mais aussi ne pourroit-elle pas tourner le droit du costé du gauche? et ce seroit *utrosque sinistros.* Sans mentir, cela est bien difficile. Si vous y voyez quelque chose de mieux,

Si quid dextro pede concipis,

dites-le-moy.

J'ay appris vostre maladie avec beaucoup d'a-

larme, quoy que je ne l'aye sceuë qu'après qu'elle estoit passée, et j'ay esté estonné d'apprendre le peril où j'ay esté sans en rien sçavoir. Je vous prie, mon cher Monsieur, de croire qu'il n'y a rien au monde qui me soit plus cher que vous ny que j'aime et que j'estime davantage. Je n'ay, que je meure, point de joye si sensible que lorsque je pense (et je le pense souvent) que la fortune nous donnera moyen, quelque jour, de passer le reste de nostre vie l'un avec l'autre, et de vous avoir *in seriis jocisque; amicum omnium horarum.* Je vous jure qu'il n'y a rien que je souhaitte tant, et que je suis et seray tousjours à vous avec autant de passion que lors que je vous voyois tous les matins. Je vous fais cette protestation à la veille d'un voyage de six mois où je m'en vay, car je parts avec le roy pour aller en Catalogne. Ne m'escrivez-donc pas, s'il vous plaist, que lors que vous sçaurez qu'il sera retourné. J'aurois plus d'impatience de revenir si je croyois vous retrouver icy cet esté. Je vous exhorte à faire tout ce que vous pourrez pour cela. *Qui bene latuit bene vixit,* n'est pas un precepte qui vous regarde. Laissez là

Panaque, Sylvanumque senem, Nymphasque sorores.

Vous vous devez au public, et il faut que les hommes comme vous soient connus de tout le monde. *Omnis autem peregrinatio,* comme vous sçavez, *est obscura.* Hastez donc vostre retour, je vous en conjure encore une fois, et, dès que vostre

terme sera expiré, revenez ici me revoir, ou M***, ou quelque ***, et prenez garde *ne quid temporis addatur ad hanc provincialem molestiam.* Je vous envoye un livre de mademoiselle de Gournay, qu'elle m'a donné pour vous le faire tenir. Adieu, Monsieur. Aymez-moy tousjours, je vous supplie; souvenez-vous souvent de moy, et soyez asseurë que je seray toute ma vie, de tout mon cœur, etc.

Vostre *infelix Theseus* m'a semblé merveilleusement heureux, et Hercule, sans mentir, ne le tira pas des enfers plus heureusement ni plus glorieusement que vous. Vostre, etc.

A Paris, ce 24 janvier 1642.

A Mademoiselle de Rambouillet.

LETTRE CXXVII.

Mademoiselle, sans mon fourgon, j'eusse eu, sans mentir, un extreme regret de n'avoir plus l'honneur de vous voir, et je croy que j'eusse pensé en vous de meilleur cœur que je ne fis de ma vie : car, pour vous dire le vray, je m'y sentois extremement disposé, et je n'ay jamais eu plus de déplaisir de me séparer de vous. Mais vous ne sçauriez croire, Mademoiselle, combien les fourgons sont une chose divertissante, et quel excellent remede c'est contre une grande passion. Tan-

tost il s'y estropie un cheval, tantost il se rompt une rouë, tantost ils demeurent toute une nuit embourbez au milieu d'un chemin ; et c'est, je vous jure, tout ce que l'on peut faire avec eux que de songer deux ou trois fois le jour en la meilleure de ses amies. A cette heure que nous irons plus doucement et que nous allons nous embarquer sur le Rhosne, je feray mieux mon devoir de penser en vous, et je suis trompé si je n'arrive à Avignon le plus passionné homme du monde. Pour vous, Mademoiselle, qui ne faites de voyage que de chez vous au faux-bourg Saint-Germain, et qui n'allez pas par de si mauvais chemins que nous, vous n'estes pas, sans mentir, excusable, si vous ne me faites l'honneur de vous souvenir quelquefois de moy. Au moins sçay-je bien que vous y estes plus obligée que jamais, et, si je ne songe pas souvent en vous, c'est de si bon cœur quand cela m'arrive, et avec de tels sentimens, que je suis asseuré que vous en seriez satisfaite. Et puis, que sçait-on si je ne songe pas souvent et si je ne le dis pas de la sorte pour n'oser dire ce qui en est? Dans ce doute, je vous supplie, Mademoiselle, d'en croire ce que vous en dira monsieur Arnaud : car je luy ay laissé charge de vous expliquer mes intentions ; et luy, qui fait profession de faire des *orispianes,* qu'il vous die, s'il luy plaist, combien je suis et de quelle sorte, etc.

La resolution qu'avoit prise monsieur le cardinal d'aller sur le Rhosne a esté changée sur ce

qu'il vit avant-hier, comme il se promenoit sur le port, un batteau chargé de soldats qui courut tres-grand hazard de se perdre, et il y en eut mesme quelques-uns qui se jetterent dedans l'eau et se noyerent; et Son Éminence ne se veut pas noyer, pource que cela nuiroit aux desseins qu'il a sur le Roussillon. Mademoiselle, vostre, etc.

A Lyon, le 23 février 1642.

A la mesme.

LETTRE CXXVIII.

Mademoiselle, je voudrois que vous m'eussiez veu l'autre jour, de quelle sorte je fus depuis Vienne jusques à Valence. Le jour ne commençoit qu'à poindre et le soleil à rayonner sur le sommet des montagnes quand nous nous mismes sur le Rhosne. Il faisoit une de ces belles journées qu'Apollon prend quelquefois pour luy servir de pannache, et que l'on ne voit jamais à Paris que dans le plus beau temps de l'esté. Ceux avec qui j'estois consideroient tantost les montagnes de Daufiné, qui paroissoient à la main gauche, à dix ou douze lieuës de nous, toutes chargées de neiges; tantost les collines du Rhosne, que l'on voyoit couvertes de vignes, et des vallons à perte de veuë, tous pleins d'arbres fleuris. Pour moy, dans cette réjoüis-

sance de tout le monde, je montay seul sur la cabane qui couvroit norste batteau, et, tandis que les autres admiroient ce qui estoit à l'entour de nous, je me mis à penser à ce que j'avois quitté. J'avois le coude du bras droit appuyé sur la couverture de la barque, la teste un peu panchée et soûtenuë sur la main du mesme bras, et l'autre négligemment estendu, dans la main duquel je tenois un livre qui m'avoit servy de pretexte à ma retraite. Je regardois fixement la riviere, que je ne voyois pas; il me tomboit de moment en moment de grosses larmes des yeux; je faisois des soûpirs avec chacun desquels il sembloit que sortist une partie de mon ame, et de temps en temps je disois des paroles confuses et mal formées, que les assistans ne peurent pas bien ouyr, et que je vous diray quand vous voudrez. Cecy, que je vous raconte, eust paru davantage et eust receu plus d'ornemens si je vous l'eusse escrit en vers; car je vous jure que les nymphes des eaux furent touchées de ma douleur et que le dieu du fleuve en fut esmeu. Mais tout cela ne se peut pas dire en prose. Tant y a que je demeuray sept heures de cette sorte, sans remüer ni pied ni patte. Je voudrois, Mademoiselle, que vous m'eussiez veu ainsi. Devant Dieu, cela vous eust donné de la devotion; et le maistre de nostre batteau dist qu'il avoit mené en sa vie plus de dix mille hommes, depuis Lyon jusques à Beaucaire, mais qu'il n'en avoit jamais veu un qui parust avoir l'esprit si esgaré. Après cette belle description que je viens de faire, il me vient

de tomber dans l'esprit que vous vous imaginerez que tout cela est faux, et que ce que j'en ay dit n'estoit que pour trouver moyen de remplir une lettre. Quand cela seroit, Mademoiselle, je serois, en vérité, excusable : car, pour vous parler franchement, on est souvent bien empesché à trouver que dire, et je ne puis pas comprendre que, sans quelques inventions comme cela, des personnes qui n'ont ni amour ni affaires ensemble se puissent escrire souvent. Neantmoins, pour vous dire naïvement ce qui en est, tout ce que je vous ay dit de ma réverie, de mes soûpirs et de ma tristesse est vray. Pour ce qui est du ressentiment qu'en eurent les nymphes et le dieu du Rhosne, je n'en suis pas asseuré. Je passay toute une matinée sans quitter mes pensées un moment. Dans cet espace de temps, je songeay, je vous l'avouë, trois ou quatre fois en mademoiselle***. Le reste, je l'employai à penser en madame vostre mere et en vous. Je vous avois bien promis que, si nous allions sur l'eau, je m'acquiterois de ce que je vous dois. Je l'ay si bien fait que, si cela m'arrive encore une fois de la sorte, je seray fou au premier soleil de Languedoc qui me donnera sur la teste. Il est desja si chaud en Avignon qu'à peine le pouvons-nous souffrir. Le printemps est icy arrivé quand et quand nous. Nous y trouvons par tout des puces et des violettes ; je vous les souhaite toutes de bon cœur, car je seray bien-aise, Mademoiselle, que vous ne dormiez pas trop en mon absence, et je vous desire tout ce que je vois de beau, et suis, etc.

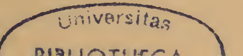
C'estoit, je vous asseure, une belle chose à regarder que de voir hier au soir les ruës d'Avignon pleines de chandelles, de lanternes, de flambeaux par toutes les fenestres, pour voir monsieur le cardinal, qui y arriva à sept heures du soir. Il y faisoit clair comme en plein jour, et, si le pape arrivoit icy, on ne le pourroit pas mieux recevoir. On lui donnoit par tout mille benedictions, et, à cause que c'est en terre papale, ils en sont liberaux en ce pays-cy. Les juifs d'Avignon se portent bien, monsieur le vice-legat gros et gras, monsieur le comte d'Alais un peu plus que luy. Mademoiselle, vostre, etc.

A Avignon, le lundy gras 1642.

A Monsieur le président de Maisons.

LETTRE CXXIX.

Monsieur, c'est une trop grande bonté à vous de prendre la peine de m'escrire et de me traitter aussi civilement que si je ne vous avois pas les infinies obligations que je vous ay. Je vous supplie tres-humblement et tres-serieusement de ne vous en plus donner la peine. La pluspart du temps, vous n'avez rien à me mander. Pour moy, outre que mon devoir m'oblige à vous escrire, les nou-



velles qu'il y a icy de temps en temps me fournissent dequoy le pouvoir faire. Je vous avoüe pourtant, Monsieur, que j'ay eu un extreme plaisir à lire la derniere lettre qu'il vous a plû de m'escrire, et, toutes les fois que vous aurez à me dire d'aussi agreables nouvelles, je ne refuse pas que vous me fassiez l'honneur de me les faire sçavoir. Je suis ravy de la grande amitié que je vois que vous avez faite, depuis mon départ, avec mademoiselle de Ramboüillet. Je ne le connois pas plus par vos lettres que par les siennes. Elle ne m'escrit jamais sans me parler de vous, et avec toute l'affection et toute l'estime qui vous est deuë. Ce m'est, sans mentir, Monsieur, une extreme consolation de ce que vous et madame de Ramboüillet me plaignez de la folie que j'ay faite, et ce me sera une raison pour n'en plus faire à l'avenir, outre que j'en ay fait de nouveau une protestation solemnelle entre les mains de monsieur de Chavigny. J'ay aussi beaucoup de joye que vous ayez eu le credit de tenir quinze jours madame de Sablé, et, ce qui est davantage, de faire deffenses aux autres d'y aller. Il me déplaist seulement de ce que vous n'en disposez que quand elle se veut reformer et qu'elle est en estat de penitence. Je vous exhorte néantmoins à ne vous point rendre, car le temps, la fortune et l'adresse d'un honneste homme peuvent changer beaucoup de choses. Après avoir parlé de ces choses-là, il me semble, Monsieur, que vous n'aurez pas grand plaisir que je vous entretienne des nouvelles de deçà. Aussi, pour ne vous pas ennuyer, je vous les

diray le plus succinctement que je pourray. Vostre, etc.

A Narbonne, le 10 may 1642.

Au mesme.

LETTRE CXXX.

Monsieur, c'est un excès de vostre bonté de me remercier de quelque chose, moy qui ne sçaurois jamais assez faire pour vous, et qui vous en devrois encore de reste, quand j'aurois cent fois hazardé ma vie pour vostre tres-humble service. De cette bonté, Monsieur, et de l'offre qu'il vous plaist me faire, je vous rends mille graces tres-humbles, et j'ay une extreme joye de voir que dans les plus grandes et les plus petites choses vous ne cessez de me rendre des tesmoignages de l'amitié que vous me faites l'honneur d'avoir pour moy. Quoy que j'aye joué fort estourdiment, je ne me suis pas pourtant si fort emporté que je ne me sois réservé assez d'argent pour me tirer d'icy, et suis seulement bien fasché de vous avoir mis en mains une si mauvaise assignation, et de vous avoir donné un créancier qui n'est guere meilleur que moy. Au reste, Monsieur, je ne vous puis dire l'extreme joye que j'ay de voir la grande amitié

que vous avez faite avec tout l'hostel de Ramboüillet.. Mademoiselle de Ramboüillet ne m'escrit jamais sans me dire quelque chose de vous, par où elle marque l'extreme cas qu'elle en fait; et, afin que vous connoissiez mieux les sentimens qu'a pour vous monsieur le marquis de Pisany, je vous envoye un morceau de la derniere lettre qu'il m'a escrite. Pour monsieur de Chavigny, vous estes, sans mentir, obligé de l'aimer de tout vostre cœur. A toutes les occasions qui s'en presentent, il parle de vous avec toute l'estime et toute l'affection imaginable. Il se vante de vostre amitié à tous ses amis, et la promet à ceux qui luy sont les plus chers et qu'il veut obliger le plus. Il me dist l'autre jour que vous luy aviez escrit une lettre la plus jolie et la plus obligeante du monde; mais, pource qu'il estoit en compagnie, il n'eut pas le temps de me la monstrer. Il partit il y a trois jours pour aller à l'armée et assister à la ceremonie de l'ordre que le roy donna hier au prince de Mourgues, et revient demain. Pour ce qui est du retour du roy, on n'en sçait rien. J'auray en cela, Monsieur, tout le soin que je dois avoir des choses que vous me commandez. On commence à r'alentir l'esperance que l'on avoit d'avoir Perpignan si-tost; on dit à cette heure vers le quinzieme du mois qui vient. Monsieur de Turenne m'a dit qu'il gageroit bien deux cens pistolles que l'on l'aura dans tout le mois de juin. Toutes les fois que monsieur de Chavigny va à l'armée, il loge chez monsieur des Noyers. C'est à cette heure la plus grande amitié

du monde, mais vraye et sincere tout de bon. Je suis, Monsieur, vostre, etc.

A Narbonne, le 22 may 1642.

A Monsieur Chapelain.

LETTRE CXXXI.

Monsieur, quelque hardy que je sois, je n'oserois retourner à Paris sans vous faire réponse, et j'ay honte, sans mentir, d'avoir tant tardé à vous rendre ce devoir. Mais, je vous l'avouëray franchement, prévoyant que j'aurois encore à vous escrire pour vous faire sçavoir le jugement que l'on avoit fait des vers que vous avez envoyez, j'ay differé tant que j'ay pû, en dessein de mesnager une lettre. Si vous estes juste, vous ne devez pas trouver estrange que l'on ait peur en escrivant à un docteur comme vous estes; et, certes, quand il me vient en la pensée que c'est au plus judicieux homme de nostre siecle, à l'ouvrier de *la Couronne Imperiale,* au metamorphoseur de *la Lionne,* au pere de *la Pucelle* que j'escris, les cheveux me dressent en la teste si fort qu'il semble d'un herisson. Mais, d'ailleurs, quand je pense que cette lettre s'adresse au plus indulgent de tous les hommes, à l'excuseur de toutes les fautes, au loüeur de tous les ouvrages, à une colombe, à un agneau, à un mouton, mes cheveux s'ap-

platissent tout à coup, plat comme d'une poule moüillée, et je ne vous crains non plus que rien. Je vous diray donc nuëment et franchement, Monsieur, comme à un mouton que vous estes, que les vers de monsieur de Balzac n'ont pas encore esté veus de monsieur le cardinal.

O Cœlum, o Terras, o Maria Neptuni!

vous écrierez-vous. Est-ce l'estat que l'on fait des enfans de Jupiter et comme on traitte le premier homme du monde?

Frange miser calamos, vigilataque prælia dele.

Vous avez raison de dire tout cela; mais vous ne sçauriez croire combien on a eu d'autres choses à penser durant tout ce voyage, et, si Apollon, que bien connoissez, fust venu luy-mesme à Narbonne, je dis avec tous ses rayons, il n'y eust esté receu qu'en qualité de chirurgien. J'en ay parlé cent fois à monsieur de Chavigny, qui m'a tousjours respondu que, pour l'amour de monsieur de Balzac, il falloit reserver cela au temps où l'esprit de Son Eminence fust plus tranquille et plus en estat de bien gouster cette sorte de choses. Il m'a donné charge, au reste, de vous prier de sa part de faire de grands remercimens à nostre amy pour les epigrammes qu'il a faites pour luy, desquelles il est merveilleusement satisfait. A dire le vray, elles sont les plus belles du monde. Pour ce qui est des vers pour monsieur le cardinal, ils sont entierement de Vir-

gile, avec un peu plus d'enthousiasme qu'il n'a accoustumé d'en avoir; et, pour moy, quand j'aurois les deux bras rompus, je prendrois plaisir à les entendre. S'il y a de la honte que celuy pour qui ils ont esté faits ne les ait pas encore veus, la plus grande partie en retombe sur monsieur de la Victoire, qui en estoit principalement chargé. Pour moy, j'ay eu en cela tout le soin et toute l'affection que je devois avoir; et, sans mettre en consideration le poids de vostre recommandation et la passion que j'ay à servir monsieur de Balzac, j'aurois, je vous jure, sollicité aussi ardemment pour un homme du fond de la Suede qui auroit fait ce que vous avez envoyé icy. Toute la faute que j'ay faite est de ne vous avoir pas escrit plustost; mais vous m'en avez bien pardonné d'autres et m'en pardonnerez encore, puis que je suis, Monsieur, vostre, etc.

A Avignon, le 11 juin 1642.

A Mademoiselle de Rambouillet.

LETTRE CXXXII.

Mademoiselle, il faut avoüer que je vous aimerois estrangement si je ne vous voyois jamais. Pour avoir esté seulement deux mois sans estre auprès de vous, mon affection en est augmentée de moi-

tié, et s'accroist tellement de jour en jour que, si je ne vous revoy bien-tost, je sens bien qu'elle passera toutes sortes de bornes. A dire vray, outre la satisfaction que j'ay d'avoir esté quelque temps sans disputer avecque vous, et d'avoir passé un caresme sans que nous ayons eu querelle sur les laits d'amende, je vous avoüe, Mademoiselle, que vos lettres contribuënt encor beaucoup à faire que je juge de vous plus favorablement et que je vous trouve plus aymable. Les deux que vous m'avez fait l'honneur de m'escrire m'ont estonné de nouveau, comme si je n'avois jamais connu vostre esprit; et, quoy que l'on ait, à parler franchement, quelque dépit de lire des choses que l'on ne pourroit escrire, j'en ay receu, je vous asseure, un extreme plaisir. Elles m'ont consolé de tous mes desplaisirs; elles m'ont presque guery de tous mes maux, et m'ont donné une joye que je ne pouvois avoir icy que par enchantement ou par miracle. Il y a tant de l'un et de l'autre en tout ce que vous escrivez que je ne m'estonne pas, Mademoiselle, qu'elles ayent fait cet effet en moy; je m'estonne seulement de ce qu'elles m'ont donné une extreme impatience d'avoir l'honneur de vous revoir, puis qu'il est certain qu'il n'y a point d'homme qui eust le goust des bonnes choses et qui vous connust aussi meschante que je vous connois qui ne desirast volontiers estre tousjours à deux cens lieuës de vous pour recevoir de vos lettres. Vous devriez encore plus souhaiter que je me contentasse de cet honneur et que je ne me r'approchasse pas de vous, car, sans

doute, en estant esloigné, je vous sers beaucoup mieux et vous dois estre sans comparaison plus agreable. Et, certes, quand je songe à tous les services que je vous ay rendus depuis que je suis hors de Paris, à tout ce que je dis de vostre part à monsieur de Roussillon, aux asseurances que je donnay de vostre affection à monsieur le comte d'Alaix, aux protestations que je fis à madame sa femme qu'elle estoit une des personnes du monde que vous honoriez et que vous aimiez le plus, aux merveilles que je dis pour vous à madame de Saint-Simon, et aux paroles avec lesquelles j'asseuray messieurs les deputez de Marseille de la bonne volonté que vous aviez tousjours euë pour eux et pour leur ville, il me semble que je ne vay par le monde que pour vous y acquerir des serviteurs, pour y entretenir vos amitiez et pour estendre vostre reputation. Encore hier, monsieur le president F***, que je trouvay dans la chambre du roy, me vint parler de vostre bel esprit. Je luy dis qu'il estoit un des hommes du monde qui estoit autant à vostre gré, et qu'il y avoit long-temps que je connoissois que vous aviez une inclination particuliere pour luy. Il est beau et le croit, et je vous asseure, Mademoiselle, et monsieur de Chavaroche aussi, que, si vous plaidez jamais à la Cour de Parlement de Grenoble, le premier president sera pour vous. J'ay eu un extreme plaisir à voir tout ce que vous me mandez des maistresses de monsieur le marquis de Saint-Maigrin. Sans mentir, j'en ay une extreme joye, et, pour estre entierement hon-

neste homme, il luy manquoit d'avoir fait une fois cette sorte de vie-là. A dire le vray, pour mettre quelque chose dans son esprit qui pust tenir la place de la personne qui y estoit, il falloit qu'il y en mist sept à la fois, et encor il aura de la peine à trouver en sept autres toutes les choses qu'il aimoit en une seule. Cependant, je trouve estrange, pour vous parler franchement, et ne comprens pas comme il se peut faire qu'un homme aime ainsi sept personnes à la fois : car, pour moy, je n'en ay aimé que six lors que j'en ay aimé le plus, et il faut estre bien infame pour en aimer sept. Mais, Mademoiselle, selon que je voy qu'il est devenu coquet et que je suis devenu chagrin, je croy, pour moy, que nos deux ames se changerent quand il m'embrassa la derniere fois, lors que je luy dis adieu : car depuis ce temps-là j'ay eu une perpetuelle inquietude ; j'ay tousjours souhaité d'estre hors des lieux où j'estois ; mesme il me semble que j'ay mieux aimé mademoiselle du Vigean que de coustume. Je ne sçay si cela vient ou de l'honneur qu'elle m'a fait de se souvenir de moy, ou bien de ce qu'il faut qu'une affection si bien fondée s'augmente et s'accroisse à toute heure. Mais je voudrois qu'au lieu qu'il a aimé jusqu'icy la plus douce personne du monde, il se fust adressé à cette autre que vous sçavez, qui veut, quand une fois on s'est declaré estre dans son service, que l'on y demeure et que l'on y meure, pour voir ce qui en fût arrivé ; et il seroit expedient, sans mentir, pour le bien de tout le

monde, que l'on vist une fois un infidele puny. Je l'appelle infidele, quoy qu'il n'ait fait que ce qu'on desiroit de luy; mais il ne devoit pas le pouvoir faire, et, pour son honneur et pour l'affection que je luy porte, je voudrois qu'il en fust mort. Mais nous verrons quelque jour ces galans-là terriblement chastiez en l'autre monde. Pour moy, qui ay esté pecheur comme les autres, je me suis admirablement converty, et je puis dire que j'ay mis mon ame en repos de ce costé-là. Mais, Mademoiselle, qu'est-ce que vous me contez du mariage de mademoiselle de Vertus et du comte de Grancey, et où est-ce que la fortune a esté chercher ces deux personnes pour les joindre ensemble? Je me resjoüis de celuy de mademoiselle de Clermont et du comte de Fiesque. Il y a une de nos amies qui sera bien *flaniere* à ces nopces-là, et je suis bien fasché de n'y estre pas. Toutes les nouvelles sont que ceux de Colioure capitulent. Vous verrez par la lettre que je vous envoye que je n'ay pas oublié de faire rendre à madame de Lesdiguieres celle que vous luy écriviez. Il y a, Mademoiselle, quatre heures que j'escris. N'est-il pas temps, à vostre advis, que je vous die que je suis vostre, etc.?

A Monsieur Esprit.

LETTRE CXXXIII.

Monsieur, on peut dire de vostre lettre, aussi bien que du chariot du Soleil (eussiez-vous pensé que le chariot du Soleil et vostre lettre eussent rien de commun ensemble?):

Materiam superabat opus.

Je n'eusse pas creu, pour vous dire le vray, qu'il peust arriver que madame la comtesse de T*** me donnast tant de plaisir, que M. la V*** D*** me deust estre si agreable, ni que l'on peust rien faire de si bon de madame de C***. Cependant, de la façon dont vous les avez mises, j'ay pris un extreme plaisir de les voir toutes, et vous avez si bien embaûmé ces corps que les plus sains et les plus jeunes ne m'auroient pû plaire davantage. Cela fait voir, Monsieur, qu'un grand ouvrier fait des merveilles en toutes sortes de matieres, et celle-cy, qui, après la matiere premiere, estoit la plus nuë et la plus pauvre de toutes, a receu de vous une forme si excellente que vous en avez fait un parfait composé. Il n'appartient qu'à vous de faire Mercure de tout bois. Celuy-cy, dont tout autre que vous n'auroit pû faire que des cendres, a esté si bien arrangé et employé avec tant d'industrie que le cedre, le calambou et le palo d'Aquila ne sont rien au prix. Vous avez, entre vous autres

hyrondelles, une propriété merveilleuse de faire avec un peu de terre et de paille (car vous sçavez

Et mire luteum garrula fingit opus)]

des ouvrages qui sont aussi admirables que les plus beaux effets de la plus parfaite architecture. Il n'y a, sans mentir, si beau gratte-cu qui ne devienne rose entre vos mains.

Quidquid calcaveris hic rosa fiet.

Et une hyrondelle comme vous peut faire le printemps. Aussi je vous honore, je vous jure, comme si vous estiez un aigle, ou tout au moins une austruche, et suis vostre, etc.

A Nisme, le 17 juin 1642.

A Monsieur Costart.

LETTRE CXXXIV.

Monsieur, voyez si je ne procede pas de bonne foy avecque vous, puis qu'un si beau pretexte que celuy d'un si grand voyage qui se fait avec tant de diligence (car en six jours nous avons esté de Paris à Grenoble en carrosse) ne m'empesche pas de vous faire response. Je receus vostre derniere lettre un quart-d'heure devant que de partir. Je prens part à vos prosperitez comme si c'estoient

les miennes, et, tandis que je suis mal-heureux dans toutes les choses que je desire, je me tiens heureux de vostre heur. En effet, je ne puis pas dire que la fortune me soit tout à fait ennemie, puis qu'elle vous est favorable, et je luy pardonne tout le mal qu'elle me fait en reconnoissance du bien que vous en recevez. Vous serez estonné de ce que vous allez entendre, et, sans mentir, j'ay honte de vous le dire. M*** m'est plus cruelle que jamais, plus fiere qu'elle ne l'estoit dans ses lettres, et, ce qui est pitoyable et honteux tout ensemble, cette resistance me picque, et je suis plus amoureux d'elle que vous ne me l'avez jamais veu.

O indignum facinus! nunc ego et
Illam scelestam esse, et me miserum sentio.
Et tædet, et amore ardeo, et prudens, sciens,
Vivus, vidensque pereo; nec quid agam scio.

C'est une des raisons qui m'a fait entreprendre ce voyage, *ut defatiger;* mais j'ay peur qu'il m'arrivera comme à celuy-là. Vous qui estes plus sage et qui la connoissez mieux, donnez-moy quelque conseil là-dessus, et dites-moy si vous jugez qu'elle demeurera opiniastre dans la resolution qu'elle semble avoir prise. Mais parlez-m'en franchement, et, en une rencontre comme celle-là, ne vous servez point de vostre complaisance ordinaire. Ce me sera peut-estre un remede de croire qu'il n'y en a point. Vous estes plus obligé que personne de me tirer de ce mal, car, outre que vous me devez plus aymer que personne ne m'ayme, c'est vous qui, en

quelque sorte, m'avez causé tous les déplaisirs que j'ay à cette heure et qui me la fistes voir la premiere fois,

te cum tua
Monstratione magnus perdat Jupiter !

Ce n'est pas tout de bon que je le dis; mais c'est qu'il m'a semblé qu'il estoit assez à propos. Je ne vois pas plus clair que vous dans le mot sur lequel vous me consultez, quoy que j'y aye songé en chemin. A la verité, ce n'a pas esté beaucoup, car je ne sçaurois penser bien fort qu'en elle. Adieu. Ostez-luy vistement mon cœur, afin que vous l'ayez tout entier, ou faites au moins qu'elle le possede avec justice. Je suis, Monsieur, vostre, etc.

Au mesme.

LETTRE CXXXV.

Domine, sans mentir, avec tout vostre latin, vous estes un grand niais, et vous faites bien voir que les plus grands clercs ne sont pas les plus fins. Je fus admirablement bien avec madame *** dès le premier demy-quart d'heure que je la vis. A peine nous eusmes-nous fait chacun deux ou trois reproches que nous nous embrassasmes de meilleur cœur que jamais. L'amour esternüa plus de deux cens fois ce jour-là, tantost à droit et tantost à

gauche, et en a esté enrumé plus de trois semaines. Elle m'en donna *mille, deinde centum, deinde mille altera, deinde secunda centum*. Voyez donc où vous en estes d'avoir allegué si mal à propos ces deux epigrammes! Car, pour vous dire le vray, je trouve qu'elle a le nez fort bien fait, et je suis de l'avis de sa province. *Sic meos amores?* Il ne se faut pas laisser attraper comme cela à ce que les amans disent dans leur colere, et, quoy que Phedria die en entrant sur le theatre : *meretricum contumelias*, à une scene de là il donneroit sur les oreilles à quiconque luy diroit que Thaïs ne fut pas une fort honneste femme. Ne vous souvenoit-il plus de nostre Terence, *Amantium iræ*, etc., et de l'autre endroit où, mettant les choses en leur ordre, il dit *injuriæ, suspectiones, inimicitiæ, induciæ, bellum*, et puis, à la fin, *pax rursum?* Selon que nous vous connoissons niais et la croyance que je sçay que vous avez de cet esprit fier et resolu, nous jugeasmes que vous y seriez attrapé et que vous escririez une lettre qui nous donneroit du plaisir. Mais, afin que vous luy en sçachiez gré et que vous ayez regret de luy avoir voulu arracher le cœur, je vous asseure que j'eus de la peine à la faire resoudre à vous faire cette trahison. C'est cela qui a esté cause que vous n'avez pas eu plus souvent de ses lettres, et elle s'en est empeschée, pour ne vous pas mentir, plus d'une fois. Mais il faut avoüer que, si vous manquez de jugement, en recompense vous avez bien de l'esprit. Vostre lettre m'a pleu admirablement. Il y a des applications

les plus heureuses du monde, et, pour mieux dire, les plus ingenieuses, particulierement ce *Di boni* et ce *fundi calamitas*. Mais *quod me capere oportuerat, hæc intercipit,* de quel endroit l'entendez-vous? Pour vostre explication de *Hem alterum,* je ne l'approuve pas : car, Gnaton estant vraysemblablement plus vieux que Thrason, ou du moins de mesme age, quelle apparence qu'il voulust dire qu'il semblast que Thrason eust fait l'autre? *Haud ita jussi :* c'est un equivoque sur *recte. Jocularium in malum, visu dignum.* Je verray monsieur de Lingendes, puis que vous me le commandez. Cela me le rend bien plus considerable que d'estre evesque. Le mot de monsieur Pauquet me semble admirable. Je vous ay tousjours bien dit qu'il avoit plus d'esprit que vous. Sans mentir, je croy que c'est luy qui vous fait vos lettres. Je voudrois bien qu'il voulust faire mes responses. Mais, dites-moy, d'où est cet hemistiche? Je ne l'ay jamais leu, et il ne me semble pas qu'il puisse jamais avoir esté dit que pour le bled des bastions de la Rochelle. Je suis, Monsieur, vostre, etc.

A Paris, le 4 aoust.

A Monsieur le marquis de Roquelaure.

LETTRE CXXXVI.

Monsieur, je ne sçay ce que me vaudra l'honneur de vostre amitié; mais elle me couste desja

bien cher. Il ne se passe point de campagne que je ne voye pour l'amour de vous beaucoup de mauvais jours, que les hasards que vous courez ne me mettent en une extreme peine. Cependant j'ay beaucoup de joye de voir que, par une fortune assez bizarre, vous trouvez tousjours moyen d'acquerir de la gloire dans des armées qui sont battuës, et que, dans des occasions qui sont malheureuses presque pour tous les autres, vous ne laissez pas de vous signaler. En effet, Monsieur, vous ne sçauriez pas, ce me semble, vous plaindre avec justice de la fortune : car, si elle ne se met dans vostre party, au moins elle vous met tousjours dans celuy duquel elle est, et, à la fin de tous les combats, il se trouve que vous estes du costé des victorieux. Pour moy, je suis moins jaloux de vostre liberté que de vostre gloire. Je vous avoüe que je ne me puis affliger de vostre prison, et, après ce qui est arrivé, je vous ayme bien mieux parmy les Espagnols que si vous estiez parmy les nostres. Je souhaite, Monsieur, que vous receviez d'eux tout le bon traittement que vous meritez, et je ne doute pas que cela n'arrive : car, outre ce qu'on doit à vostre condition, il y a des qualitez en vostre personne qui gagnent en trois jours le cœur de ceux qui vous approchent, et je ne fais pas de difficulté que les ennemis qui vous ont pris ne soient vos amis à cette heure. J'irois volontiers, s'il m'estoit permis, vous tenir compagnie avec eux : car il n'y a rien, sans mentir, Monsieur, que je ne fisse de bon cœur pour vous faire voir combien je suis

reconnoissant de l'honneur que vous me faites par tout en publiant que vous m'aimez; et Paris ni la cour ne me sçauroient donner plus de plaisir que j'en aurois d'estre auprès de vous et de vous tesmoigner que je suis avec une extreme passion, vostre, etc.

A Monseigneur le marquis de Saint-Maigrain.

LETTRE CXXXVII.

Monsieur, j'ay esté trois jours entiers en doute si vous estiez mort; vous pouvez vous imaginer avec quel desplaisir. Dans cette alarme où j'estois, j'ay receu comme une bonne nouvelle celle qui m'a appris que vous estiez prisonnier, et je n'ay pû m'affliger de la perte de vostre liberté après avoir esté si en peine de vostre vie. Aussi bien, Monsieur, si vostre destinée eust esté entre mes mains, je vous avoüe que je ne vous en eusse pas donné une autre que celle que vous avez euë; et, comme j'apprehendois estrangement d'apprendre que vous fussiez demeuré entre les morts, je n'eusse pas esté bien aise non plus que vous fussiez entierement eschappé. La fortune a trouvé le milieu que je desirois, et je croy que je me rencontre en cela dans vos sentimens : car, estant aussi brave et aussi chagrin que vous estes, je m'imagine que vous n'eussiez pas joüy avec beaucoup de joye d'une liberté que vous eussiez conservée en

vous retirant. Si vous voulez, Monsieur, lors que je seray à Paris, m'envoyer demander par un tambour, comme un de vos domestiques, je ne dénieray pas d'estre à vous, et je vous iray trouver de tout mon cœur. Je meurs d'envie aussi bien d'apprendre toutes vos aventures, et je pense que vous auriez le loisir à cette heure de me les conter. Je souhaitte avec une extreme passion que vous en ayez tousjours de bonnes, et si, ayant à regretter six ou sept maistresses, vous avez quelque temps de reste pour songer à moy, je vous supplie treshumblement de me faire l'honneur de vous souvenir quelquefois que je suis vostre, etc.

A Monsieur de Chavigny.

LETTRE CXXXVIII.

Monsieur, je vous jure que c'est par pure force d'amitié que je vous escris, et pour ne pouvoir m'empescher de vous dire que je languis icy d'y estre si long-temps sans vous. Après avoir tant souhaitté de sortir d'Italie, je m'ennuye à Paris plus que je ne faisois à Thurin; et, ayant un bel appartement dans l'hostel de Crequy, il m'arrive souvent de souhaitter la chambre de la Grave et celle de la Novalaise, et quelquefois mesme mon lict de la Souchiere. Ce jour que le vent et la pluye

me firent le nez d'une si plaisante sorte, j'eus plus de plaisir que je n'en ay icy dans les plus belles journées; et, pour vous faire tout comprendre en un mot, je consentirois d'entretenir quatre heures tous les soirs madame de Savoye pour l'honneur de vous voir une demy-heure tous les jours. Tout de bon, Monsieur, il me semble que je suis tombé dans une crevasse d'où il faudroit quarante-deux brasses de cordes pour me tirer. Il n'y a que vous qui m'en puissiez oster, et, jusqu'à ce que vous soyez de retour, j'y demeureray tousjours criant et heurlant horriblement. Il ne se passe, sans mentir, point de jour que je n'adjouste quelque chose à l'affection que j'ay pour vous; et, soit que j'aye eu plus de loisir de reconnoistre et de considerer les obligations que je vous ay, ou qu'estant meslé avec les autres hommes, je connoisse mieux l'extreme difference qu'il y a de vous à eux, je vous aime beaucoup davantage que je ne faisois dans le voyage, lors que je vous aimois desja plus que moy-mesme. Pardonnez-moy, Monsieur, si je vous dis cecy avec des termes si libres, et ne trouvez pas estrange que, parlant avec beaucoup de passion, je parle un peu inconsiderément. Avec toute cette liberté, je vous asseure que j'ay pour vous dans l'ame tout le respect que je suis obligé d'avoir, et que, vous honorant aussi veritablement que vous le meritez, je suis plus que je ne puis le dire, et autant que je le dois, vostre, etc.

A Monsieur le président de Maisons.

LETTRE CXXXIX.

Monsieur, madame de Marsilly s'est imaginée que j'avois quelque crédit auprès de vous, et moy, qui suis vain, je ne luy ay pas voulu dire le contraire. C'est une personne qui est aimée et estimée de toute la cour et qui dispose de tout le Parlement. Si elle a bon succès d'une affaire dont elle vous a choisi pour juge, et qu'elle croye que j'y aye contribué quelque chose, vous ne sçauriez croire l'honneur que cela me fera dans le monde, et combien j'en seray plus agreable à tous les honnestes gens. Je ne vous propose que mes interests pour vous gagner, car je sçay bien, Monsieur, que vous ne pouvez estre touché des vostres. Sans cela, je vous promettrois son amitié : c'est un bien par lequel les plus severes juges se pourroient laisser corrompre, et dont un aussi honneste homme que vous doit estre tenté. Vous le pouvez acquerir justement, car elle ne demande de vous que la justice. Vous m'en ferez une que vous me devez, si vous me faites l'honneur de m'aymer tousjours autant que vous avez fait autrefois, et si vous croyez que je suis vostre, etc.

A Monseigneur le duc d'Anguien,

Sur le succez de la bataille de Rocroy, M. DC. XLIII.

LETTRE CXL.

Monseigneur, à cette heure que je suis loin de Vostre Altesse et qu'elle ne me peut pas faire de charge, je suis resolu de luy dire tout ce que je pense d'elle il y a long-temps, et que je n'avois osé luy declarer, pour ne pas tomber dans les inconveniens où j'avois veu ceux qui avoient pris avecque vous de pareilles libertez. Mais, Monseigneur, vous en faites trop pour le pouvoir souffrir en silence, et vous seriez injuste si vous pensiez faire les actions que vous faites sans qu'il en fust autre chose, ni que l'on prist la liberté de vous en parler. Si vous sçaviez de quelle sorte tout le monde est déchaisné dans Paris à discourir de vous, je suis asseuré que vous en auriez honte et que vous seriez estonné de voir avec combien peu de respect et peu de crainte de vous déplaire tout le monde s'entretient de ce que vous avez fait. A dire la verité, Monseigneur, je ne sçay à quoy vous avez pensé, et ç'a esté, sans mentir, trop de hardiesse et une extreme violence à vous d'avoir, à vostre âge, choqué deux ou trois vieux capitaines que vous deviez respecter, quand ce n'eût esté que pour leur ancienneté; fait tüer le pauvre comte de Fontaine, qui estoit un des meilleurs hommes de Flan-

dres, et à qui le prince d'Orange n'avoit jamais osé toucher; pris seize pieces de canon qui appartenoient à un prince qui est oncle du roy et frere de la reine, avec qui vous n'aviez jamais eu de different, et mis en desordre les meilleures troupes des Espagnols, qui vous avoient laissé passer avec tant de bonté. Je ne sçay pas ce qu'en dit le Pere Musnier; mais tout cela est contre les bonnes mœurs, et il y a, ce me semble, grande matiere de confession. J'avois bien ouy dire que vous estiez opiniastre comme un diable, et qu'il ne faisoit pas bon vous rien disputer; mais j'avoüe que je n'eusse pas creû que vous vous fussiez emporté à ce point-là, et, si vous continuez, vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe, et l'empereur ni le roy d'Espagne ne pourront durer avecques vous. Cependant, Monseigneur, laissant la conscience à part, et politiquement parlant, je me réjoüis avec Vostre Altesse de ce que j'entens dire qu'elle a gagné la plus belle victoire, et de la plus grande importance, que nous ayons veuë de nostre siecle, et de ce que, sans estre *importante,* elle sçait faire des actions qui le soient si fort. La France, que vous venez de mettre à couvert de tous les orages qu'elle craignoit, s'estonne qu'à l'entrée de vostre vie vous ayez fait une action dont Cesar eust voulu couronner toutes les siennes, et qui redonne aux rois vos ancestres autant de lustre que vous en avez receu d'eux. Vous verifiez bien, Monseigneur, ce qui a esté dit autrefois, que la vertu vient aux Cesars devant le temps : car, vous qui estes un vray

Cesar en esprit et en science, Cesar en diligence, en vigilance, en courage, Cesar *et per omnes casus Cæsar,* vous avez trompé le jugement et passé l'espérance des hommes; vous avez fait voir que l'experience n'est nécessaire qu'aux ames ordinaires, que la vertu des heros vient par d'autres chemins, qu'elle ne monte pas par degrez, et que les ouvrages du Ciel sont en leur perfection dès leurs commencemens. Après cela, vous pouvez vous imaginer comme vous serez bien receu et caressé des seigneurs de la cour, et quelle joye les dames ont euë d'apprendre que celuy qu'elles ont veu triompher dans les bals fasse la mesme chose dans les armées, et que la plus belle teste de France soit aussi la meilleure et la plus ferme. Il n'y a pas jusqu'à monsieur de Beaumont qui ne parle en vostre faveur. Tous ceux qui estoient revoltez contre vous, et qui se plaignoient que vous vous mocquiez tousjours, avoüent que pour cette fois-cy vous ne vous estes pas mocqué, et, voyant le grand nombre d'ennemis que vous avez défaits, il n'y a plus personne qui n'apprehende d'estre des vostres. Trouvez bon, ô Cesar ! que je vous parle avec cette liberté. Recevez les loüanges qui vous sont duës, et souffrez que l'on rende à Cesar ce qui appartient à Cesar.

A Monsieur le marquis de Montausier,

Prisonnier en Allemagne.

LETTRE CXLI.

Monsieur, vous ne seriez pas fasché d'estre pris si vous sçaviez combien vous estes plaint. Il y a, sans mentir, moins de plaisir d'estre à Paris que d'y estre regretté comme vous estes, et les plaintes que font pour vous tant d'honnestes gens valent mieux que la plus belle liberté du monde. Si vous ne pouvez à cette heure demeurer d'accord de cela (car, en l'estat où vous estes, vous avez bien la mine de ne pouvoir entendre raison), je vous le feray comprendre icy quelque jour et avoüer que vous ne devez pas mettre entre vos mal-heurs un accident qui vous a fait recevoir des tesmoignages de l'affection de tout ce qu'il y a d'aimables personnes en France. Dans ce sentiment general de tout le monde, il n'est pas, ce me semble, à propos, Monsieur, que je vous die à cette heure les miens : car quelle apparence y a-t-il que vous me dussiez considerer parmy des princesses, des princes, des ministres, des dames, et parmy des demoiselles qui valent mieux que les dames, les ministres, les princes et les princesses? Quand vous aurez songé assez long-temps à toutes ces personnes, je vous suppliray tres-humblement de croire qu'il n'y a qui que ce soit au monde qui

prenne plus de part à toutes vos bonnes et mauvaises fortunes que moy, ni qui soit avec plus de passion vostre, etc.

Au mesme.

LETTRE CXLII.

Monsieur, quoy que je sois tres-asseuré de vostre amitié, et que la franchise avec laquelle vous avez accoustumé de proceder en toutes choses ne laisse pas lieu de douter de vostre affection à ceux à qui vous l'avez promise, je ne laisse pas neantmoins d'avoir une extreme joye toutes les fois que vous me dites que vous m'aimez, et je ne sçaurois recevoir trop d'asseurances d'une chose qui m'est si avantageuse et si agreable. Le plaisir que j'ay eu à lire vostre lettre est un des plus grands que j'aye receus depuis que je suis hors de Paris, et, hors les remercimens que vous m'y faites, je n'y ay rien veu qui ne m'ait touché sensiblement le cœur. Sans mentir, Monsieur, je reçois de jour en jour de nouvelles satisfactions de m'estre enfin laissé vaincre à vos bienfaits et d'avoir quitté la dureté de cœur qui m'a trop longtemps séparé de vous. Quoy que je fasse quelque scrupule de tourner ma pensée vers ce temps-là, je vous avoüe pourtant que je prens quelque plaisir de m'en souvenir, pour avoir plus de joye en le

comparant à celuy-cy; et (si ce n'est pas trop dire) il y a mesme des fois que je ne voudrois pas qu'il fust arrivé autrement : car, outre que l'on joüit avec plus de contentement d'un bien que l'on croyoit avoir perdu, et que les amitiez qui, après avoir esté interrompuës, viennent à se renoüer, ont quelque ardeur que les constantes et les vieilles amitiez n'ont pas, cette mauvaise intelligence m'a donné occasion de recevoir un signalé témoignage de vostre bonté, en me faisant voir avec quelle douceur et quelle affection vous m'avez receu dès que je me suis r'approché de vous. Au moins, Monsieur, je sçay certainement que j'en tireray ce bon effet qu'ayant veu une fois quelle faute j'avois faite de mal ménager l'honneur de vos bonnes graces, et connu par experience combien difficilement je m'en puis passer, je ne seray plus capable, à l'advenir, de faillir de la sorte, et que rien ne me sçauroit jamais empescher d'estre tousjours, Monsieur, vostre, etc

---

A Monseigneur le duc d'Anguien,

Lorsqu'il fit passer le Rhin aux troupes qui devoient joindre celles de M. le mareschal de Guebriant, M. DC. XLIII.

LETTRE CXLIII.

Hé! bon jour, mon compere le brochet! bon jour, mon compere le brochet! Je m'estois tous-

jours bien doutée que les eaux du Rhin ne vous arresteroient pas, et, connoissant vostre force et combien vous aymez à nager en grande eau, j'avois bien creu que celles-là ne vous feroient point de peur, et que vous les passeriez aussi glorieusement que vous avez achevé tant d'autres aventures. Je me réjoüis pourtant de ce que cela s'est fait plus heureusement encore que nous ne l'avions esperé, et que, sans que vous ni les vostres y ayent perdu une seule écaille, le seul bruit de vostre nom ait dissipé tout ce qui se devoit opposer à vous. Quoy que vous ayez esté excellent, jusques icy, à toutes les sausses où l'on vous a mis, il faut avoüer que la sausse d'Allemagne vous donne un grand goust, et que les lauriers qui y entrent vous relevent merveilleusement. Les gens de l'empereur, qui vous pensoient frire et vous manger avec un grain de sel, en sont venus à bout comme j'ay le dos, et il y a du plaisir de voir que ceux qui se vantoient de defendre les bords du Rhin ne sont pas à cette heure asseurez de ceux du Danube. Teste d'un poisson, comme vous y allez ! Il n'y a point d'eau si trouble, si creuse ni si rapide où vous ne vous jettiez à corps perdu. En verité, mon compere, vous faites bien mentir le proverbe qui dit : *Jeune chair et vieux poisson,* car, n'estant qu'un jeune brochet comme vous estes, vous avez une fermeté que les plus vieux esturgeons n'ont pas, et vous achevez des choses qu'ils n'oseroient avoir commencées. Aussi vous ne sçauriez vous imaginer jusques où s'estend vostre reputation. Il n'y a

point d'estangs, de fontaines, de ruisseaux, de rivieres ni de mers où vos victoires ne soient celebrées; point d'eau dormante où l'on ne songe à vous; point d'eau bruyante où il ne soit bruit de vous. Vostre nom penetre jusques au centre des mers et vole sur la surface des eaux, et l'Ocean, qui borne le monde, ne borne pas vostre gloire. L'autre jour, que mon compere le turbot et mon compere le grenaut, avec quelques autres poissons d'eau douce, souppions ensemble chez mon compere l'eperlan, on nous presenta au second un vieux saumon qui avoit fait deux fois le tour du monde, qui venoit fraischement des Indes occidentales, et avoit esté pris comme espion en France en suivant un bateau de sel. Il nous dit qu'il n'y avoit point d'abysmes si profonds sous les eaux où vous ne fussiez connû et redouté, et que les baleines de la mer Atlantique suoient à grosse goutte et estoient toutes en eau dès qu'elles vous entendoient seulement nommer. Il nous en eust dit davantage, mais il estoit au court boüillon, et cela estoit cause qu'il ne parloit qu'avec beaucoup de difficulté. Pareilles choses à peu près nous furent dites par une troupe de harangs frais qui venoient de vers les parties de Norvegue. Ceux-là nous assurerent que la mer de ces païs-là s'estoit glacée cette année deux mois plustost que de coustume, par la peur que l'on y avoit euë, sur les nouvelles que quelques macreuses y avoient apportées que vous dressiez vos pas vers le Nord, et nous dirent que les gros poissons, lesquels,

comme vous sçavez, mangent les petits, avoient peur que vous fissiez d'eux comme ils font des autres ; que la pluspart d'entre eux s'estoient retirez jusques sous l'Ourse, jugeans que vous n'iriez pas là ; que les forts et les foibles sont en allarme et en trouble, et particulierement certaines anguilles de mer, qui crient desja comme si vous les escorchiez, et font un bruit qui fait retentir tout le rivage. A dire le vray, mon compere, vous estes un terrible brochet, et, n'en desplaise aux hippopotames, aux loups marins, ni aux daufins mesmes, les plus grands et les plus considerables hostes de l'Ocean ne sont que de pauvres cancres au prix de vous ; et, si vous continuez comme vous avez commencé, vous avallerez la mer et les poissons. Cependant, vostre gloire se trouvant à un point qu'il est asseuré qu'elle ne peut aller plus loin ni plus haut, il est, ce me semble, bien à propos qu'après tant de fatigues vous veniez vous rafraischir dans l'eau de la Seine, et vous recréer joyeusement avec beaucoup de jolies tanches, de belles perches et d'honnestes truittes qui vous attendent icy avec impatience. Quelque grande pourtant que soit la passion qu'elles ont de vous voir, elle n'égale pas la mienne, ni le desir que j'ay de vous pouvoir tesmoigner combien je suis vostre tres-humble et tres-obeissante servante et commere,

La Carpe.

A Monsieur le marquis de Pisany,

Qui avoit perdu au jeu tout son argent et son équipage au siege de Thionville.

LETTRE CXLIV.

Monsieur, à ce que j'ay appris, on auroit grand tort si on vous reprochoit que vous avez gardé le mulet au camp de Thionville. Au diable le mulet que vous y avez gardé! On m'a dit aussi que, considerant que plusieurs armées se sont autrefois perduës par leur bagage, vous vous estes défait de tout le vostre, et qu'ayant leu souvent dans les histoires romaines (voila ce que c'est que de tant lire) que les plus grands exploits que leur cavalerie ait faits autrefois, elle les a faits ayant mis pied à terre, et s'estant démontée volontairement dans le fort des combats les plus douteux, vous vous estes resolu d'éloigner tous vos chevaux, et que vous avez si bien fait qu'il ne vous en est demeuré pas un seul.

Il va de son pied, l'eminent personnage.

Peut-estre que vous en recevrez quelque incommodité; mais aussi cela est, sans mentir, bien honorable qu'aussi bien que Bias (Bias, vous le connoissez tant!) vous puissiez dire que vous avez avec vous tout ce qui est à vous, non pas, à dire le vray, une quantité de hardes inutiles, ni un

grand accompagnement de chevaux, ni une extreme abondance d'or et d'argent monnoyé, mais probité, generosité, magnanimité, fermeté dans les perils, opiniastreté dans les disputes, mespris des langues estrangeres, ignorance des faux dez, et une tranquillité inouïe dans la perte des biens faux et perissables, qualitez, Monsieur, qui vous sont propres et essentielles, et lesquelles ni le Temps ni la Fortune ne sçauroient separer de vous. Or, comme ainsi soit qu'Euripide, qui estoit, comme vous sçavez ou comme vous ne sçavez pas, un des plus graves autheurs de la Grece, écrive en l'une de ses tragedies que l'argent fut un des maux qui sortit de la boiste de Pandore, et peut-estre le plus pernicieux, j'admire comme une qualité divine en vous l'incompatibilité que vous avez avec luy; et il me semble que c'est une excellente marque d'une ame grande et extraordinaire de ne pouvoir durer avec le corrupteur de la raison, l'empoisonneur des ames et l'autheur de tant de desordres, d'injustices et de violences. Mais je voudrois, Monsieur, que vostre vertu ne fust pas tout à fait à un si haut point, que vous vous pussiez accommoder en quelque sorte avec cet ennemy du genre humain, et que vous fissiez quelque paix avecque luy, comme nous en faisons avecque le Grand Turc pour des considerations politiques et pour la raison du commerce. Considerant donc qu'il est tres-difficile de se passer de luy, et m'imaginant que, comme je joüay pour vous à Narbonne, vous avez peut-estre joüé pour

moy à Thionville, et que c'est en mon nom que vous avez massé les mulets, je vous envoye cent pistolles, sur et tant moins de la perte que vous pouvez avoir faite pour moy; et, afin qu'il n'en arrive pas de celles-cy comme des autres, je vous supplie de n'en pas soüiller vos mains et de les mettre entre celles de François, pour la consolation duquel je les envoye principalement.

A Monseigneur d'Avaux,

Surintendant des finances et plenipotentiaire pour la paix.

LETTRE CXLV.

Monseigneur, vous seriez ravy d'estre party d'icy si vous sçaviez combien vous y estes regretté. Il y a, sans mentir, moins de plaisir d'estre à Paris que d'y estre desiré comme vous estes; et, quand vous l'aimeriez autant que vous avez fait autrefois, les plaintes que tant d'honnestes gens y font pour vous devroient faire que vous fussiez bien aise de n'y estre pas. Quand je jette les yeux sur vostre vie, Monseigneur, il me semble que cet homme du temps passé que son bon-heur fit surnommer *Preneur de villes* ne meritoit pas ce titre avec plus de raison que vous le meritez : car, s'il est vray qu'il n'y a pas de meilleur moyen de s'en faire

maistre que de prendre le cœur des citoyens, il n'y eut jamais au monde un Poliorcetes comme vous, et l'on peut mettre Hambourg, Coppenhagen, Stocolm, Paris, Venise et Rome au nombre de vos conquestes. Vous ne sçauriez croire le desplaisir qu'a icy causé vostre esloignement. Pour moy, Monseigneur, je vous jure que j'en suis au desespoir et que rien ne m'en peut consoler. A dire le vray, en quelle autre personne sçaurois-je rencontrer tant d'esprit, tant de sçavoir et tant de vertu? où pourrois-je trouver au monde des entretiens si doux, des conversations si utiles et des potages si bien conditionnez? Depuis que vous estes hors d'icy, je n'ay point trouvé de viande qui ne fust trop salée, ni d'homme qui ne le fust trop peu. *Omnia aut insulsa, aut salsa nimis.* Il n'y a plus rien à mon goust. *Nec convivium ullum, nec conviva ullus placet.* De ce sel d'Attique dont j'ay mangé plus d'un minot avecque vous, et qui, comme dit Quintilien, *quamdam facit audiendi sitim,* il n'y en a pas un grain dans Paris.

Non est in tanto corpore mica salis.

Sans mentir, Monseigneur, ce fut un grand malheur pour moy lors que je vous rencontray icy plus habile, plus sçavant et plus honneste homme que jamais, et en puissance et en volonté de me faire du bien et de l'honneur. J'achete maintenant bien cher les quatre mille livres de rente que vous m'avez donnez, et, si vous estes long-temps dehors,

vostre absence me fera plus de mal que vostre presence ne m'a fait de bien.

Vah ! quemquam-ne hominem in animo instituere!
Aut parare, quod sit charius quam ipse est sibi!

Mais j'abuse un peu trop de vostre bonté de vous entretenir si long-temps. Il faut pourtant que je vous die, devant que de finir, que la reyne receut admirablement bien vostre cabinet, et le trouva comme il est, et me commanda de vous en remercier de sa part. Les quatre ou cinq jours d'après, pas une princesse ni duchesse ne fut chez elle à qui elle ne le fist voir. Particulierement, elle le montra à madame la Princesse, à qui elle dit mille biens de vous. Il est bien juste, Monseigneur, que je vous die, à vous qui avez commencé ma fortune et qui m'avez mis en bonheur, qu'il a plû à la reyne me donner la pension de mille escus qu'elle m'avoit promise dès que vous estiez icy, et qu'elle l'a fait mettre sur l'abbaye de Conches, dont elle a admis la resignation que l'abbé en a faite en faveur d'un des enfans de monsieur de Maisons. Je suis, Monseigneur, vostre, etc.

A Paris, le 12 decembre 1643.

A Monsieur Costart.

LETTRE CXLVI.

Monsieur, ce n'est pas que je trouve mauvais que vous soyez aussi paresseux que moy; mais, pource que vous ne l'avez pas accoustumé, et qu'il y a long-temps que je n'ay receu de vos lettres, j'ay peur que vous n'ayez pas eu la derniere que je vous ay escrite, dans laquelle je vous répondois à tous vos mots de Poitou et vous disois mon avis sur les passages de Saluste et d'Ausone. Si vous voulez doresnavant autant de temps pour faire vos réponses que j'ay accoustumé d'en prendre, je n'ay rien à dire contre cela. Neantmoins il me semble qu'il n'est pas juste qu'il y ait une mesme regle pour vous et pour moy : nous ne sommes

Nec cantare pares, nec respondere parati.

L'autre jour je dis à monsieur de Chavigny le passage de Terence, *hem alterum,* et que vous me l'aviez proposé, et l'explication que vous y donniez, et que pour moy je n'y en trouvois pas. Le lendemain il me dist qu'il croyoit qu'il y falloit mettre un interrogant : *Ex homine hunc natum dicas?* Croiriez-vous que celuy-là soit né d'un homme? ne prendriez-vous pas ce brutal-là pour une beste? Pour moy, cela ne me déplaist pas, et je doute seulement si un homme qui parle tout seul peut user d'interrogant, comme s'il parloit à

une troisieme personne. Mandez-moy, s'il vous plaist, vostre advis là-dessus, car je luy ay dit que je vous escrirois le sien, et nous attendons vostre response. Consultez aussi monsieur de Balzac sur cela. Je monstreray à monsieur de Chavigny vostre response et la sienne, si vous me l'envoyez. Je luy dis l'autre jour les vers que monsieur de Balzac a faits pour monsieur Guyet. Il les trouva admirablement beaux, et me parla de luy avec une estime tres-haute et une affection extreme, me loüant son esprit, son humeur, ses ouvrages, ses potages (car il dit aussi qu'il en a mangé), comme j'ay accoustumé de les loüer moy-mesme, et d'aussi bon cœur. C'est, en verité, un homme de tres-rare esprit et qui aime passionnément tous ceux qui en ont, et peut-estre qu'il tesmoignera à nostre amy qu'il se souvient de luy lors qu'il s'y attend le moins. Adieu, Monsieur, je suis vostre, etc.

A Paris, le 22 novembre.

A Monsieur de Chaveroche.

LETTRE CXLVII.

Monsieur, sçachant combien vous aimez les procez, et combien vous m'aimez aussi, je croy que je vous feray une priere qui ne vous sera pas desagreable en vous suppliant de tout mon cœur

de vouloir prendre la peine de vous instruire de l'affaire de ma sœur, de l'aider de vostre conseil et de l'assister de vostre credit. Je vous l'addresse comme à un des hommes du monde en qui je me confie le plus, et qui la peut mieux conseiller en cette occasion. Je croy que mademoiselle de Rambouillet ne vous refusera pas de solliciter pour vous et pour elle (car je fais desja vostre affaire de la sienne), et, si vous la prenez à cœur comme je l'espere, je ne doute pas qu'elle n'en ait toute l'issüe qu'elle peut desirer. En recompense, je vous promets que de ma vie je ne vous appelleray *pourceau,* et que je vous donneray la premiere chapelle qui sera à ma nomination : car, de vous dire que cette obligation augmentera la passion que j'ay de vous servir, ce seroit vous tromper, puisqu'il est vray qu'il y a desja long-temps que je suis autant qu'il se peut, Monsieur, vostre, etc.

Encore une fois, Monsieur, je vous supplie treshumblement de faire rage.

A Madame la marquise de Vardes.

LETTRE CXLVIII.

Madame, le long temps...

Madame, si je ne sçavois jusqu'où s'estend vostre bonté...

Madame, si l'extreme repentir que...

Madame, en verité, l'on est bien empesché, comme vous pouvez voir icy, et l'on ne sçait par où commencer à se remettre à son devoir, quand on a failly si long-temps, et mesmement contre une personne à qui on a de si estroites obligations que je vous ay, et à laquelle on doit tant de respect, de soin et d'affection. Il y a beaucoup de mois que je travaille pour trouver une excuse à ma faute, et que je tasche à vous faire une belle lettre, dans laquelle je vous prouve par vingt ou trente raisons que je n'ay point failly; mais je vous avoüe que je n'en ay encore pû trouver pas une. Je croy mesme que toute l'eloquence et tous les esprits de nostre Academie n'en pourroient venir à bout, et c'est tout ce que pourroit faire le vostre et celui de monsieur le marquis ensemble. Aussi, Madame, c'est à vous deux que je m'addresse pour vous supplier de me mander franchement ce que peut dire un homme qui est en ma place. Ma foy, je croy que vous y seriez empeschez aussi bien que moy. Mais, si vous n'avez pas assez d'invention pour couvrir ma faute, ayez au moins assez de bonté pour me la pardonner. Vous ne sçauriez l'un et l'autre mieux verifier par aucune autre chose ce que je dis icy de vous tous les jours : qu'il n'y a point sous le ciel deux autres personnes si bonnes, si sociables, si genereuses. Je vous supplie pourtant de croire qu'il y a fort long-temps que le repentir de mon crime me presse, et que je ne

cherche que les moyens d'en sortir. De sorte qu'à le bien prendre, je ne suis veritablement coupable que du premier mois, car tout le reste du temps c'est la honte qui m'a retenu et la confusion où doit estre tout homme d'honneur d'avoir si vilainement failly. Que si tout cecy ne vous adoucit point, je sçay, Madame, un autre moyen de vous satisfaire : c'est que dans trois jours je m'iray mettre entre vos mains, pieds et poings liez, afin que vous me le fassiez comparoir aussi cherement que je l'ay deservy, et que vous donniez en moy un exemple qui fasse à l'avenir trembler tous les ingrats. Car enfin, Madame, je ne veux pas vivre plus long-temps dans vostre mauvaise grace, et il n'y a point de peril où je ne me jette pour vous montrer que je suis vostre, etc.

A Madame la marquise de Rambouillet.

LETTRE CXLIX.

Madame, j'avois raison de m'opiniastrer à mon chemin de Valenton. Cet autre si droit, par lequel on m'asseuroit que je ne me pouvois perdre quand je le voudrois, je m'y perdis hier trois fois en ne le voulant pas. Comme je fus aux murailles de Brevane, au lieu de prendre à droit, je pris à gauche, et je m'en allay droit comme un jonc à un village qui estoit à deux grandes lieuës hors de

mon chemin. Je ne sçaurois pas dire comme cela se fit, mais j'avois estrangement dans l'imagination mademoiselle d'Angennes et mademoiselle de Sainct-Maigrin, et je les voyois comme deux Ardens, qui marchoient tousjours devant moy et qui m'esclairoient en me perdant. Je vous supplie pourtant, Madame, de ne leur en point faire de reprimandes, car j'aurois peur qu'elles ne me fissent pis une autre fois, et mon dessein est de n'avoir rien à demesler avec cette sorte de personnes-là, et de souffrir toutes choses plûtost que d'estre mal avec elles. Tant y a que je suis icy arrivé aussi seurement que si j'eusse eu vostre laquais avec moy. Je n'ay point trouvé de loups en chemin, ny aucun des hazards que vous craignez pour moy, et je n'ay couru de fortune que par les personnes que j'ay laissées auprès de vous. Je vous asseure, Madame, que ce jour-cy ne se passera pas sans que je souhaitte beaucoup de fois de voir le cheval Griffon et vous, et d'estre de la promenade que vous ferez. Je suis vostre, etc.

A Mademoiselle de Rambouillet.

LETTRE CL.

Mademoiselle, sans mentir, on n'est jamais en repos quand on aime quelque chose autant que je vous aime. J'avois tousjours fort apprehendé vostre

voyage; mais je croyois qu'il ne m'en arriveroit point d'autre mal que le plus grand ennuy du monde, et, comme j'estois desja assez affligé de n'avoir pas l'honneur de vous voir, la nouvelle qui nous est icy venuë de Merlou m'a mis en une bien plus grande peine. Quand cet accident ne feroit point d'autre mal que d'avoir separé une si belle compagnie, c'en seroit desja un assez grand et duquel j'aurois assez de peine à me consoler. Il me semble qu'il y a long-temps que la petite verole n'a rien fait de si insolent que cela, et que, comme elle n'a osé faire du mal au visage de Madame, elle ne devoit pas non plus toucher à ses plaisirs ni à ses divertissemens. Je me consolois des ennuis que j'avois icy par les joyes que je sçavois que vous aviez de delà, et je n'osois estre tout à fait triste en un temps où l'on me disoit que vous dansiez tous les jours. A cette heure, il ne me reste pas une pensée qui me puisse plaire, et je vous asseure que mesdemoiselles du Vigean ne se sont jamais tant ennuyées dans leur grenier, ni ailleurs, que je m'ennuie dans Paris. Mais voyez, je vous supplie, Mademoiselle, jusques où me porte mon desespoir : je me resolus de m'en aller à cheval en trois jours à Blois, et cela, c'est presque comme si je m'allois jetter la teste la premiere dans la riviere. Je ne sçay si j'en reviendray. En tout cas, faites-moy tousjours l'honneur de m'aimer, mort ou vif, et souvenez-vous que je fus ou que je suis vostre, etc.

A la mesme.

LETTRE CLI.

Mademoiselle, vous estes admirable de vous plaindre de la solitude, après avoir emmené avecque vous tout ce qu'il y avoit de plus beau et de meilleur dans Paris, et de vouloir que nous vous consolions quand vous nous avez osté toute sorte de consolation. Si j'estois auprès de la belle princesse avec qui vous estes, je vous envoyerois les lettres que vous me demandez, et de ses moindres paroles ou de ses plus petites actions je dissiperois les plus grandes melancholies. Si vous vous divertissez avec elle aussi mal que vous dites, il faut que l'accident qui est arrivé à Merlou l'ait renduë toute une autre personne qu'elle n'estoit, et qu'elle soit bien plus changée de la petite verole de madame sa belle-sœur qu'elle ne l'a esté de la sienne. Cependant, Mademoiselle, je vous donne advis que toutes les maisons de Paris sont à cette heure des maisons des champs, aussi bien que la vostre, et en verité il y en a beaucoup où il n'y a pas si bonne compagnie. Toutefois, si une personne qui s'ennuye avec mademoiselle de Bourbon se peut divertir de sçavoir des nouvelles de madame de la G***, je vous en diray tant que vous voudrez, car il n'y a plus quasi qu'elle que je connoisse icy, et je vous rempliray deux grandes feüilles de papier des bonnes choses que je luy ay oüy dire.

C'est, sans mentir, une jolie dame, et en verité une des plus charmantes et des plus agreables qui soit à cette heure icy. Jugez, Mademoiselle, si je puis estre fort divertissant en un temps où je suis si mal diverty, et si vous ne devez pas trouver bon que je m'en aille à Blois le plus viste que je pourray, et que je ne vous die autre chose, sinon que je suis vostre, etc.

---

*A Madame de B***, Mademoiselle de B*** et Mademoiselle C***.*

LETTRE CLII.

Madame et Mesdemoiselles, sans mentir, vous estes bien cruelles d'estre venües troubler mon repos si à contre-temps; et il faut que vous soyez bien destinées à me tourmenter, puis que les graces mesmes que vous me voulez faire me nuisent, et qu'il ne me vient jamais bien de vous qu'afin que j'en aye après plus de mal. Il n'y a pas fort longtemps que j'eusse donné toutes choses pour recevoir une lettre comme celle que l'on me vient d'apporter, et elle est venuë en une saison qu'il n'y a rien que je donnasse pour ne l'avoir point receuë. J'ay regret, Madame, d'estre contraint de respondre ainsi à l'honneur qu'il vous a pleu de me faire. Mais les demoiselles qui sont avecque vous sont si presomptueuses que je sais que, si je mets icy des

douceurs, elles les prendront toutes pour elles, et la compagnie à laquelle vous vous estes jointe m'oblige à vous parler plus rudement que je ne voudrois. Trouvez donc bon, s'il vous plaist, et elles aussi, que je vous die que les mécontentemens que vous me laissastes en partant avoient fait un si bon effet dans mon esprit que, sans mentir, vous n'y estiez plus; au moins vous n'y faisiez plus les desordres que vous aviez accoustumé d'y faire. Je souffrois vostre éloignement avec beaucoup de patience, et j'attendois vostre retour dans une parfaite tranquillité. Je commençois à croire qu'il y avoit dans le monde quelques autres choses que vous qui fussent aimables. Il me sembloit que, quand vous seriez revenuës, je serois bien trois ou quatre mois sans vous voir et sans en mourir. Et, pour vous dire le vray, je vous haïssois un peu plus que je ne vous aimois. Comme je me resjoüissois d'un si grand amendement, vostre lettre est venuë renverser en un moment tout ce que ma raison avoit fait en beaucoup de temps et avec beaucoup de peine. Vous avez, comme par un effet de magie, changé mon esprit avec un certain nombre de paroles, et le charactere tout seul des choses que vous avez escrites m'a rendu tout autre que je n'estois. Je m'estonnerois davantage de cette merveille si je ne sçavois que des personnes où il y en a tant en peuvent bien faire quelques-unes, et si je n'avois connu par d'autres experiences que dans tout ce qui vient de vostre part il y a certains poisons et je ne sçay quels enchantemens

secrets, dont on ne se peut garder. Cependant il est vray qu'il ne me pouvoit rien arriver de plus dangereux que cette demy faveur que vous m'avez faite, qui a assez de force pour m'oster de colere, et qui n'en a pas assez pour me rendre content. De sorte qu'en l'estat où je suis, je ne vois pas quel party je dois prendre, et ne puis avoir ni la satisfaction de vous haïr comme je devrois ni le plaisir de vous aimer comme je voudrois. Dans cet embarras où se trouve mon esprit, je ne puis pas bien démesler ses sentimens ni juger de quel costé il se tournera. Cè que je vous puis dire, c'est qu'il me semble que j'ay assez d'envie de vous revoir, et que je crains que je ne sois assez foible pour retomber entre vos mains. Si cela arrive, traittez-moy mieux que vous n'avez fait : car enfin tant de dépits font un mauvais effet à la longue, et, sans mentir, ce seroit dommage que je ne fusse pas avec la mesme passion et le mesme respect que par le passé, Madame et Mesdemoiselles, vostre, etc.

A Madame l'abbesse d'Yeres,

Pour la remercier d'un chat qu'elle luy avoit envoyé.

LETTRE CLIII.

Madame, j'estois desja si fort à vous que je pensois que vous deviez croire qu'il n'estoit pas

besoin que vous me gagnassiez par des presens, ni que vous fissiez dessein de me prendre comme un rat avec un chat. Neantmoins j'avoüe que vostre liberalité n'a pas laissé de produire en moy quelque nouvelle affection, et, s'il y avoit encore quelque chose dans mon esprit qui ne fust pas à vous, le chat que vous m'avez envoyé a achevé de le prendre et vous l'a gagné entierement. C'est, sans mentir, le plus beau et le plus agreable qui fust jamais. Les plus beaux chats d'Espagne ne sont que des chats bruslez au prix de luy, et Rominagrobis mesme (vous sçavez bien, Madame, que Rominagrobis est prince des chats) ne sçauroit avoir meilleure mine et ne sentiroit pas mieux son bien. J'y trouve seulement à dire qu'il est de tres-difficile garde, et que, pour un chat nourry en religion, il est fort mal disposé à garder la closture. Il ne voit point de fenestre ouverte qu'il ne s'y veüille jetter. Il auroit desja vingt-six fois sauté les murailles si on l'avoit laissé faire, et il n'y a point de chat seculier qui soit si libertin ni plus volontaire que luy. J'espere pourtant que je l'arresteray par le bon traittement que je luy fais. Je ne le nourris que de fromages et de biscuits. Peut-estre, Madame, qu'il n'estoit pas si bien traitté chez vous, car je pense que les dames d'Yeres ne laissent pas aller les chats aux fromages, et que l'austerité du couvent ne permet pas que l'on leur fasse si bonne chere. Il commence desja à s'apprivoiser : il me pensa hier emporter une main en se joüant. C'est, sans mentir, la plus jolie beste du monde;

il n'y a personne en mon logis qui ne porte de ses marques. Mais, quelque aimable qu'il soit de sa personne, ce sera tousjours en vostre consideration que j'en feray cas; et je l'aimeray tant, pour l'amour de vous, que j'espere que je feray changer le proverbe, et que l'on dira d'oresnavant : « Qui m'aime aime mon chat. » Si, après ce present, vous me donnez encore le corbeau que vous m'avez promis, et si vous voulez m'envoyer un de ces jours Poncette dans un panier, vous vous pourrez vanter de m'avoir donné toutes les bestes que j'aime, et de m'avoir obligé de tout point d'estre toute ma vie vostre, etc.

A Monsieur de Mauvoy,

Pour le remercier de la terre sigelée qu'il luy avoit envoyée.

LETTRE CLIV.

Monsieur, voicy le premier hommage que je vous rends de la terre que je tiens de vous, et je voudrois bien, en vous le rendant, vous pouvoir tesmoigner combien je me sens redevable aux soins et à l'affection avec laquelle il vous a pleu de m'obliger. Sans mentir, vous verifiez bien ce que l'on a accoustumé de dire, que tant vaut l'homme, tant vaut sa terre. Vous avez si bien fait valoir celle que vous m'avez donnée, et vous me l'avez envoyée

avec tant de fleurs et des paroles si obligeantes, que vous l'avez renduë precieuse, et que vous avez trouvé moyen de me faire un grand present en me donnant peu de chose. Cependant, Monsieur, moy qui n'avois pû de ma vie avoir un pouce de terre, je ne vous suis pas peu obligé de ce que par vostre moyen j'ay commencé à en avoir quelqu'une, et que vous avez rompu le premier le mauvais destin qui sembloit vouloir que je n'en eusse jamais. Ce que je vous puis dire, c'est que celle que vous avez mise entre mes mains ne sera pas ingrate. Elle a desja produit en moy toute la reconnoissance qui est deuë à une civilité si accomplie que la vostre, et cette obligation a adjousté quelque chose à la passion avec laquelle j'estois desja vostre, etc.

A Madame la marquise de Rambouillet.

LETTRE CLV.

Madame, c'est une chose merveilleuse qu'ayant tant de qualitez qui vous devroient faire mépriser tout le monde, vous soyez la plus civile personne qui y soit, et que vous ayez autant de bonté pour moy que si vous voyez dans mon cœur toutes les pensées que j'ay de vous honorer et de vous servir. Je vous asseure, Madame, que vostre nom y est escrit d'une sorte qu'il ne s'y effacera jamais; et, quelque esloignée que vous soyez du monde,

rien n'est à présent en ma memoire que vous. Je serois au desespoir, Madame, de ne vous pouvoir representer avec quelle joye et quel respect j'ay receu l'honneur qu'il vous a pleu de me faire, si je ne croyois qu'un esprit aussi extraordinaire que le vostre peut deviner ce que je pense. Figurez-vous donc, s'il vous plaist, Madame, tout le ressentiment que peut avoir le plus reconnoissant homme du monde, et qui a le plus d'inclination à vous honorer. Ce sera à peu près ce que je sens, et une partie de la passion avec laquelle je suis vostre, etc.

A Monseigneur le comte d'Alais.

LETTRE CLVI.

Monseigneur, si vostre affliction est une affliction publique, et si elle touche generalement tout ce qu'il y a d'honnestes gens en France, je pense que vous ne doutez pas que je ne la ressente extremement, moy que vos bontez ont obligé plus que personne à prendre part à tout ce qui vous regarde. Je sçay, Monseigneur, combien constamment vous la souffrirez; mais cela ne diminuë en rien mon desplaisir, et ce qui m'en devroit consoler m'afflige davantage. Plus je considere avec quelle constance et quelle grandeur d'ame vous porterez ce coup de la fortune, plus j'ay de regret que nous ayons perdu un prince en qui vraysemblablement toutes ces

qualitez-là devoient revivre, et en la personne duquel j'esperois que nous reverrions un jour les vertus que je crains que nous ne trouverons plus desormais qu'en vous. Je souhaite, Monseigneur, que nous les y puissions voir long-temps, que la fortune, qui a si cruellement coupé cette branche, espargne au moins le tronc, et qu'elle respecte une teste aussi chere et aussi precieuse que la vostre. C'est, je vous asseure, autant pour la France que je fais ce souhait-là que pour moy, qui suis, avec toute sorte de respect et de passion, Monseigneur, vostre, etc.

A Monseigneur le mareschal de Grammont,

Sur la mort de monsieur son pere.

LETTRE CLVII.

Monseigneur, il est arrivé une chose estrange sur le sujet de vostre affliction : qu'estant l'homme du monde qui avez d'aussi veritables amis, je n'en ay veu pas un qui vous ait plaint, et que, tout ce qu'il y a d'honnestes gens en France ayant pris tant de part dans la gloire que vous venez d'acquerir, il n'y ait eu personne qui en ait pris dans vostre mauvaise fortune. Je ne sçay pas quelle raison ils donneront pour cela, ni quelle excuse ils pourront alleguer de ne vous pas plaindre. Pour moy, Monseigneur, qui vous connois jusques dans

l'âme, et qui sçay combien exactement vous vous acquittez de tous les devoirs de toutes sortes d'amitiez, je suis asseuré que vous avez receu un extreme déplaisir. Et, sçachant combien vous estes bon frere, bon parent et bon amy, je ne doute point que vous ne soyez aussi bon fils, et qu'ayant perdu un pere qui a esté regretté mesme de tous ceux qui ne le connoissoient pas, vous n'ayez esté touché d'une tres-sensible affliction. Cela est d'autant plus à loüer en vous que les hommes d'aujourd'huy sont tres-esloignez d'avoir de pareils ressentimens. Cette tendresse d'ame n'est pas moins estimable que la fermeté que vous venez de monstrer dans les plus extremes perils. Et qu'en un siecle où les exemples de bon naturel sont si rares, vous soyez affligé d'une perte qui vous rend un des plus riches hommes de France, cela, sans mentir, est admirable et au-dessus de tous vos exploits. Mais, comme il peut y avoir de l'excez dans les meilleures choses, vostre douleur, qui a esté juste jusqu'à cette heure, ne le seroit plus si elle duroit davantage. Il y auroit de la messéance qu'un homme que la France tient pour un de ses heros s'affligeast comme les autres hommes, et vous témoigneriez de ne pas faire assez de cas de la vertu et de la gloire si vous pouviez avoir une longue tristesse en un temps où vous faites de si glorieuses actions et où vous recevez des applaudissemens de tout le monde. Je vous ay oüy loüer tout haut, avec beaucoup d'affection, par la reine; j'ay veu faire la mesme chose à un homme qui a

quelque credit auprès d'elle; vostre reputation augmente tous les jours, et vostre bien ne diminuë pas : car on dit qu'en argent et poulaille vous aurez d'oresnavant quelque chose d'assez considerable. Si parmy tout cela vous ne pouviez vous consoler, je connois un de mes amis qui auroit plus de raison que jamais de s'escrier : « Quelle..... » A dire le vray, Monseigneur, il y auroit du trop, et j'y trouverois quelque chose à redire, moy qui d'ailleurs ne sçaurois rien desaprouver de ce que vous faites, et qui suis passionnément et aveuglément vostre, etc.

A Mademoiselle de Rambouillet.

LETTRE CLVIII.

Mademoiselle, je ne sçavois gueres ce que je faisois quand, après avoir eu la force de gronder si long-temps, je m'accommoday avec vous la veille de vostre départ; et cela me fait bien voir, ce que vous m'avez dit beaucoup de fois, que je n'ay gueres de jugement. Vous ne sçauriez croire combien cette paix-là me couste de trouble et de desordre, et quel bien ce me seroit que d'estre encore mal avecque vous. Jamais absence ne m'a paru si longue que celle-ci, qui ne fait que commencer. Je sens à cette heure toutes les choses que je vous escrivois autrefois, et il me semble que

Paris et la France, et tout le monde, sont allez à Roüen avec vous. Considerez, je vous supplie, Mademoiselle, vous qui vous estes mocquée de moy toutes les fois que je vous ay dit que rien ne m'estoit si contraire que de veiller, combien d'inquiétudes, de desplaisirs et de peines j'aurois évitées si le vendredy septiesme d'avril je me fusse couché à minuit, et combien je devrois souhaitter d'avoir esté bien endormy les deux dernieres heures que j'ay passées avecque vous. C'est, sans mentir, une bizarre destinée que celle qui veut que, ni loin ni près de vous, je ne sois jamais en repos :

Ni sin ti, ni contigo,
Puede vivir el mundo.

Ayant pourtant essayé beaucoup de fois de l'un et de l'autre, je trouve que la douleur de ne vous point voir est la plus sensible de toutes, et que vous ne me faites jamais tant de mal que lors que vous n'y estes pas.

A la mesme.

LETTRE CLIX.

Mademoiselle, quand bien ce que vous dites seroit vray, que vous auriez acquis quelque bonté dans ce voyage, ce seroit tousjours une meschanceté à vous de me le faire sçavoir, et d'augmenter

par là le desplaisir que j'ay d'estre loin de vous : car, si je vous regrette meschante, quel ennuy aurois-je de ne vous point voir si je vous croyois devenuë bonne, puis que c'est la seule qualité que j'aye jamais trouvée à desirer en vous? Aussi me garderay-je bien de me le laisser persuader, et la chose n'est pas si vray-semblable que l'on la doive croire d'abord sur vostre parole. Le coup de griffe que vous me donnez en passant me fait bien voir que vous n'avez pas perdu toute vostre fierté à Roüen, et qu'il vous reste encore quelqu'une de vos humeurs, puisque vous prenez plaisir à me tourmenter. A propos de cela, Mademoiselle, j'ay bien du regret, sans mentir, que je n'ay esté à vostre entreveuë, de vous et de la mer, pour voir quelle mine vous fistes, ce que vous jugeastes l'un de l'autre, et ce qui arriva le jour que les deux plus fieres choses du monde se trouverent ensemble. Si la conformité doit faire naistre l'affection, vous devez estre en grande amitié toutes deux : car, quand je considere ses calmes, ses bonaces, ses tempestes et ses courroux ; ses bancs, ses escueils et ses rochers; les dommages et les utilitez qu'elle apporte au monde; combien elle est admirable et incomprehensible; belle à ceux qui la voyent et terrible à ceux qui se mettent à sa mercy; opiniastre, indomptable, amere, fiere et dépite, il me semble que vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau; que tout le bien et le mal que l'on peut dire d'elle, on le peut aussi dire de vous. Il y a cette difference, Mademoiselle, que, toute

vaste et grande qu'elle est, elle a ses bornes, et vous n'en avez point, et tous ceux qui connoissent vostre esprit avoüent qu'il n'y a en vous ny fond ny rive. Et, je vous supplie, de quel abysme avez-vous tiré ce déluge de lettres que vous avez envoyées icy, toutes belles, toutes admirables, et telles que chacune d'elles meriteroit, pour la faire, autant de temps qu'il y en a que vous estes absente? Quel autre esprit ne tariroit pas et pourroit suffire à gagner tant de gens, à solliciter tant de juges et escrire à tant de personnes? La mer, en vérité, vous a fait un bon tour, et c'est une marque de vostre bonne intelligence de vous avoir envoyé si à point nommé madame de Guise à Roüen; et, pour rendre ce roman plus celebre, la Fortune a bien fait d'y faire intervenir une personne aussi considerable que vous. Ne semble-t-il pas que toutes les aventures d'un païs attendent à y arriver au temps que vous y estes? Il y a bien en cela quelque chose d'extraordinaire.

El dia que tu naciste,
Grandes senales avia.

Et je ne doute pas, à cette heure, que, quand vous mourrez, on ne mette vostre mort dans la Gazette. Pour la Gargoüille, Mademoiselle, je vous avoüe que je ne sçay ce que c'est. J'ay les Relations de Fernand Mendez Pinto, et celles des Espagnols et des Portugais, des Indes occidentales et orientales; mais il ne me souvient pas d'y

avoir jamais veu ce mot-là. Je vous supplie tres-humblement de m'en informer. C'est dommage, sans mentir, que vous ne courez le monde : vous nous instruiriez tout autrement que ne font les autres voyageurs. Je voudrois bien avoir à vous mander des choses aussi agreables que celles que vous nous escriviez; mais, depuis que vous estes hors d'icy, Paris ne nous fournit plus tant de nouvelles que Roüen. Cela fait bien voir que tant vaut l'homme, tant vaut sa terre. Madame vostre mere se porte bien. Monsieur A*** fait rage des pieds de derriere, à cette heure qu'il a ses coudées franches avec M. de Sainct-Maigrin. Du jour du départ de monsieur le duc, il est devenu si beau, si brillant, que c'est une merveille. Je vis hier monsieur vostre frere. Monsieur de Chastenay est icy depuis deux jours. Voila, ce me semble, tout ce que j'ay à vous dire. Je vous baise tres-humblement les mains, et suis avec plus de passion que vous ne sçauriez croire, Mademoiselle, vostre, etc.

De Paris, le 30 may 1644.

A Monsieur de Chantelou.

LETTRE CLX.

Monsieur, je ne me puis resoudre d'envoyer ce laquais à Paris sans vous remercier tres-humblement de l'honneur qu'il vous a pleu de me faire,

quoy que je n'aye ni assez de temps ni assez d'esprit pour répondre à une si agreable lettre que la vostre. Elle est si belle qu'elle m'auroit donné beaucoup de jalousie si elle avoit esté escrite par un autre. Mais, vous aymant autant que moymesme, ou, pour dire quelque chose de plus, autant que j'ayme Mademoiselle *** et autant que Mademoiselle *** vous ayme, je suis bien aise de voir que vous escriviez comme vous parlez, comme vous voltigez et comme vous faites toutes choses. Je trouve seulement à redire que vous ne m'ayez rien mandé de mademoiselle de Chantelou ni de mademoiselle de Mommor. Pour un homme aussi judicieux que vous, c'est, sans mentir, une faute assez grossiere. Trouvez bon, Monsieur, que je vous en parle ainsi franchement, et souffrez, s'il vous plaist, cette liberté d'une personne qui vous admire en tout le reste de ce que vous faites, et qui est passionnément vostre, etc.

A Monseigneur d'Avaux.

LETTRE CLXI.

Monseigneur, quoy que je ne reçoive point de vos lettres, c'est assez que je reçoive de vos bienfaits pour estre obligé à vous escrire; et il me semble que le moins que je puisse faire est de vous rendre des paroles pour de l'argent. S'il estoit à

mon choix, je connois si bien le prix des choses que j'aimerois mieux vous donner de l'argent pour avoir de vos paroles. Mais, puis que vous voulez qu'il soit autrement, je croy qu'il est mieux pour vous et pour moy qu'il soit ainsi :

Permittoque ipsis expendere Numinibus quid
Conveniat nobis rebusque sit utile nostris.

Quand je vous auray rendu les tres-humbles graces que je vous dois, je croy, Monseigneur, qu'il me restera peu de choses à vous dire. *Neque enim te credo in stomacho ridere posse;* et, dans les soins et les chagrins où vous estes, je ne croy pas qu'il y ait lieu à cette sorte de lettres que j'avois accoustumé de vous escrire. Or, de vous parler de vostre division, il me semble qu'il n'est pas non plus à propos. *Quid enim? aut me ostentem, qui, si vitam pro tua dignitate profundam, nullam partem videar meritorum tuorum assecutus? aut de aliorum injuriis querar, quod sine summo dolore facere non possum?* Quand je sçauray que vous aurez plus de gayeté; que vous m'aurez mandé que l'orage est passé; que le temps est plus serein, et qu'il ne pleut pla, ple, pli, plo, plus, alors je retourneray à cette façon d'escrire que Ciceron appelle *genus litterarum jocosum.* Cependant je vous diray une chose qui ne doit pas estre de mediocre consolation pour vous : c'est que, dans les differens que vous avez eus avec Servien, hors quelques personnes qui ont quelque attachement à luy, le reste du monde est de vostre

party, et que cette estoille de bien-veillance qui vous a tousjours fait aimer partout vous donne encore en cette rencontre toute la cour et toute la ville. J'espere que, par la presence de monsieur de Longueville, toutes choses changeront en mieux à Munster. Au moins, la scene va changer, et il y va monter de nouveaux personnages, et assez beaux.

Alter ab integro seclorum nascitur ordo :
Jam venit et Virgo.

N'estoit que vous m'avez asseuré que je n'entens rien en astrologie et que je ne connois pas les astres, je vous ferois des predictions : car je voy une estoille cheveluë qui promet beaucoup de choses et qui doit causer de grands évenemens. Au moins, Monseigneur, vous ne vous plaindrez plus de la Vestphalie comme d'un païs barbare, et où les Graces et les Muses ne peuvent aller. N'est-ce pas à cette heure qu'il faut dire :

Quoquo vestigia figis,
Componit furtim subsequiturque Venus?

Que ce *furtim* est beau, si vous le considerez bien! Mais comment vous accommodez-vous du P. de Chavaroche? N'est-ce pas un vray bon-homme et bon religieux, de bonnes mœurs, de bon esprit et de bon sens? Il escrit icy des merveilles de vous, avec des passions estranges, et le curé de Sainct-Nicolas ne vous aime pas plus qu'il fait. Cepen-

dant je loüe Dieu que, parmy tant de sujets de desplaisir, vostre santé ne vous ait pas abandonné, ni mesme, à ce que j'entens dire, tout à fait vostre bonne humeur. Je souhaite de tout mon cœur que l'une et l'autre augmente tous les jours, et que je puisse vous tesmoigner combien je suis, Monseigneur, vostre, etc.

A Paris, le 1er avril 1645.

A Monseigneur le mareschal de Schomberg.

LETTRE CLXII.

Monseigneur, est-ce que vous aviez peur que ce que vous m'escririez sentist l'huyle, que vous m'aviez envoyé la vostre sans me faire l'honneur de m'escrire? Vostre lettre pourtant, qui m'est venuë depuis, a fait, je vous asseure, la meilleure partie de vostre present. Sans elle, *operam et oleum perdideras*, et vous m'eussiez pû envoyer tous les oliviers de Languedoc que vous n'eussiez pas fait vostre paix avecque moy. S'il vous semble, Monseigneur, que je sois trop interessé, au moins vous ne trouverez pas que ce soit pour de petits interests; et, si vous jugez bien de quel prix sont les choses que vous escrivez, il ne vous semblera pas estrange que je desire passionnément vos lettres et que je ne m'en puisse passer. La derniere que

j'aye receuë m'a donné du repos, de la joye et de la santé. Tout cela m'avoit manqué depuis que vous estiez party d'icy. J'espere que vostre retour achevera de me remettre, et me rendra mon esprit et mes forces, qui ne sçauroient revenir qu'avec que vous. En attendant que ce bon-heur m'arrive, je me desennuye en parlant, en tous lieux, en tout temps et en toutes occasions, de vous, en quels termes, Monseigneur, je vous le laisse imaginer; mais c'est tousjours devant des personnes qui sont ravies de m'entendre, et qui pourront vous tesmoigner, si vous en doutiez, que, dans ce grand nombre de gens qui prennent plaisir à dire du bien de vous, il n'y en a point qui le fasse de meilleur cœur que moy, ni qui soit plus passionnément, Monseigneur, vostre, etc.

A Paris, le 7 avril 1645.

Au mesme.

LETTRE CLXIII.

Monseigneur, si vous eussiez esté icy, vous auriez retranché une partie de ces vers, et vous m'auriez fait corriger l'autre. Aussi je ne vous les envoye que pour vous faire voir combien je suis destitué de tout bon conseil, et mesme de tout bon esprit, quand je n'ay pas l'honneur d'estre auprès

de vous. Jugez sur cela, je vous supplie, Monseigneur, combien je souhaitte vostre retour, moy qui ne prens pas trop de plaisir à estre sot ni à le paroistre, et si je n'ay pas grand interest de desirer que vous ne demeuriez pas plus long-temps en Languedoc. Celles dont vous avez emporté le cœur ne perdent pas tant que moy à vostre absence et ne vous attendent pas avec plus d'impatience que je fais. Je connois pourtant une personne qui, en tous lieux et en toutes rencontres, me fait voir des preuves merveilleuses d'une extreme amour pour vous. Mais, Monseigneur, vous m'avez si bien déniaisé et m'avez rendu si deffiant que, nonobstant toutes ces belles apparences, je croy que je suis la personne du monde qui vous aime le mieux, et, pour corriger cette liberté de parler, qui suis avec plus de respect et de zele, Monseigneur, vostre, etc.

A Paris, le 27 avril 1645.

A Monsieur Costart.

LETTRE CLXIV.

Quid igitur faciam? eam-ne, infecta pace ultro ad eam veniens? me conseilleriez-vous cela? *an potius ita me comparem.* Je ne veux pas dire le reste, pour l'amour de vous. Sans mentir, Monsieur,

j'aurois bien besoin de vostre secours à cette heure, et que vous fussiez icy pour me dire de temps en temps : *hei noster!* Mais vous n'estes pas assez courageux pour me donner un conseil si hardy, et il faut que je le prenne de moy-mesme. Pour vous en parler franchement, cette dame est trop colere.

Non est sana puella, nec rogare qualis sit solet hæc imago nasum.

Peut-estre ne sera-t-elle pas si cruelle à Paris qu'à ***. Elle est là plus considerable qu'icy, selon que je vous ay ouy dire.

Hanc provincia narrat esse bellam.

Au reste, jamais vous ne fistes mieux que de m'escrire au temps que vous avez fait, car, si vous eussiez tardé seulement encore deux jours, j'allois estre tout aussi en colere contre vous que j'ay esté contre elle, et je me preparois à vous escrire des lettres de ce stile que vous sçavez. Encore, pour vous dire le vray, ne suis-je pas trop satisfait de celles que vous m'avez escrites. Il ne s'en peut pas voir de plus courtes ni de plus froides. Hors que vous m'avez asseuré que vous vous portiez bien, qu'y avez-vous mis qui me pust estre agreable?

Qua solatus es allocutione?

Ce qui m'en plaist, c'est que je juge que vous passez fort bien vostre temps, puis qu'il vous en

reste si peu pour moy. Mais n'estes-vous pas le plus heureux homme du monde, que, lors que vous l'esperiez le moins, la fortune vous ait esté donner trois semaines ou un mois******?

Adeone hominem venustum esse aut felicem quam tu ut si es?

Que vous semble de ce *venustum*? Je crois qu'il veut dire là : *qui habet Venerem propitiam,* car l'autre signification n'y vient pas. Adieu, Monsieur. Je vous asseure que je suis de tout mon cœur, et autant que vous le sçauriez desirer, vostre, etc.

A Paris, le 3 avril.

A Monseigneur d'Avaux.

LETTRE CLXV.

Monseigneur, vous ne sçauriez croire combien c'est une chose embarrassante que d'avoir à escrire de temps en temps à une personne qui ne vous fait point de response. J'aimerois autant parler à un sourd ou à une muraille. Encore, ce dit-on, les murailles ont des oreilles; et, quand on ne me respond rien, il me semble qu'on ne m'a point entendu. Il y a plus de six semaines que je tasche à vous faire une lettre sans en pouvoir venir à bout, et que je songe à vous escrire;

Mais je ne sçay bonnement que vous dire,
Qui est assez pour se taire tout coy.

On me pourroit bien dire, peut-estre, ce que Vibius Crispius, *vir ingenii jucundi et elegantis,* dit à un jeune homme qui se plaignoit à luy de ne pouvoir trouver d'exorde à une harangue qu'il avoit faite : *Nunquid, inquit, adolescens, melius dicere vis quam potes?* car, pour vous avoüer le vray, je voudrois bien ne vous rien escrire, *nisi perfectum ingenio, elaboratum industria, nihil nisi ex intimo artificio depromptum.* Ciceron pourtant, qui estoit un grand artisan de paroles, et de qui j'ay pris ces dernieres, se trouvoit empesché aussi bien que moy dans de pareilles occasions : *Et me scripto aliquo lacesses,* dit-il à quelqu'un de ses amis, *ego enim melius respondere scio quam provocare.* Toutefois, Monseigneur, comme on dit que qui respond paye, je croy aussi que qui paye respond, et que c'est à moy, de quelque façon que ce soit, à trouver moyen de vous entretenir, puis que je suis payé pour cela. Vous feriez pourtant une grande liberalité, vous qui aimez à en faire si au bien que vous m'avez desja fait, vous vouliez adjouster celuy de m'escrire quelquefois : car je vous avoüe qu'il n'y a que vous qui me puissiez donner de l'esprit, et il me semble que j'en manque plus que jamais, depuis que je n'ay plus l'honneur de vous voir et de vous entendre. Que si vous pretendez que la dignité de plenipotentiaire vous dispense de respondre, Papinian avoit à sa charge toutes les affaires de l'empire romain, et je vous montreray en cent lieux dans de gros livres : *Papinianus respondit,* et : *respondit Papinianus.* Les plus sages et

les plus prudens estoient ceux qui avoient accoustumé de respondre; et de là *responsa sapientum, et prudentum responsa*. Les oracles mesmes, quand vous en seriez un, respondoient, et il n'est pas jusqu'aux choses inanimées qui ne se mettent quelquefois en devoir de respondre :

Les eaux, et les rochers, et les bois, luy respondent.

Trois paroles que vous me direz me donneront matiere de vous escrire plusieurs pages.

Nardi parvus onyx eliciet cadum.

Il ne vous faut point de temps pour cela, ou, s'il en faut quelqu'un, il ne faut que ce temps et cet esprit que vous employez les soirs à vous joüer avec vos gens. Pardonnez, Monseigneur, à mon importunité : car, pour vous dire le vray, j'ay un desir incroyable de sçavoir de vos nouvelles; et, si vos lettres se pouvoient acheter à prix d'argent, il y auroit long-temps qu'il ne me resteroit plus rien de vos quatre mille francs, et que je vous aurois rendu tout ce que vous m'avez donné. Nous avons eu cette année une grande difficulté à estre payez, neantmoins je l'ay esté. Selon que monsieur de Bailleul me parle de temps en temps, il me semble qu'il attend quelque remerciement de vous. Je vous supplie tres-humblement, quand vous luy escrirez (aussi bien, peut-estre, vous ne sçavez quelquefois que luy dire), de luy en toucher quelque chose et de luy tesmoigner qu'il

vous a fait plaisir. Monsieur de *** sera bien-tost auprès de vous. Sa femme, qui est fort jolie et fort aymable, est extraordinairement aimée de la reyne. Faites, je vous supplie, qu'il die du bien de vous à son retour. Je suis en quartier de maistre d'hostel chez le roy, et pas trop mal chez la reyne. Mais je vous entretiens trop long-temps, et c'est un hazard si vous avez le loisir d'en tant escouter. Je vous baise tres-humblement les mains, et suis, Monseigneur, vostre, etc.

A Monsieur d'Emery,

Controlleur general des finances.

LETTRE CLXVI.

Monsieur, quand vous ne voudriez pas que je parlasse de vos autres lettres, vous me permettrez au moins de loüer celle que vous avez escrite à monsieur d'Arles sur mon sujet, et de vous dire qu'il n'y a guere que vous en France qui en puissiez escrire une pareille. Particulierement l'endroit où vous dites que, pour accourcir mon affaire, vous voulez avancer vostre argent, me semble une des plus belles choses que j'aye jamais leuës; et, quelque modeste que vous soyez, vous m'avoüerez que c'est une noble façon de parler que d'offrir vingt-huit mille francs pour un de ses amis, et

qu'il y a bien peu de gens qui se sçachent servir de ce stile-là et qui se puissent exprimer de la sorte. Du moins, Monsieur, je vous asseure qu'entre tant que nous sommes de beaux esprits dans l'Academie, nous ne nous serions jamais avisez d'escrire ainsi, et que parmy tant de belles pensées que nous trouvons, il ne nous en vient point de pareilles à celle-là. C'en est, à parler serieusement, une tres-belle et tres-haute *********.

A Monseigneur le duc d'Anguien.

LETTRE CLXVII.

Monsieur, si je n'ay pas esté si prompt à me réjouïr avecque vous d'un succez qui vous a cousté monsieur le marquis de Pisany, je pense que vous ne le trouverez pas estrange, et que Vostre Altesse me pardonnera si, en cette occasion, j'ay esté plustost sensible au déplaisir qu'à la joye. Je ne croy pas, Monseigneur, moy qui mettrois volontiers ma vie pour vostre service, que ceux qui l'ont perduë en vous servant l'ayent mal employée; mais je voudrois de bon cœur estre en leur place, pour ne me voir pas si mal-heureux que d'estre obligé de pleurer dans une de vos victoires. Cependant, Monseigneur, ayant receu une des plus rudes afflictions dont je pouvois estre touché, ce ne m'est

pas une petite consolation que vous soyez sorty si heureusement et si glorieusement de tant de perils, et que le Ciel ait conservé une personne en laquelle je puis mettre tout le respect et tout le zele que je pourrois avoir voüé à toutes celles que je sçaurois jamais perdre. Je prie Dieu, Monseigneur, qu'il garde vostre vie plus soigneusement que vous ne ferez, et qu'il me donne le moyen de tesmoigner à Vostre Altesse combien et avec quelle passion je suis vostre, etc.

A Monseigneur le maréchal de Grammont.

LETTRE CLXVIII.

Monseigneur, dans l'affliction de la mort de monsieur le marquis de Pisany, qui est la plus grande que j'aye euë de ma vie, je ne laissay pas de sentir celle de vostre prison; et depuis, en un temps où je ne me croyois pas capable de joye, j'en ay receu de la nouvelle de vostre liberté. Encore, dans les déplaisirs où je suis, est-ce quelque consolation pour moy de voir que toutes mes passions ne soient pas infortunées, et que la fortune ne m'oste pas generalement toutes les personnes qui me sont les plus cheres. Je ne connoistrois pas, Monseigneur, une des meilleures qualitez qui soient en vous, et combien sur tous les hommes du monde vous estes capable de la vraye et par-

faite amitié, si je croyois que ce malheur-là ne vous eust pas touché autant que moy. Et, quoy que vous deviez estre endurcy il y a long-temps à cette sorte d'accidens, et accoustumé à perdre les amis que vous estimez le plus, je suis asseuré que la perte de celuy-cy vous a esté extraordinairement sensible, et que vous jugez bien que vous n'en avez jamais fait que vous deviez regretter davantage. Pour moy, qui connoissois les plus secrets sentimens de son cœur, et qui sçay qu'il n'a jamais au monde rien tant aimé ny tant estimé que vous, je manquerois à ce que je dois à sa mémoire et à l'intention que j'ay de suivre tousjours toutes les inclinations et les volontez qu'il a euës si, en sa consideration, je ne m'efforçois de me donner à vous encore plus que jamais, et d'adjouster quelque chose à l'affection dont je vous ay honoré toute ma vie. Je ne croy pas, Monseigneur, que ce soit une chose possible; mais il est de mon devoir de faire tout ce que je pourray pour cela, et de vous protester que, si la passion que j'ay pour vous ne peut augmenter, au moins elle ne diminuëra jamais, et que je seray tousjours également, Monseigneur, vostre, etc.

A Monsieur de Chantelou.

LETTRE CLXIX.

Monsieur, c'est en effet beaucoup d'affaires à la fois qu'une maistresse et un procez; mais, s'il vous eust plû prendre le soin du procez et me laisser la maistresse à servir, quoy que tous vos commandemens me soient infiniment agreables, je vous avoüe que j'eusse receu celuy-là plus volontiers. J'ay fait parler à vostre rapporteur, et il a promis qu'il ne rapporteroit point vostre affaire de ce Parlement. Je pretens, Monsieur, vous avoir donné en cela la plus grande marque que je vous sçaurois jamais rendre de mon obeïssance : car, desirant passionnément d'avoir l'honneur de vous revoir, et estant extremement jaloux de la dame qui vous retient, vous ne pouviez rien desirer de moy où j'eusse tant de repugnance que d'ordonner que je vous procurasse moy-mesme les moyens d'estre plus long-temps éloigné d'icy, et de demeurer encore deux mois auprès d'elle. Vous ayant obey en cela, vous ne sçauriez jamais douter que je ne sois en toutes rencontres, Monsieur, vostre, etc.

Le 6 de juillet.

Au mesme.

LETTRE CLXX.

Monsieur, si j'ay tant differé à vous faire response, j'en ay une meilleure excuse que je ne voudrois. La fievre et la goutte m'ont tenu longtemps, chacune à leur tour, et je n'en suis pas encore tout à fait dehors. Par cela, Monsieur, vous pouvez juger que vous choisissez les emplois qu'il me faut bien mieux que je ne ferois moy-mesme : car, n'estant plus bon à rien, encore suis-je plus propre à solliciter un procez qu'à solliciter une maistresse. Je souhaite que vous gagniez bientost l'un et que vous ne perdiez jamais l'autre, et suis de tout mon cœur, Monsieur, vostre, etc.

A Paris, le 22 aoust.

Au mesme.

LETTRE CLXXI.

Monsieur, moy qui vous donnerois ma vie, vous pouvez juger si je vous presterois volontiers mon nom, et si je ne serois pas bien-aise de faire croire à monsieur *** que j'ay une terre. Mais monsieur *** m'a dit que vous luy aviez mandé vostre resolution trop tard, et que la maison que vous

desiriez acheter est venduë. Je suis bien fasché, Monsieur, que vos affaires vous arrestent là plus que vous ne pensiez, car, en verité, nous ne sçaurions nous passer plus long-temps de vous. Une de nos plus belles voisines en est malade, et moy je ne m'en porte pas bien. Vous devez, ce me semble, pour l'amour d'elle, haster vostre retour, et pour l'amour] de] moy aussi, qui suis, Monsieur, vostre, etc.

A Paris, le 15 octobre 1645.

A Monseigneur le mareschal de Schomberg.

LETTRE CLXXII.

Monseigneur, vous m'avez fait l'honneur de m'escrire de si obligeantes et de si belles paroles que je n'ay pû jusques à cette heure me resoudre à y répondre, de peur de me faire voir indigne de vos loüanges, ou de vous en donner qui ne fussent pas dignes de vous. Tout ce que je vous puis dire de vostre derniere lettre, c'est que, si j'avois tant soit peu moins de passion pour vous, vous seriez l'homme du monde qui me feriez le plus de dépit. Mais je prens tant de part à tout ce qui vous regarde que la vanité que vous m'ostez de mes lettres, je la reprens des vostres, et je me glorifie

des choses que vous escrivez comme si c'estoit moy qui les avois faites. Au reste, Monseigneur, quand vous doutez si je me souviendray de *cricore,* ou si j'approuveray vos *roües,* vous vous deffiez trop de ma mémoire et de mon jugement. Sans mentir, le proverbe que toutes comparaisons sont odieuses est bien faux en vous. Il n'y a rien de si ingénieux ny de si agreable que toutes celles que vous imaginez, et vous, qui en rencontrez sur toutes sortes de sujets, vous ne sçauriez rien trouver que vous puissiez comparer aux vostres. Mais, comme les belles vous coustent peu, vous ne les sçauriez estimer ce qu'elles valent. Nous, qui les faisons venir de loin et qui ne les trouvons qu'avec beaucoup de travail, nous les sçaurions priser bien davantage, et nous nous tiendrions riches des biens dont vous ne faites pas de conte et que vous estes prest de desavoüer. En vérité, ç'a esté une bonne fortune, pour nous autres qui faisons des beaux esprits, que le vostre ayt esté employé jusqu'à cette heure à commander des armées et à conduire des provinces, et que vostre naissance vous destine à une plus haute gloire qu'à celle de bien escrire. Vous nous auriez bien embarrassez, nous qui ne sçavons faire autre chose et qui ne pouvons avoir de plus hautes visées. J'ay escouté avec estonnement, avec peur et avec joye, ce que vous avez fait dans Montpellier. Il me sembloit que je voyois Rodomont au milieu de Paris, car il vous souvient bien, Monseigneur, qu'il resista seul à tant de peuple ·

Non sasso, merlo, trave, arco, o balestra,
Nè ciò che sopra il Sarracin percote,
Ponno allentar la valorosa destra.

Pour vous dire la verité, hors qu'il n'avoit pas les pieds si bien-faits que vous, je vous trouve assez de son air, et, quand vous avez l'espée à la main, je croy que vous luy ressemblez encore davantage. Mais, Monseigneur, peut-estre qu'à l'heure que vous lisez cecy, vous avez encore quelque autre chose aussi importante à faire, et je vous arreste icy par une trop longue lettre. Je vous supplie tres-humblement de me faire l'honneur de me mander si enfin l'affaire du Pont Saint-Esprit est achevée, ce qu'il faut que mon neveu fasse quand il partira, où il ira, à qui il s'adressera. Doralice me cherche par tout, et m'envoye querir tous les jours pour me parler de vous. Je la nomme Doralice sans mauvais augure et sans imaginer aucun Mandricard. Je suis, Monseigneur, vostre, etc.

A Paris, le 5 aoust 1645.

A Monseigneur le duc d'Anguien.

LETTRE CLXXIII.

Monseigneur, lors que je croyois avoir la plus grande affliction du monde, et toute celle dont un esprit est capable, l'apprehension que j'ay euë

pour Vostre Altesse m'a fait voir que je pouvois estre plus malheureux que je ne le suis, et que, quoy que j'eusse extremement perdu, il me restoit encore infiniment à perdre. Je ne vous puis dire, Monseigneur, quel trouble ce fut en mon ame de penser le hazard où vous estiez, ny quel desordre et quelles tenebres je m'imaginois qui estoient prestés d'arriver dans le monde. J'avois bien tousjours quelque esperance que le Ciel, qui donne beaucoup de signes de vouloir la prosperité de cet Estat, ne vous osteroit pas si tost à la France, et qu'il conserveroit une personne par qui il semble avoir destiné de faire encore beaucoup de miracles; mais, Monseigneur, cette malignité du destin, qui en veut aux hommes qui s'eslevent au dessus de leur nature, et la necessité des choses humaines de tomber quand elles sont en leur plus haut point, me donnerent beaucoup de sujet de crainte. Les courtes et précipitées prosperitez de Gaston de Foix, la mort du duc de Veimar au milieu de ses triomphes, et celle du roy de Suede, qui fut tué comme entre les bras de la gloire et de la fortune, me revenoient à toute heure dans l'esprit et ne presentoient à mon imagination que de funestes presages. Enfin Dieu s'est contenté de menacer les hommes, et il ne semble leur avoir donné cette alarme que pour leur faire mieux considerer quel present il leur a fait en vous et combien vous estes important à la terre. La plus belle de vos victoires ne vous a pas donné tant de joye que vous en auriez de sçavoir l'estonnement où

ont esté icy tous les esprits à la nouvelle du peril où vous estiez, et avec combien de larmes et de quels yeux vous avez esté pleuré. Je seray bien aise, Monseigneur, que vous le sçachiez, afin que, si vous ne pouvez rien apprehender pour vous, vous appreniez au moins à craindre pour la considération des personnes qui vous ayment, et que vous deveniez meilleur ménager d'une vie qui est la vie de tant d'autres. Parmy tant de vœux qui ont esté faits pour elle, je vous supplie tres-humblement de croire qu'il n'y en a point eu de plus ardens que les miens, et que, de tant d'hommes qui reverent Vostre Altesse, il n'y en a point qui soit plus que moy, Monseigneur, vostre, etc.

A Monseigneur le duc de la Tremouille.

LETTRE CLXXIV.

Monseigneur, vous ne vous contentez pas de me faire tousjours de nouveaux bien-faits : c'est tousjours avec de nouvelles graces, et vous les accompagnez de circonstances si obligeantes qu'il faut avouër qu'il n'y a que vous au monde qui le sçache faire de la sorte. Je vous rends, Monseigneur, mille tres-humbles remercimens de toutes les bontez qu'il vous plaist avoir pour moy. Je voudrois bien, avecque la demission de mon neveu que je vous envoye, vous pouvoir envoyer un acte

public de ma reconnoissance, par lequel je pusse témoigner à tout le monde et la grace que vous m'avez faite et le ressentiment avec lequel je l'ay receuë. Mais, cela ne se pouvant pas, je vous supplie tres-humblement, Monseigneur, de vous contenter de l'asseurance que je vous donne icy que je seray toute ma vie à vous, avecque toute la fidélité que je dois, et que rien ne sera jamais si avant dans mon cœur ny dans mon esprit que la memoire de vos bien-faits. Quoy que je sçache, au reste, que le jugement que vous faites des vers que je vous ay envoyez est trop favorable pour moy, je vous avouë que je ne me puis empescher d'en avoir beaucoup de vanité. Ce que vous me faites l'honneur de m'en mander, et ce qu'il vous a pleu escrire de moy à madame vostre femme, me touche plus sensiblement que je ne le vous sçaurois expliquer. A dire la vérité, il n'y a rien de plus obligeant. Je suis si peu intéressé, que je prefere l'honneur de vostre approbation à tout le bien que vous m'avez fait et tout celuy que vous me sçauriez jamais faire. Cependant vous me permèttrez de vous dire, Monseigneur, que les loüanges que vous me donnez sont telles, et escrites en tels termes, que j'aimerois mieux sçavoir loüer ainsi que d'estre loüé de la sorte, et que je serois plus glorieux de les avoir données que de les avoir receuës. Je tascheray à m'en rendre digne le plus qu'il me sera possible, et, si je ne le puis d'autre sorte, je m'efforceray au moins de meriter l'honneur de vostre bien-veillance par la fidelité parfaite

et le respect extreme avec lequel je seray toute ma vie, Monseigneur, vostre, etc.

A Monseigneur d'Avaux.

LETTRE CLXXV.

Monseigneur, y a-t-il rien de plus beau ny de plus grand que le commencement de vostre lettre ? En vérité, il n'y a pas tant d'honneur à ne point faillir qu'il y en a à s'accuser de la sorte, et cette franchise d'avoüer en vous des deffauts que vous pourriez excuser ne peut partir que d'un admirablement bon fonds et d'une ame riche, liberale et justement confiante. Je ne sçay si c'est qu'un si honneste exorde m'ait entierement gagné, mais je suis demeuré persuadé de tout ce que vous dites en suite, et j'ay releu vostre lettre trois fois avec grand plaisir. J'y ay remarqué une beauté, une netteté et un agrément qui m'a fait souvenir de ce que dit Quintilien : *Messala, nitidus et candidus, et quodammodo præ se ferens in dicendo nobilitatem suam.* Mais, avec vostre permission, vous ne vous estes pas servy du mesme esprit pour m'accuser. La derniere partie de vostre lettre est bien plus foible que l'autre, et au contraire de ce que dit Ciceron *de Cœlio melius objiciente crimina quam defendente : bonam sinistram habes, malam dextram.* Premierement, si c'est sans cause et sans

mécontentement que vous avez esté tant de mois sans me rien répondre, et que vous m'avez refusé un billet de trois lignes, sans mentir, Monseigneur, vous n'avez pas usé en cela de vostre bonté ordinaire, principalement en un temps où les choses que vous aviez faites pour moy vous obligeoient, ce me semble, à me traitter plus civilement, de peur qu'il semblast que vous vous reposassiez trop sur le bien que vous m'aviez fait : car enfin, quoy que j'estime vos bien-faits, j'aime encore mieux vos caresses, et, si l'on ne pouvoit estre de vos commis et de vos amis en mesme temps, je pense que vous me faites bien l'honneur de croire que je ne delibererois guere sur ce choix. Que si c'est à cause de quelque mauvaise satisfaction que vous aviez de moy que vous estes demeuré dans un si long silence, j'ay encore plus de sujet de m'estonner que vous ayez gardé cela si long-temps sur vostre cœur contre moy, qui depuis mon enfance vous ay tousjours aimé, honoré, estimé si constamment, si parfaitement, si hautement, que, nonobstant beaucoup de grandes et importantes amitiez que j'ay faites depuis, il n'y a eu pas un de mes amis qui n'ait jugé et qui n'ait veu que, de tous les hommes du monde, vous estiez celuy pour qui j'avois le plus d'inclination et auprès duquel j'aimerois mieux passer le reste de ma vie. Cependant, après tout cela et après une amitié de vingt-cinq ans, s'il court un bruit qui vous déplaise, vous jugez que c'est moy qui en suis l'autheur, parce qu'il s'est trouvé conforme à l'interpretation

que j'avois faite de vostre enigme. Et cela vous paroist plus vray-semblable que non pas que tant de gens qui sont de delà ou qui sont icy, et qui inventent tous les jours tant d'autres contes, ayent donné credit à celuy-là. Vostre lettre me sembloit extremement jolie. Ce zele que j'ay en toutes choses pour vous fit que je la leus à deux de mes amis, et que je leur dis le sens que je donnois à la ligne que vous aviez laissée en blanc. Ny eux ny moy ne crûmes pas que cette explication vous fust desavantageuse, et ne le croyons pas encore; mais il ne faut point vous le disputer davantage : vous avez vostre honneur à garder, et je louë cette modestie, pourveu que vous ne me teniez pas capable d'une extravagance. Si vous ne faites cas de moy, Monseigneur, qu'à cause que l'on dit que j'ay quelque sorte d'esprit et que je sçay faire quelquefois une belle lettre, vous ne m'estimez que par la qualité que j'estime le moins. Ceux qui me connoissent icy me loüent d'avoir beaucoup d'amitié, de foy, de discretion et de probité, toutes lesquelles choses si vous n'avez connuës en moy, vous y en devez au moins avoir veu les semences dès ma premiere jeunesse. Enfin, j'ay beaucoup de raisons de me plaindre de ce que vous m'avez crû assez inconsidéré pour avoir donné lieu à une médisance, puisque vous la nommez ainsi, et de ce qu'ayant cru que je l'avois faite, vous ne me l'avez pas plûtost pardonnée : car, sans mentir, vous ne m'aimez pas la moitié de ce que vous devez, si vous n'estes capable de

m'en pardonner bien d'autres. Je vous supplie de me defendre mieux une autre fois devant vous-mesme et de me regarder comme une personne qui a pour vous une passion sans exemple et qui est parfaitement, Monseigneur, vostre, etc.

Au mesme.

LETTRE CLXXVI.

Monseigneur, quand j'aurois eu quelque colere contre vous, les premieres lignes de vostre lettre m'auroient appaisé et m'auroient remis à la raison. Je suis si amoureux de tout ce que vous faites, et les choses que vous m'écrivez ont de si grands charmes pour moy, que, quand je me plaindrois de vostre humeur ou de vostre amitié, dès que je verrois quelque chose de vous, vostre esprit me regagneroit, et je serois contraint de revenir à vous, comme on l'est quelquefois d'aymer une maistresse cruelle. Il est vray, Monseigneur, que, lors que je vous fis toutes ces reproches et que j'escrivis *rabiosulas illas satis fatuas,* comme dit Ciceron en quelque lieu, j'étois extremement irrité contre vous, et, sans mentir, quelque obligation que je vous aye, j'avois quelque droit de le faire, au moins

Si quid longa fides canaque jura valent.

Et n'avois-je pas raison de trouver estrange que vous, le meilleur et le mieux faisant de tous les hommes,

Qui largiris opes veteri fidoque sodali,

me refusassiez cinq ou six lignes, et qu'estant liberal de toutes autres choses, vous fussiez seulement avare de vos paroles? Cependant, après y avoir bien pensé, j'avouë que vous estes excusable d'en estre bon ménager, si vous sçavez aussi bien que moy ce qu'elles valent : car, à qui s'y connoist bien et qui sçait le vray prix des choses, y a-t-il rien de si beau, de si riche et de si precieux, et vostre derniere lettre seule ne vaut-elle pas tout ce que vostre surintendance me sçauroit jamais donner? L'elegance attique dont vous me parlez fut-elle jamais plus pure à Athenes, ni l'urbanité plus agreable et mieux entenduë à Rome? Que vous m'avez fait de plaisir de m'alleguer cet endroit de l'Arioste dont je ne m'estois pas souvenu il y avoit plus de vingt ans! Et ce trait : *Si je tiens la plume avec monsieur ***, il me querelle; si je la laisse à monsieur Voiture, il se dépite,* ne vaut-il pas tout seul un livre de belles lettres? Avec quelle vigueur, au reste, quelle force et quel esprit, soustenez-vous vostre paradoxe? Et tous ceux de Ciceron ensemble valent-ils le vostre? Je ne laisse pas de demeurer en ma premiere opinion et de croire qu'un homme qui sçait escrire de si belles choses a grand tort de ne point escrire à un autre qui les sçait si bien connoistre. Panurge dit en une pa-

reille rencontre à Epistemon, qui avec de belles raisons luy vouloit prouver une chose peu croyable : *J'entens, et me semblez bon topiqueur et affecté à vostre cause. Vous m'usez icy de belles grafides et diatiposes, et me plaisent très-bien; mais preschez et patrocinez d'icy à la Pentecoste; enfin, vous serez ébahy comment rien ne m'aurez persuadé.* J'avoüe pourtant que vos raisons m'ont esbranlé en quelque sorte; mais plus ce que vous escrivez est fort, et persuadant, et ingenieux, plus je trouve que je suis excusable de vous avoir pressé de me faire l'honneur de m'escrire. Je sçay, Monseigneur, que ce desir-là, quoy qu'accompagné peut-estre de trop d'ardeur, ne vous sçauroit déplaire, et il est difficile que vous ayez mauvaise opinion d'un homme que vous ne sçauriez contenter en luy donnant quatre mille livres de rente, et qui est tout prest de rompre avec vous si vous ne luy envoyez de vos lettres. Il n'y a rien, pour vous dire le vray, dont je me passasse plus volontiers, rien que je n'aimasse mieux qui me fust retranché.

Quid vis facilius passus sim quam in hac re me deludier.

J'en avois veu ces jours passez d'autres de vous : une à monsieur ***, une à madame la Princesse et une à monsieur ***. Avec quelle force, quelle gentillesse et quelle beauté! Je suis au desespoir de n'estre point à la source de toutes ces belles choses, de ne pouvoir estre auprès de vous et de ne pouvoir ramasser ce que vous dites tous les

jours. Vous en croirez ce qu'il vous plaira; mais, quelque bien qui me puisse arriver de vostre bonne fortune, je vous jure que je vous aymerois mieux cent fois marguillier à Sainct Nicolas que surintendant et plenipotentiaire. Combien de fois m'arrive-t-il, dans ces ruelles dont vous me parlez, de dire en moy-mesme :

O ubi campi
Vesphaliæ!

Car enfin, quoy que vous disiez de la barbarie de ce païs-là, il n'y a point de païs barbare quand vous y estes :

Omitte mirari beatæ
Fumum et opes strepitumque Romæ.

Les plus beaux, les plus agreables, les plus delicieux fruits de la Grece et de l'Italie, vous les faites naistre

Vervecum in patria, crassoque sub aere.

Neque miror cœlum et terras vim suam, si ita tibi conveniat, dimittere. Mon Dieu, que cet homme *qui tecum decertare voluit contentione scribendi* a choisi des armes desavantageuses!

Verbosa et grandis epistola venit.

Mais, pour parler de choses plus agreables, vostre lettre a mis de la division entre deux dames sur l'explication de cet endroit où vous me parlez des

inspirations qui me viennent dans la ruelle de madame la marquise. Madame de Ramboüillet pretend que c'est pour elle, et madame de Sablé luy dispute. Que vous avez d'obligation à cette derniere de ce qu'elle vous ayme et de ce qu'elle vous haït! Car l'un n'est pas moins obligeant que l'autre. C'est une chose merveilleuse de l'impression que vous faites dans l'esprit de toutes les personnes à qui vous voulez plaire :

Adeo-ne hominem tam venustum et fœlicem.

Celle-cy est entierement irritée et revoltée contre vous du peu de soin que vous avez eu d'elle, et ne se peut empescher de s'en plaindre en toute rencontre, ni de vous loüer en mesme temps. Mais de quelle sorte loüer?

Mieux, sans mentir, que je ne sçaurois faire.

Je ne suis pas pourtant d'avis que vous luy escriviez pour vous raccommoder : car aussi bien vous retomberiez sans doute dans le silence qui vous est si cher ; mais mandez-moy, s'il vous plaist, quelque chose pour elle. Je vous demande aussi un mot de compliment pour monsieur Tubeuf. Si vous voulez vous passer de l'un et de l'autre, je le veux bien. Je suis content de vostre derniere lettre et ne vous demanderay rien de six mois. Conservez-moy seulement l'honneur de vostre souvenir, et me croyez tousjours, Monseigneur, vostre, etc.

A Monseigneur le duc d'Anguien.

LETTRE CLXXVII.

Monseigneur, Vostre Altesse n'a rien fait, en toute cette campagne, de si hardy que ce que je fais à cette heure : car, sçachant à quel point vous estes delicat, combien il y a peu de lettres qui vous plaisent, j'entreprens de vous en faire une sans avoir rien de bon ni de plaisant à vous dire. Que je meure si je n'aymerois mieux estre obligé à tuer six hommes de ma main, ou à me tenir auprès de vous à repousser une sortie des ennemis. Cette action, pourtant, Monseigneur, où il paroist tant de hardiesse, ce n'est que la peur qui me l'a fait faire. J'ay tasché tant que j'ay pû à m'en exempter, et, plûtost que de vous escrire une lettre ordinaire, j'avois resolu de ne vous escrire point du tout, ce qui eust esté sans doute le plus court et le meilleur. Mais madame de Montausier, que j'ay consultée là dessus, m'a intimidé et m'a dit que je ne m'y joüasse point, que vous n'estiez pas un homme à qui il faloit manquer, et que, quelque mine que vous en fissiez, vous m'en voudriez mal dans vostre cœur. Or, Monseigneur, d'estre mal dans ce cœur dont toute la terre parle, je vous avouë que je n'ay osé m'y hazarder. Cette crainte a surmonté l'autre, qui me retenoit, et j'aime mieux vous laisser voir que j'ay moins d'esprit que vous n'avez pensé que de vous donner lieu de douter que je manque de

zele et de respect pour vous. Et certes il seroit bien estrange que moy, qui ay tousjours aymé Achille et Alexandre, que je n'ay jamais veus ni connus, et pour les choses seulement que j'en ay leuës, manquasse de passion pour Vostre Altesse, de qui nous voyons tous les jours tant de merveilles, et dont j'ay receu tant d'honneur et tant de graces. Je vous asseure, Monseigneur, que les sentimens que j'ay pour elle sont au point où ils doivent estre, et que je ne puis exprimer ni le plaisir ni la peine *****.

A la Reyne de Pologne.

LETTRE CLXXVIII.

Madame, ce que je considere le plus du present que m'a envoyé madame la marquise de Sablé et de l'adresse avec laquelle Vostre Majesté me l'a fait prendre et m'a fait desobéïr à la reyne sans me rendre coupable, c'est le pretexte qu'il me donne de prendre la hardiesse de vous escrire, et le moyen que j'ay par là de vous faire souvenir de moy, sous ombre de rendre à Vostre Majesté les tres-humbles remercimens que je luy dois. Je vous diray donc, Madame, que le plus avare homme du monde ne fut jamais si ayse que l'on luy fist du bien que je l'ay esté de celuy que je viens de recevoir de Vostre Majesté, et que je me suis trouvé

en cette occasion beaucoup plus interessé que je n'eusse cru de le pouvoir estre. A dire le vray, l'honneur de recevoir des marques de la bien-veillance d'une des plus grandes reynes du monde, et, ce que j'estime davantage, de la plus accomplie personne que j'aye jamais veuë, est un interest dont les ames les mieux faites peuvent estre gagnées; et tous les roys de la terre n'ont rien à donner qui soit de ce prix-là. Je souhaitte, Madame, que toutes les liberalitez que vous ferez soient tousjours aussi bien employées, je veux dire aussi bien reconnuës, et qu'entre tant de millions d'hommes qui obeïssent à Vostre Majesté il s'en trouve quelques-uns qui prennent autant de plaisir que moy à publier ses loüanges et à la bien faire connoistre à tous les autres. Cela estant, Vostre Majesté aura bientost sur tous ses sujets le mesme empire qu'elle a eu jusqu'à cette heure sur toutes les ames raisonnables qui l'ont approchée. C'est cet empire, Madame, qui est né avec vous, que vous aviez devant que vous eussiez de sceptre ni de couronne, et qui, si vous me permettez de le dire, est beaucoup plus estimable et plus absolu que celuy que la fortune vous a donné. Je prie Dieu que Vostre Majesté joüisse long-temps de l'un et de l'autre, avec toutes les prosperitez qu'elle merite, et que je sois assez heureux, une fois en ma vie, pour vous voir dans vostre gloire et pour vous pouvoir dire moy-mesme avec combien de respect, de passion et de zele je suis, Madame, de Vostre Majesté, le tres-humble, etc.

A Monseigneur le duc de la Tremouille.

LETTRE CLXXIX.

Monseigneur, j'ay trouvé moyen de multiplier vos bien-faits et de faire que vous me pourrez donner encore une chanoinie. Madame la duchesse d'Aiguillon, touchée peut-estre par vostre exemple, a voulu m'obliger comme vous, et mon neveu, que vous avez fait chanoine de Laval, a esté fait par elle grand vicaire de Nostre-Dame; moyennant quoy il s'est resolu de resigner son benefice de Laval à un autre de mes neveux, s'il apprend que vous l'ayez agreable. J'espere, Monseigneur, qu'avec la mesme bonté que vous m'avez fait la premiere grace, vous m'accorderez cette seconde, et il vous a pleu m'obliger si genereusement que j'espere que vous me témoignerez, en ce rencontre, la continuation de vostre bonne volonté. Ce dernier neveu, en faveur duquel je vous fais cette supplication tres-humble, est bachelier de Sorbonne, assez sçavant, et fort studieux: de sorte que, selon que je connois vostre goust et que je sçay que vous faites cas des gens de lettres, je croy que, dans la solitude de la campagne, celuy-cy pourra servir quelquefois à vostre entretien quand vous voudrez relascher vostre esprit. Pour moy, Monseigneur, il n'y a rien que je desire tant que d'avoir de nouvelles obligations à une personne que j'honore et que je respecte autant que vous, et je

souhaitterois de bon cœur que tous les biens que la fortune me voudra faire ne me vinssent jamais que par vos mains. Si je suis reconnoissant ou non de ceux que j'ay desja receus de vous, je ne le diray pas. Toute la cour vous le pourra dire, n'y ayant plus personne qui ne sçache la bonté et la liberalité avec laquelle il vous a plû de m'obliger, et la profession publique que je fais en toutes sortes d'occasions d'estre, Monseigneur, vostre, etc.

Au mesme.

LETTRE CLXXX.

Monseigneur, je n'ay pas peur que vous vous lassiez jamais de me bien-faire; mais j'ay peur que vous vous lassiez de mes remercimens. J'en ay tant eu à vous faire depuis quelque temps qu'à moins que d'user de redites, je ne voy pas qu'il me reste plus rien à dire sur un sujet où vos bontez m'ont desja obligé de m'épuiser. Je me contenteray donc de vous supplier tres-humblement de vous souvenir des graces que vous m'avez faites, de la facilité avecque laquelle je les ay obtenuës, des lettres obligeantes dont il vous a plû les accompagner, et de la civilité avecque laquelle, en me faisant du bien, vous n'avez pas voulu perdre l'occasion de me faire encor tout l'honneur que je pouvois rece-

voir. Vous ressouvenant, Monseigneur, de toutes ces choses, imaginez-vous, s'il vous plaist, ma reconnoissance là dessus, et jugez si, joignant tant d'obligations à la passion extreme que j'ay tousjours euë de vous honorer, je puis manquer d'estre, avec toute sorte de fidelité et de respect, Monseigneur, vostre, etc.

A Monseigneur le duc d'Anguien,

Sur la prise de Dunquerque.

LETTRE CLXXXI.

Monseigneur, je croy que vous prendriez la lune avec les dents si vous l'aviez entrepris. Je n'ay garde de m'estonner que vous ayez pris Dunquerque : rien ne vous est impossible; je suis seulement en peine de ce que je diray à Vostre Altesse là dessus, et par quels termes extraordinaires je luy pourray faire entendre ce que je conçois d'elle. Sans doute, Monseigneur, dans l'estat glorieux où vous estes, c'est une chose tres-avantageuse que d'avoir l'honneur d'estre aimé de vous; mais, à nous autres beaux esprits, qui sommes obligez de vous escrire sur les bons succez qui arrivent, c'en est une aussi bien embarrassante que d'avoir à trouver des paroles qui respondent à vos actions, et de temps en temps de nouvelles loüanges à vous donner. S'il vous plaisoit vous laisser battre quel-

quefois, ou lever seulement le siege de devant quelque place, nous pourrions nous sauver par la diversité, et nous trouverions quelque chose de beau à vous dire sur l'inconstance de la fortune et sur l'honneur qu'il y a à souffrir courageusement ses disgraces; mais, dès vos premiers exploits, vous ayant mis avec raison du pair avec Alexandre, et voyant que de jour en jour vous vous eslevez davantage, en verité, Monseigneur, nous ne sçaurions où vous mettre, ni nous aussi, et nous ne trouvons plus rien à dire qui ne soit au dessous de vous. L'eloquence, qui des plus petites choses en sçait faire de grandes, ne peut, avec tous ses enrichissemens, égaler la hauteur de celles que vous faites; et ce que, dans les autres sujets, elle appelle hyperboles, n'est qu'une façon de parler bien froide pour exprimer ce que l'on pense de vous. Et, certes, cela est incomprehensible que Vostre Altesse trouve moyen, tous les estez, d'accroistre de quelque chose cette gloire à laquelle tous les hyvers precedens il sembloit qu'il n'y eust rien à adjouster, et qu'ayant debuté de si grands commencemens, et en suite de plus grands progrez, les dernieres choses que vous faites se trouvent tousjours les plus glorieuses. Pour moy, Monseigneur, je me réjoüis de vos prosperitez, comme je dois; mais je prévoy que ce qui augmente vostre reputation presente nuira à celle que vous devez attendre des autres siecles, et que, dans un si petit espace de temps, tant de grandes et importantes actions les unes sur les autres rendront à l'avenir vostre vie incroyable, et

feront que vostre histoire passera pour un roman à la posterité. Mettez donc, s'il vous plaist, Monseigneur, quelques bornes à vos victoires, quand ce ne seroit que pour vous accommoder à la capacité de l'esprit des hommes, et pour ne pas passer plus avant que leur creance ne peut aller. Tenez-vous, au moins pour quelque temps, en repos et en seureté, et permettez que la France, qui dans ses triomphes est tousjours en alarme pour vostre vie, puisse joüir quelques mois tranquillement de la gloire que vous lui avez acquise. Cependant je vous supplie tres-humblement de croire que, parmy tant de millions d'hommes qui vous admirent et qui vous benissent, il n'y en a point qui le fasse avec tant de joye, de zele et de veneration que moy, qui suis de Vostre Altesse, Monseigneur, le tres-humble, etc.

A Monseigneur d'Avaux.

LETTRE CLXXXII.

Monseigneur, si j'estois si honneste homme que l'on pust dire de vous et de moy *et cantare pares*, au moins on ne dira pas *et respondere parati*. Je receus hier vostre lettre, et j'y fais response aujourd'huy. Les vostres ne vont pas si viste que cela, et, comme si vous estiez au bout des Indes orientales, il se passe des années devant que j'en reçoive. Pour moy, je vous admire,

ut unum
Scilicet egregii mortalem altique silenti;

et je ne puis comprendre qu'une personne qui a tant d'avantage à parler ait tant de plaisir à sè taire. Les trois premieres lignes de vostre lettre et ce que vous dites de ce mois extremement passé valent mieux que tout ce que nostre Academie sçauroit faire. Mais de quel sel avez-vous assaisonné vostre fin du repas? Que je meure si jamais rien m'a tant plû! Le pauvre monsieur le Lievre, qui n'avoit esté dans mon esprit il y a plus de vingt ans, y a repassé, luy, tous ses convives et toute sa maison, avec une joye incroyable, et y a ramené toutes les especes de ce temps-là. C'est, en verité, un grand bon-heur pour les beaux esprits de ce que vous avez eu de meilleures affaires que nous, et que *Claudium Memmium ab institutis studiis deflexerit cura terrarum*. Quel regret j'ay, Monseigneur, quand je lis les choses que vous escrivez, de n'estre pas auprès de vous! et quel mauvais tour je connois que la fortune m'a fait de m'avoir destiné à passer ma vie loin d'une personne si précieuse et qui a une sorte d'esprit si agreable! Nonobstant tout l'éclat, et la pompe, et les esperances de deçà, celuy-là seul me semble heureux :

Ille (si fas est) superare Divos,
Qui sedens adversus identidem te
Spectat et audit.

Madame la marquise de Montausier m'a fait luy lire plus d'une fois ce que vous m'avez escrit pour

elle, et, de tant de lettres qui luy sont venuës de tous costez, elle a dit qu'on ne luy a rien escrit de si galant. Elle m'a commandé de vous dire qu'elle est extremement ayse que vous approuviez son mariage, qu'elle ne l'eust pas tenu bien fait si vous n'y eussiez adjousté vostre consentement, et qu'elle vous l'eust demandé si vous eussiez esté icy; mais que, dans vostre absence, elle avoit jugé, sur beaucoup de témoignages d'affection qu'elle sçavoit que monsieur le marquis de Montausier avoit receus de vous, que vous ne seriez pas contraire à une chose qu'il desiroit. Elle et monsieur son mary m'ont chargé de vous faire mille remercimens de leur part et de vous asseurer de leur tres-humble service. Au reste, Monseigneur, je suis bien ayse que vous avez un commis qui fasse parler de luy dans le monde, et que l'on me connoisse un peu plus dans les païs estrangers que monsieur Filandre et monsieur Coiffier. Je vous aurois envoyé ces folies que l'on vous a leües :

Namque tu solebas
Nostras esse aliquid putare nugas.

Et quelle approbation aurois-je plus desiré que la vôtre? Mais *verebar ne te hæc deprehenderent in cura aliqua majuscula,* comme dit Cicéron. Et puis je considerois ce que dit cet autre :

Multa quidem vobis facimus mala sæpe, poetæ :
ut cum tibi librum
Sollicito damus, aut fesso.

On n'aura guere plus de joye de la paix generale

que les honnestes gens en ont euë de la paix de vous et de monsieur Servien. Je croy que c'est tout de bon, comme vous me l'escrivez : *et si quis est qui neminem bona fide in gratiam putet redire posse, non vestram hic perfidiam arguit, sed indicat suam.* Si vous pouvez faire que cela dure, il ne se peut rien de mieux :

Si quidem hercle possis nihil prius neque fortius.

Je vous rens mille graces tres-humbles du soin qu'il vous plaist avoir de mes affaires, et je suis comme je dois, Monseigneur, vostre, etc.

Au mesme.

LETTRE CLXXXIII.

Monseigneur, si je voulois recevoir tous les ans vos quatre mille livres sans faire jamais une panse d'*a* ni œuvre quelconque de mes mains pour vostre service, vous seriez l'homme du monde le plus propre à me laisser faire, et peut-estre mesme que vous y prendriez plaisir, pource que cela me dispenseroit de quelques billets que vostre bonté vous oblige de m'escrire de temps en temps. De mon costé, je le trouverois aussi fort commode s'il estoit un peu moins deshonneste, et ce seroit pour moy un extreme soulagement. Vous ne sçauriez croire, Monseigneur, quelle fatigue c'est que

d'escrire à une personne qui ne respond point. Il y a trois mois que je songe à vous faire une lettre sans en pouvoir venir à bout, et, quand après beaucoup de peine j'ay tant fait que de continuer deux periodes, tout à l'heure je me trouble et je dis en moy-mesme : « Ha! par la vertu bieu! me voila demeuré comme cet advocat dont vous m'avez autrefois fait le conte. » Si faut-il pourtant, à quelque prix que ce soit, que je vous escrive : car j'ay honte, sans mentir, de meriter si mal vostre argent, et fais mesme quelque scrupule de m'enrichir d'un bien si mal acquis. Cependant, je vous supplie tres-humblement de croire qu'avec tout le silence que je garde si hardiment et si confidemment, je conserve tousjours pour vous dans mon cœur toute sorte de respect, de passion et d'estime, et que de jour en jour je me confirme dans le jugement que j'ay fait de vous dès ma premiere jeunesse, qu'il y a peu de personnes au monde qui vous vaillent, ni en qui la nature ait joint une si grande ame à un si grand esprit. Avec cette opinion-là, imaginez-vous, s'il vous plaist, avec quelle impatience je souhaite vostre retour, et si je ne suis pas aussi interessé que personne en cette paix que toute l'Europe desire. Dans les plus belles assemblées, les plus grands festins et les plus agreables promenades, il m'arrive tous les jours de desirer vostre entretien, vos souppers sur la serviette et ces tours d'allée que j'avois l'honneur de faire avec vous dans vostre jardin. Mais, à propos, par quel enchantement, Monseigneur, ou par quelle

machine avez-vous fait faire cette grande maison qui a paru en un matin dans la ruë Sainte-Avoye? Car une chose si prompte semble plûtost avoir esté faite *pegmate aliquo quam ædificatione.*

Et crescunt media pegmata celsa via.

L'ouvrage des murailles de Thebes n'alloit pas si viste, et si j'ay oüy dire que les pierres de Citheron alloient courant et sautant s'y rendre d'elles-mesmes et se ranger chacune en sa place. C'estoit une grande commodité. En verité, il en faut tousjours revenir à ce que disoit vostre postillon. Vous estes un homme estrange. En trois jours vous faites abbatre une maison, *et in triduo reædificas illam;* mais, mon Dieu! avec quelle beauté et quelle magnificence! Tous les bastisseurs (et il n'y a point au monde de nation plus jalouse ni plus envieuse) avoüent qu'il ne se peut rien voir de mieux. Mais ce qui m'en plaist, c'est que vous faites faire cela à deux cents lieuës de vous et par vos commis, au lieu que tous les autres qui bastissent voudroient asseoir eux-mesmes chaque pierre qui entre dans leur bastiment, et l'on les voit à toute heure peslemesle avec leurs maçons, arpentant, mesurant, criant, ordonnant, sales et mal propres,

Atque indecoro pulvere sordidos.

Il n'appartient qu'à vous de faire ces choses-là par procureur, et vous faites bien paroistre, sans mentir, que le dessein de pacifier la chrestienté est le

seul aujourd'huy qui merite toute vostre attention, puis que la construction d'un palais ne peut pas seulement vous amuser, et que les choses qui remplissent toute l'ame des autres hommes ne trouvent pas de place dans la vostre. Cependant je me resjoüis avecque vous, au nom des penates de Jean Jacques de Mesmes et de tant de grands hommes vos ayeuls, au nom de ces penates qui ont esté les dieux tutelaires de Passerat et de tous les sçavans de ce siecle-là et de celuy-cy, de ce que vous avez renouvellé et embelly leur ancienne demeure, et que

Non sinis ingentem consenuisse domum.

Je souhaitte de tout mon cœur que vous ayez le plaisir d'en joüir bien-tost et de venir voir vous-mesme

Quam dispari domui dominaris.

Mais, Monseigneur, voicy la neufviesme page que j'escris, et j'ay tant tiré le diable par la queuë qu'enfin j'ay fait une lettre d'une assez bonne longueur. Vous ne sçauriez vous imaginer quel soulagement c'est pour moy; mais si ferez, vous vous l'imaginerez bien. Me voilà au moins en repos pour trois ou quatre mois. Je vous baise tres-humblement les mains. Je m'en vay à la Foire, et suis, Monseigneur, vostre, etc.

A Monsieur Costart.

LETTRE CLXXXIV.

Monsieur, vous serez bien estonné que je vous sollicite de m'ayder dans une affaire que j'ay delà les monts, et que j'implore vostre secours contre les Romains. Ce n'est pas la premiere fois, comme vous sçavez, qu'ils ont troublé le repos de ceux qui ne leur demandoient rien; mais il me semble qu'ils n'ont jamais esté si injustes avec personne qu'ils le sont avec moy, et ils n'ont pas donné plus de peine à Annibal qu'ils m'en vont donner si vous ne me secourez. *Quorsum hæc?* Je m'en vay vous le dire. Il y a parmy eux une Academie de certaines gens qui s'appellent *les Humoristes,* qui est à peu près comme qui diroit bizarres; et, en effet, ils le sont tant qu'il leur a pris fantaisie de me recevoir dans leur corps et de m'en faire donner avis par une lettre que m'a escrite un de leur compagnie. Il faut que je leur en fasse une en latin pour les remercier, et voila ce qui me met en peine. J'en suis sorty pourtant dès le moment que vous m'estes venu dans l'esprit, car il me semble que voila vostre vray fait; et un homme qui est en Poitou et qui escrit des lettres latines de gayeté de cœur ne me sçauroit pas refuser cela. Ils ont pour devise un soleil qui tire des vapeurs de la mer, qui retombe en pluye, avec ce mot de Lucrece : *Fluit agmine*

dulci. Voyez, je vous supplie, si vous trouverez quelque chose à leur dire sur cela, et sur l'honneur qu'ils m'ont fait, et sur le peu que je le merite; enfin, faites du mieux que vous pourrez. En tout cas, monsieur Pauquet ne nous sçauroit manquer, qui en sçait plus que vous et que moy. Je m'en remets entierement à vous deux, car je ne suis point du tout capable de cela; et vous le ferez, s'il vous plaist.

Me dulces dominæ Musa Lycimniæ
Cantus, me voluit dicere lucidum
Fulgentes oculos, et bene mutuis
Fidum pectus amoribus.

Elle s'en est allée depuis huit jours, la pauvre Lycimnia. Je l'aime, sans mentir, plus que moy-mesme, et je ne l'aime pas plus que vous. Je suis, Monsieur, vostre, etc.

A Paris, le 14 d'aoust.

Au mesme.

LETTRE CLXXXV.

Monsieur, j'ay envie d'aller demeurer avec vous en Poitou, car je trouve que vous et monsieur Pauquet avez beaucoup plus d'esprit depuis que vous y estes. Pour moy, je viens au contraire d'un païs où le mien s'est enroüillé pour avoir esté

quinze jours sans voir de bons livres ni de vos lettres, et n'avoir veu que des dames qui ne sçavent pas un mot de Ciceron, de Virgile ny de Terence. Sans mentir, tout ce que vous m'escrivez me ravit, et, hors vostre absence, il n'y a point de prix auquel je ne voulusse acheter vos lettres. Toutes les fois qu'il m'arrive de rencontrer par hazard quelque chose à vous mander qui ne me déplaist pas, je ne me resjoüis pas tant de ce que je vous escris que de ce que je sçay que vous m'y respondrez; et je dis en moy-mesme :

Nardi parvus onyx eliciet cadum.

Tout de bon, si je ne prenois autant de part à vostre gloire qu'à la mienne, je serois extremement jaloux de vous. Mais je ne vois pas qu'il m'importe que ce soit vous ou moy qui soyez sçavant et qui ayez de l'esprit : j'en seray tout autant estimé à Rome; et je mets si peu de difference entre ce qui est à vous et ce qui est à moy que je me suis réjoüy de vostre latin comme si je l'avois fait. Il me semble que par là je suis digne de l'Academie des Humoristes, et qu'un homme qui a un amy comme vous merite d'estre receu par tout. Quoy que Quintilien die : *Nemo speret ut alieno labore sit disertus,* j'ay cette esperance en vous. Je croy que par vostre moyen je seray eloquent toutes les fois que j'en auray besoin, et, si je mets peine à ne pas oublier le latin, ce n'est plus pour m'en servir, mais seulement pour entendre ce que vous m'escrivez et ce que vous faites. J'attends avec impa-

tience la despoüille de la recolte que vous avez faite en Poitou, et que vous m'envoyez le plus beau et le meilleur de ce que vous avez appris. La societé que nous avons ensemble est extraordinaire. *Confers enim rem et industriam;* et moy, sans rien contribuer de mon costé, j'ay part au profit. Les jurisconsultes appellent cela *societatem leoninam,* et elle ne pourroit pas subsister par les loix. Je ne sçay quel passage vous voulez dire sur lequel je n'ay rien respondu. Mandez-le-moy, s'il vous plaist. Je pensois avoir respondu à tout. Je demeure en quelque façon d'accord de vostre explication de *hem alterum;* mais ce sens-là ne me semble guere digne de Terence. J'eusse bien voulu, pour l'amour de luy, y en trouver un autre. Mais, à propos de ces dames que je vous disois, qui ne sçavent pas un mot de Ciceron, que vous semble de ce que dit Saluste de Sempronia, qu'elle estoit *litteris græcis ac latinis docta?* En un autre endroit, il dit de Sylla : *Litteris græcis atque latinis juxta atque doctissime eruditus.* Encore d'une femme, qui peut faire des fautes en sa langue si elle n'y a esté enseignée, je ne m'en estonne pas tant; mais qu'il remarque cela en un homme, et en un grand homme, je le trouve assez estrange, et imaginez-vous, je vous supplie, quelle loüange ce seroit au duc de Veimar qui diroit dans son eloge qu'il estoit fort sçavant dans l'allemand. Adieu, Monsieur, je suis le tres, etc.

En relisant ma lettre, je viens de m'appercevoir

d'un équivoque qui est au commencement : *Je viens d'un païs où le mien...* Car ce *mien*-là se pourroit rapporter à *païs*, et je veux dire mon esprit. Quoy que je sçache que vous ne prendrez pas l'un pour l'autre, neantmoins ce ne laisse pas d'estre une faute. *Vitanda in primis ambiguitas, non hæc solum quæ incertum intellectum facit, ut : Chremetem audivi percussisse Demeam; sed illa quoque quæ, etiamsi turbare non potest sensum, in idem tamen verborum vitium incidit : ut si quis dicat visum a se hominem librum scribentem. Nam, etiamsi librum ab homine scribi pateat, male tamen composuerat, feceratque ambiguum, quantum in ipso fuit.* J'ay mieux aimé vous escrire cecy que de corriger ce que j'avois escrit.

A Paris, le 20 septembre.

A Monseigneur d'Avaux.

LETTRE CLXXXVI.

Monseigneur, vous avez beau vous plaindre de mes plaintes et dire :

O tu insulse, male, et moleste vivis,
Per quem non licet esse negligentem,

la beauté de vos lettres excuse assez l'importunité avec laquelle je les demande. Cette derniere, entre

toutes les autres, est admirable. J'avoüe que je vous en dois de reste. C'est bien en vous que le proverbe est vray que *qui respond paye*, et je m'estonne seulement qu'une personne en qui il paroist tant de richesse, et qui se peut acquitter aisément, ait tant de peine à s'y resoudre. Nous autres, favoris d'Apollon, sommes estonnez qu'un homme qui a passé sa vie à faire des traittez fasse de si belles lettres, et voudrions bien que vous autres, gens d'affaires, ne vous mélassiez pas de nostre mestier; et, certes, vous devez, ce me semble, vous contenter de l'honneur d'avoir achevé tant de grandes negotiations, et de celuy qui vous va venir encore de desarmer tous les peuples de l'Europe, sans nous envier cette gloire telle qu'elle vient de l'agencement des paroles et de l'invention de quelques pensées agreables. Il n'est pas honneste à un personnage aussi grave et aussi important que vous l'estes d'estre plus eloquent que nous, ni que, tandis que l'on vous employe à accorder les Suedois et les Imperiaux et balancer les interests de toute la terre, vous songiez à accommoder les consonnes qui se choquent et à mesurer des periodes. Que ne vous contentez-vous, de par Dieu, de faire de belles et bonnes depesches comme celles du cardinal d'Ossat, ou, si vous avez quelque ambition plus grande, comme celles du cardinal du Perron, sans vous aviser de ces autres-cy, qui nous font enrager? Pardonnez-moy si je dis cecy avec quelque dépit. Sans mentir, vostre lettre m'en a fait, et il n'y a amitié qui tienne. Vous sçavez que

Qui volet ingenio cedere nullus erit.
Nec jam prima peto, Mnesteus, neque vincere certo.

Mais moy, qui me contentois d'aller de quelques pas après vous, il me fasche de voir que vous me laissez si loin derriere. Je la montray à un de mes amis, fort entendu et fort sçavant, qui a connu tres-familierement M*** et qui fait grande estime de son merite. « Mon Dieu, ce dit-il après l'avoir leüe, que cet homme-là est de brasses au dessus de ***! Si j'avois veu cette lettre-là en d'autres mains que les vostres, je jurerois que c'est vous qui l'avez escrite. » C'est pour vous mortifier, Monseigneur, que je rapporte ces derniers mots :

Et sibi consul
Ne placeat, curru servus portatur eodem.

Pour vous dire sincerement ce que j'en pense, vous n'en avez jamais escrit une si belle, ni qui fist mieux connoistre vostre force; et vous l'avez bien senty quand, sur la fin, vous me pressez d'avoüer que je vous en dois de reste. Que je meure si je n'ay honte d'y faire response! Car, pour tant de belles et agreables choses, que vous puis-je rendre?

Pro molli viola, pro purpureo hyacintho,
Carduus, et foliis surget paliurus acutis.

Au moins, Monseigneur, ces temoignages que je vous donne de l'approbation d'autruy et de la coufusion où vous m'avez mis vont à vous de plus droit fil que les autres du precedent voyage. Vous

vous moquez tres-agreablement des loüanges que je vous ay données sur le bastiment de monsieur Pepin. Ce que vous me dites, que c'est dommage que je n'ay veu aussi les carosses qu'il vous a envoyez, et que je vous trouverois bien honneste homme, est dit, ce me semble, aussi plaisamment qu'une chose se peut dire; et ce mot-là est tout à fait d'un galant homme.

Cui bene ni palpere, recalcitrat.

A ce que je vois, vous n'auriez pas volontiers souffert cet autre, plus flatteur que moy et plus hyperbolique :

Est major cœlo, sed minor est domino.

Mais vous avez beau dire, ce n'est pas une chose si peu considerable que d'avoir une belle maison. *L. Opinii domus, cum vulgo inviseretur a populo, suffragata creditur domino ad consulatum obtinendum,* ce dit Ciceron. Et vous voyez comme il crie luy-mesme *pro domo sua.* J'avouë avecque vous que cet edifice à quoy vous travaillez à cette heure, ce grand temple de la paix dans lequel toutes les nations de la chrestienté doivent entrer, est bien plus digne de vos soins, et qu'un si grand dessein doit occuper tout vostre esprit. Je me resjoüis, Monseigneur, des nouvelles qui en viennent et de ce qu'il ne sera pas de celuy-là comme de cet autre. *Magnificentiæ vera admiratio extat templum Ephesiæ Dianæ, ducentis et viginti annis a tota Asia factum.*

Les ouvrages vont bien plus viste entre vos mains. Aussi estes-vous bien un autre ouvrier. J'ay une grande impatience de voir icy de retour madame de Longueville après la conclusion d'une bonne paix. Ce que vous me dites de cette princesse est, en son genre, aussi beau qu'elle, et je le garde pour luy montrer quelque jour. Sans mentir, je juge bien plus avantageusement de vous sur vos escrits que sur ceux de Gronovius et Jacobus Balde, que je trouve, au reste, fort beaux et representans bien le caractere de la meilleure antiquité; mais je n'y apperçois pas la gentillesse ni l'esprit de notre ancien autheur, et, si vous avez découvert quelque chose de plus, ce n'est qu'en vous que vous l'avez trouvé. Voyez, Monseigneur, si je ne suis pas heureux d'avoir rencontré en vous les delices que vostre ayeul aymoit en Passerat, et la protection que Passerat trouvoit en vostre ayeul. Madame de Sablé et madame de Montausier sont ravies de quelques morceaux que je leur ay montrez de vostre lettre, et vouloient que je leur donnasse copie de l'endroit où vous parlez de madame de Longueville. Dites le vray, Monseigneur, croyez-vous que l'on puisse trouver, je ne dis pas dans une seule personne, mais dans tout ce qu'il y a de beau et d'aymable répandu par le monde; croyez-vous, dis-je, que l'on puisse trouver tant d'esprit, de graces et de charmes qu'il y en a en cette princesse?

Num tu quæ tenuit dives Achemenes,
Pinguis aut Phrygiæ Mygdonias opes,
Permutare velis crine Lycimniæ?

Cependant soyez sur vos gardes : elle escrit icy des merveilles de vous et de l'amitié qui est entre vous deux. Le commerce est dangereux avec elle :

Incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.

Je vous asseure, au reste, qu'elle est aussi bonne qu'elle est belle, et qu'il n'y a point d'ame au monde plus haute ni mieux faite que la sienne. J'avois resolu de vous faire une visite cet automne, et avois mesme demandé desja un voyage à la cour : car, à moins que d'un pelerinage comme celuy-là, comment pourrois-je jamais vous témoigner ma reconnoissance? Mais j'ay esté retenu par une fascheuse affaire qui m'est survenuë et qui me tient en grand soin et en alarme; non pas proprement une affaire, mais

Una malarum quas amor curas habet.

Ne vous en mocquez pas, Monseigneur. Autant vous en pend devant les yeux. Mais je croy que voicy la dixiesme page que je vous escris.

Dii magni, horribilem et sacrum libellum !

Je n'y pensois pas. Je vous en demande pardon, et je suis, Monseigneur, vostre, etc.

Au mesme.

LETTRE CLXXXVII.

Vis ergo inter nos quid possit uterque vicissim
Experiamur?

Je m'en garderay bien, Monseigneur. La partie est trop mal faite : je n'y trouverois pas mon conte. Comme je voulois faire un effort pour cela,

Cynthius aurem
Vellit, et admonuit.

Je suivray son avis, et ne me feray pas tirer l'oreille. C'est un dieu de bon conseil, et, de fait, quand j'ay bien consideré les dernieres choses que vous m'avez fait l'honneur de m'escrire, je vous ay veu plus grand et plus fort qu'à l'ordinaire, et je n'ay pas regret que vous m'ayez surmonté, puisque ç'a esté en vous surmontant vous-mesme. Ma lettre et les deux que j'ay receuës de vous me font souvenir de ces trois lignes que Protogenes et Apelles firent à l'envy l'un de l'autre. La premiere que vous m'avez envoyée estoit admirable et digne d'un grand ouvrier; celle que j'ay faite dessus n'estoit pas non plus de mauvaise main. Mais cette derniere que vous venez de tirer,

Ultima linea rerum est,

elle est au delà de toutes choses; et, pour moy,

je n'oserois plus jamais faire un trait après cela. Que si je prends la plume à cette heure, ce n'est que pour vous donner par escrit la confession que je vous fais que je ne suis que vostre commis en matiere d'eloquence, non plus qu'en matiere de finance; et, pour vous faire voir encore une fois l'avantage que vous avez sur moy, je suis touché, je vous l'avouë, des loüanges qu'il vous plaist de me donner :

Nec enim mihi cornea fibra est.

Mais elles sont telles, et si belles, et si ingenieuses, que, sans mentir, je serois bien plus glorieux de les avoir données que de les avoir receuës; et les mesmes paroles avec lesquelles vous me mettez au dessus de tous les autres me font voir que je suis infiniment au-dessous de vous. Je voudrois bien avoir icy un escriveur aussi confident et aussi judicieux que monsieur de Saint-Romain, car chaque ligne de vostre lettre merite *pulchre et belle*. Particulierement, Monseigneur, le tableau que vous faites de nostre princesse est si beau et si riche qu'en verité j'ay eu plus de plaisir à le voir que je n'en aurois eu de la voir elle-mesme; et vous avez sceu adjouster des graces aux graces infinies qui sont en elle : *tali opere, dum laudatur, haud victo, sed illustrato*. C'est ce que dit Pline des vers grecs qui furent faits pour la Venus d'Apelles, dont l'ouvrage, sans doute, estoit moins beau que vostre peinture, comme sa deesse estoit moins belle que

la vostre. Vous l'avez representée avec tous ces attraits et tous ces charmes. *Pinxisti et quæ pingi non possunt, tonitrua, fulmina, fulguraque.* Mais, pardonnez-moy si je vous le dis, il est difficile que cette personne-là ne soit pas la maistresse d'une ame où elle est si bien representée; et, si vous n'estes point amoureux d'elle, au moins le devez-vous estre du portrait que vous en avez fait :

Un imager tira l'image d'un visage,
Et le tira si bien en sa perfection
Que l'imager devint amoureux de l'image.

Vous me montrez par les plus belles raisons du monde que cela n'est pas, et vous faites merveilles, qui vous voudroit croire. *Tant de beautez et tant de graces remplissent et ne gastent pas vostre imagination, et il y a long-temps que vous avez accoustumé vos yeux à ne faire passer dans vostre esprit que l'agréement pour les beaux objets.* Voilà qui est le plus beau du monde; mais voulez-vous que je vous parle franchement? J'ay peur que vous me trompiez ou que vous vous trompiez vous-mesme :

Cæcum vulnus habes, sed lato baltheus auro
Protegit.

Ce soleil de Suede à qui vous la comparez ne laisse pas, à ce que je vous ay oüy dire, d'estre bien chaud : *et qui in sole ambulant, etiam si non in id venerint, colorantur.* Je crains qu'il ne vous en arrive autant,

Et figas in cute solem.

Il seroit estrange, ce dites-vous, *que dans une assemblée de paix, je n'eusse pas assez de la foy publique pour ma conservation, et qu'avec les passeports de l'empereur et du roy d'Espagne Munster ne fût pas un lieu de seureté pour moy.* Cela, Monseigneur, est fort bien dit; et cette periode est peut-estre une des plus belles qui se puissent jamais faire, et bien digne que l'on s'y escrie : « Munster est un lieu de seureté; mais madame de Longueville y est! »

Portus ab accessu ventorum immotus, et ingens
Ipse; sed horrificis juxta tonat Ætna ruinis.

Les feux et les neiges que jette cette princesse, si vous y prenez garde, font l'application d'Etna à elle assez bonne. Vous avez donc beau faire l'asseuré et dire :

Cantabit vacuus coram latrone viator,

la pluspart de ces chanteurs-là meurent de peur. Vous voulez passer pour un arbrisseau, vous qui estes un cedre du Liban; mais, fussiez-vous une plus petite plante, vous n'échapperiez pas pour cela. Les yeux dont vous avez à vous garder bruslent tout, depuis le cedre jusqu'à l'ysope. Cependant, pour parler de chose plus serieuse, je suis asseuré que vous travaillez diligemment à la conduite de ce grand dessein que vous avez entre les mains, et qui regarde le repos de tant de millions d'hommes. J'espere que vous mettrez la derniere

pierre à cet edifice, comme vous y avez mis la premiere : vous, Monseigneur,

> *doctus*
> *Saxa movere sono testudinis, et prece blanda*
> *Ducere quo velis.*

Au reste, je suis entierement de vostre advis touchant ce que vous dites de monsieur d'Ossat. Il n'y a rien de si judicieux ni de si parfait que ses dépesches; mais j'ay voulu dire que, si vous ne vous contentiez pas d'en faire comme les siennes, et que vous eussiez l'ambition d'en escrire de fleuries et d'éloquentes, vous vous contentassiez d'imiter le cardinal du Perron, qui en a fait de ce genre-là, et qui, à mon avis, n'y a pas extremement reüssi. Je ne suis pas si bien d'accord avec vous du jugement que vous faites de nos deux poëtes. Vous avez bien deviné que j'aurois peu leu le Jesuite. Je n'en ay guere veu que les lieux où il parle de vous. L'ode 26, du VIII, m'a semblé fort belle; la 3 et la 5, du IX, m'ont plû aussi. Mais, dans ce vers,

> *Me super ipsa nihil Niobe si docta moveris,*

ce *Niobe*-là et cette façon de parler ne vous semble-t-elle pas plus dure que la Niobé mesme petrifiée? Approuvez-vous ce *pulvereum chaos,* et ce *comatus olor* n'est-il pas trop hardy? Je le trouve aussi un peu plus obscur qu'il ne faut pour nous autres gens de finances, qui ne sçavons guere de latin, et je n'ay jamais pû entendre *manantia vita*

flumina præmoneo. Je croy que c'est en la 3 du IX. Je l'ay demandé à monsieur de Bailleul et à monsieur d'Emery. Par ma foy, ils ne l'entendent pas eux-mesmes. Après tout, Monseigneur, de ce que je dois juger de cet autheur et de tous les autres, je m'en rapporte à vous, qui ne pouvez errer, et au jugement de qui je regle toutes mes opinions. J'ay aussi la mesme soumission à vous croire touchant la faute que vous dites que je fais de n'escrire point à madame de Longueville. Le respect m'en a empesché jusqu'icy. Mais vous me faites bien plus de peur de cette princesse en me la representant si serieuse et si politique. Nous avons icy du plaisir à nous l'imaginer entretenant monsieur Lampadius (on m'a dit que d'ordinaire il est vestu de satin violet), monsieur Vulteius et monsieur Salvius, et surtout ce gros Hollandois,

dulcia barbare
Lædentem oscula, quæ Venus
Quinta parte sui nectaris imbuit.

Je ne sçay pas de quoy elle peut entretenir ces messieurs-là, ni si elle leur parle à propos; mais je l'ay veuë icy souvent en beaucoup de compagnies, qu'elle ne sçavoit pas dire trois mots et qu'elle ne desserroit pas les dents en une aprèsdisnée. Celuy qui luy conseille d'apprendre l'allemand pour se divertir a bien fait rire madame de Sablé et madame de Montausier. Si ce fut monsieur Vulteius qui luy fit cette proposition-là, ne

vous semble-t-il pas que ce vers d'Horace venoit bien en cette occasion?

Durus enim, Vultei, nimis attentusque videris
Esse mihi.

Quant à ce que vous vous plaignez que vous n'avez que deux fois l'an de mes lettres, et que je n'ay pas la force de vous escrire deux fois de suite, je vous en remercie tres-humblement. Ces plaintes-là ne me semblent pas moins obligeantes que vos loüanges: *Nec tam molestum est accusari abs te officium meum, quam jucundum requiri.* Mais vous sçavez mon défaut, et vous m'avez pris sur ce pied-là :

Dixi me pigrum proficiscenti tibi, dixi
Talibus officiis prope mancum.

Et puis vous connoissez mieux que personne quel embarras c'est que ces lettres qui n'ont aucun sujet réel, et où il faut discourir sur la pointe d'une aiguille. Il reste à répondre à la fin de vostre lettre, qui, estant fort belle et mesme flatteuse au commencement et au milieu, a une fort vilaine queuë,

atrum
Desinit in piscem.

J'ay ry pourtant du rabaissement de Guillon, et il reste vray que vous vous en estes souvenu bien à propos. Sans mentir, Monseigneur, vous estes tousjours admirable!

Seu tu querelas, sive geris jocos.

Il n'y a rien de plus serieux, ni de plus grave, ni de plus austere, que les reprimendes que vous me faites :

Tertius e cœlo cecidit Cato.

Vous me representez la messeance qu'il y a d'estre vieux et amoureux; vous me mettez dix lustres sur la teste, et par dessus le marché une olympiade courante, car vous confondez les nombres latins et grecs pour faire paroistre la somme plus grande, et vous ne faites pas mesme de conscience d'adjouster quelque chose à la rapidité du temps. Vous m'alleguez mes lunettes, et il est vray que je m'en sers depuis six mois et que j'en ay en vous escrivant cecy. Vous me reprochez ma barbe et mes cheveux gris, et là-dessus :

Tandem nequitiæ fige modum tuæ.

Quand donc, me dites-vous, sera-t-il temps de faire retraite ?

Nonne pudet capiti non posse pericula cano
Pellere ?

Voulez-vous loger l'amour avec les rhumes, la goutte et la gravelle, et mettre ensemble toutes les maladies de la vieillesse et de la jeunesse? Quel desordre ! quelle honte !

Jamdudum ausculto, et cupiens tibi dicere servus
Pauca reformido,

premierement, Monseigneur,

> *Ultra Sauromatas fugere hinc libet,*

lors que je vous entens faire des reprimendes si severes. Quand vous auriez passé vostre vie sur le haut d'une colomne ou dans les deserts de la Thebaïde, renonçant au monde et à ses pompes, vous ne parleriez pas d'une autre sorte. Mais vous, que j'ay veu si galant, comment, à moins que d'avoir fait devant des miracles, avez-vous le courage de declamer si hautement et si severement? J'avoüe qu'une partie de ce que vous dites contre moy est veritable :

> *Parcius ista viris tamen objicienda memento.*

Peu s'en est fallu que je n'aye adjousté :

> *Novimus, et qui te.*

Mais, quand bien vous seriez aussi reformé que le Pere de Gondy, que vostre ame ne seroit plus capable d'aucune sorte de passion, et que l'effet de vos yeux s'arresteroit, comme vous dites, à vostre imagination, sans passer jusqu'à vostre jugement, vous ne feriez que ce que vous estes obligé de faire ; et cela ne tireroit pas de consequence pour moy. Vous autres grands hommes que la fortune a mis sur le theatre, qui joüez un roolle exemplaire,

> *Vos, o patritius sanguis, quos vivere par est*
> *Occipiti cæco ;*

vous particulierement, Monseigneur, que la France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, regardent, il est juste que vous viviez ainsi ;

Nos numerus sumus, fruges consumere nati,
Sponsi Penelopes, nebulones.

Cependant, pour un mot qui m'est eschapé de dire que j'avois icy quelque engagement, vous vous escriez :

O cœlum ! o terras ! o maria Neptuni !

Et on diroit, à vous entendre, que *minxi in patrios cineres*, ou que j'ay commis quelqu'autre crime extraordinaire :

Patrue mi, patruissime, nihil feci quod succenseas.

Et, certes, si vous estiez en ma place, aussi peu en veuë que je suis, et qu'il y eust auprès de vous une personne bien faite qui vous fist bonne chere, avec toute vostre austerité, ma foy, Monseigneur, vous ne la querelleriez point. Aussi ne m'effrayay-je pas de tout ce que vous sçauriez dire :

Miserorum est neque Amori dare ludum,
Aut exanimari metuentes patruæ verbera linguæ.

Et ce *Nec turpem senectam degere, nec cythara carentem,* que vous m'avez appris, comment l'entendez-vous? qu'il faut que je jouë de la guittare à soixante ans ! C'est bien à propos. Lambin l'explique qu'il faut estre amoureux aussi long-temps que l'on

peut, et il est homme de bon sens. Mais voicy une lettre bien longue :

Tibi ingentem epistolam impegi.

Il faut pourtant, devant que de la finir, que je vous fasse mille complimens de la part de madame de Sablé et de madame de Montausier; je ne leur ay fait voir que les endroits de vostre lettre où vous parlez de madame de Longueville. Pour le reste, qui que ce soit ne le verra. Quand il n'y auroit que l'endroit des dix lustres, n'ayez peur que je la montre. Je n'ay ici que quarante-sept ans; je vous supplie que je n'en aye pas davantage à Munster, et mesme, si vous voulez, *deme unum, deme etiam duos*. J'oubliois à vous dire que ces dames m'ont commandé de vous mander que, si vous parlez comme vous escrivez, elles ne plaignent pas madame de Longueville, et que l'on peut estre, en quelque lieu que ce soit, agreablement avecque vous. Je voudrois que vous entendissiez combien elles vous estiment; elles jurent qu'il n'y a que vous au monde qui ait assez d'esprit, et je leur dis qu'il y a vingt-cinq ans que je le croy. Mais c'est trop vous arrester :

Ne me Crispini scrinia lippi
Compilasse putes, verbum non amplius addam.

A Paris, le janvier 1647.

A Madame la duchesse de Longueville,

Estant à Munster.

LETTRE CLXXXVIII.

Madame, n'ayant osé, par respect, escrire jusqu'icy à Vostre Altesse, j'ay un extreme regret d'y estre contraint par une si funeste occasion que celle qui m'y oblige à cette heure. Je ne doute pas, Madame, qu'ayant perdu Monseigneur vostre pere dans le temps que vous receviez le plus de preuves de son affection, cette perte ne vous soit infiniment sensible, et que, n'estant pas accoustumée à recevoir de pareils coups de la fortune, celuy-cy ne vous ait extremement touchée. Mais j'espere que cette justesse d'esprit qui ne vous a jamais permis de rien faire ni de rien dire que dans la vraye mesure qu'il le falloit vous servira en ce rencontre, et que vous reglerez vostre douleur et vos larmes comme vous avez sceu regler toutes les actions de vostre vie. A dire le vray, Madame, il est bien juste qu'une personne aussi celeste que vous s'accommode aux volontez du Ciel, et qu'ayant tant receu de luy, vous souffriez qu'il vous oste quelque chose : encore semble-t-il qu'il ait voulu prendre le temps de vostre absence pour cela, et qu'il ait permis que ce malheur soit arrivé pendant que vous estiez éloignée, pour ne faire pas voir à vos yeux le deüil qu'il vouloit mettre dans vostre maison. Je prie

Dieu qu'il y remette bien-tost la joye par vostre retour, et qu'il nous rende la paix et Vostre Altesse, sans qui personne ne sçauroit plus vivre, et qui sont les deux choses du monde les plus desirées, particulierement de moy, qui suis, Madame, vostre, etc.

A Monseigneur le Prince.

LETTRE CLXXXIX.

Monseigneur, ce n'est que pour m'acquiter de mon devoir, et non pas pour vous consoler, que j'entreprens de vous escrire. Je connois trop bien l'estenduë et les lumieres de vostre esprit pour m'imaginer que l'on vous puisse dire aucune raison pour cela que vous ne voyez pas mieux que tout autre; et puis, Monseigneur, je crois qu'un esprit qui est occupé à donner le repos à toute l'Europe ne se laissera pas mettre en desordre pour la mort d'une personne, quelque importante qu'elle puisse estre, et que la fermeté de vostre ame, éprouvée en toutes sortes d'occasions, ne vous manquera pas en celle-cy. Mais, la bien-veillance que vous m'avez tousjours fait l'honneur d'avoir pour moy m'obligeant de m'interesser dans tout ce qui vous regarde, j'ay creu, Monseigneur, qu'il estoit de mon devoir de vous tesmoigner la part que je prens dans vostre desplaisir, et de vous renouveller la protestation,

que je vous ay faite beaucoup de fois, d'estre avec toute sorte de respect, Monseigneur, vostre, etc.

A Monsieur Costart,

Trois jours après qu'il se fut mocqué
de quelques fautes que l'auteur avoit faites en parlant latin
à un ambassadeur.

LETTRE CXC.

Si vales, bene est. Ego autem vereor ut valeas. Heri enim, si non ægro, at certe anxio animo domum te recepisti. Neque ego, me hercule! sine molestia eram, quando te, felicitatis meæ et conscium et authorem, in his ærumnis videbam versari. Scio quam morosi sint qui amant, et quam omnibus vel minimis offensis obnoxii. Sed, si te novi, is es qui citissime sanari potes. Fortassis quidem jam hæc nox, et Catullus tuus tibi dedit consilium, et, ut destinatus obdures, suasit. Quomodo igitur te habeas, qua mente sis, tranquilla aut sollicita; vigileris-ne lassus, an naso tantum vigilaris, fac me certiorem. Ego, mi Costarde, tibi persuadeas velim me a nullo plus velle amari quam a te, et, si ita placet, mandaturum huic inimicæ nostræ (quidni enim mea est, si tua?) ut res suas sibi habeat. Tu quid velis vide, et me ama.

Je vous supplie de corriger ce theme et de me

dire franchement si de la sixiesme, où vous m'avez veu ces jours passez, je puis monter à une plus haute classe. Je suis vostre, etc.

Au mesme.

LETTRE CXCI.

Bene exoluisti, mi Costarde, quod mihi de te promiseram : te pro onyce cadum redditurum, et cadum quidem similem illi Sulpitiano, spes donare novas largum, amaraque curarum eluere efficacem. Illa enim tua epistola, quam tu ponderosam, ego magni ponderis nomino, nescio quomodo me invitum et renitentem, in tanta dolendi causa, gaudere compulit; et quod non tempus, non litteræ, non ipsa quæ poterat esse luctus satietas, fecerant, tua lepida, faceta, lepidissima, facetissima, omnibus atticis, romanis, nostris salibus condita, fecit allocutio.

Me voilà desja au bout de mon latin. Aussi, Monsieur, à dire le vray, je ne sçay pas mesme assez de françois pour vous bien expliquer et vous faire entendre comme je voudrois les veritables ressentimens que j'ay du soin que vous prenez de moy et de l'affection que vous me tesmoignez. Je n'ay rien veu dans vostre lettre qui ne m'ait touché le cœur, et tout m'y plaist extremement, hors les

loüanges que vous m'y donnez : car, pour en parler franchement, vous faites un peu trop valoir

Et crassum unguentum, et Sardo cum melle papaver.

Quand mesme mon *nardus* vous auroit plû (c'est une belle question, s'il faut dire mon *nardus* ou ma *nardus*), quand, dis-je, il vous auroit plû, le reste de la lettre, s'il m'en souvient bien, ne valoit gueres, et elle avoit esté escrite à la haste.

Quid quod olet gravius mistum diapasmate virus.

Pour le passage de Terence que vous me reprochez d'avoir passé sans en rien dire, je pense que je l'ay fait parce que je n'y voyois point de difficulté. Gnaton veut faire entendre à Thrason qu'ayant oüy dire plusieurs fois cette bonne repartie, sans que l'on en dist l'autheur, il avoit crû alors que c'estoit un de ces bons mots qu'on choisit sur plusieurs qui se sont dits dans la suitte des temps et dont on se souvient pour estre excellens, et ne veut pas dire que, luy entendant raconter que c'estoit luy qui l'avoit dit, il ne le crût pas; mais qu'auparavant cela, il l'avoit crû un dit ancien. *Audieras?* Gn. *Sæpe : et fertur in primis.* Je ne vois pas ce qui vous a là embarrassé. Pour moy, j'ay peur que vous ne l'entendiez pas, puisque vous y faites tant de finesses, et que vous ne soyez de ceux

Qui faciunt næ intelligendo ut nihil intelligant.

Mais, sans mentir, c'est une grande hardiesse, et mesme une ingratitude, de parler ainsi à un homme qui m'escrit tant de belles choses. En verité, j'apprens plus dans vos lettres que je n'ay appris dans tous les livres que j'ay jamais leus. Et, si je suis *magister cœnæ*, vous estes *magister scholæ*, et, pour dire en meilleur latin, *ludi magister;* et c'est comme ce que disoit Ciceron d'Hircius et de Pansa : *Hircium et Pansam habeo discendi discipulos, cœnandi magistros.* Mais, je vous prie, continuez à me donner de grandes leçons, c'est à dire faites tousjours de grandes lettres.

Parcentes ego dexteras
Odi.

Mais il n'en faut pas demeurer là, car *sparge rosas* vient encore bien; et ne pensez pas vous en excuser sur la poussiere et la sterilité de la philosophie et de la theologie. Ces sciences-là deviendront fleuries entre vos mains, *pro carduo et pro paliuro foliis acutis, surget mollis viola et purpureus hyacinthus.*

Quidquid calcaveris hic rosa fiet.

Vous faites *florès* par tout. Mais ne croyez pas me contenter en m'envoyant de celles de Seneque: il me semble que c'est comme si on m'en envoyoit des halles. Je les veux cueillies plus à l'écart, *per devia rura,* et un peu plus naturelles,

Et flores terræ quos ferunt solutæ.

Pour vous dire le vray, je n'ay pas grand goust pour cet autheur-là. Vostre latin m'a plû davantage que le sien, et j'ay pris plus de plaisir aux choses que vous m'avez dites de vous-mesme qu'à celles que vous m'avez alleguées de luy. Mais, dans le contentement d'avoir de vos lettres, il arrive bien souvent que le plaisir que j'ay à les lire augmente le regret que j'ay de ne vous point voir, et me fait mieux sentir quelle perte c'est pour moy que d'estre loin d'un homme qui escrit de ces choses-là, et qui m'en diroit de pareilles tous les matins, s'il estoit icy.

medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.

Pour ce qui est de Pline, je m'estonne de ce qu'il fait tant de cas du bon mot de son senateur, et m'estonne aussi de ce que vous loüez tant celuy de Montagne :

nimium patienter utrumque.

Pour l'amour de vous, je ne veux pas dire le reste; monsieur Pauquet dit de meilleurs mots que ces messieurs-là. Celuy que vous m'avez mandé de luy m'a fait rire de bon cœur. J'ay veu toutes les lettres que vous avez escrites icy et à Angoulesme : elles m'ont semblé admirables. Je ne puis m'empescher de vous dire que la demy page où vous me parlez de monsieur de P*** m'a semblé tout comme si Petrone l'avoit escrite. Adieu, Monsieur.

Je vous avois desja escrit cette lettre; mais, ayant veu par celle que vous avez escrite à madame la marquise de Sablé que vous ne l'aviez pas receuë, je m'en suis ressouvenu du mieux qu'il m'a esté possible. Si vous la recevez deux fois, au moins je suis asseuré que vous ne la lirez qu'une. Je suis vostre, etc.

Au mesme.

LETTRE CXCII.

Monsieur,

Quo me, Bacche, rapis tui
Plenum, quæ in nemora, aut quos agor in specus,
Velox mente nova?

Que vous me faites voir de païs, et que vous me montrez de terres qui m'estoient inconnuës, et lesquelles je n'eusse jamais descouvertes!

ut mihi devio,
Ripas et vacuum nemus mirari libet!

Vostre grand facteur m'éveilla pour me donner vostre lettre, et je ne vous puis dire l'estonnement que j'eus de trouver tant de tresors à mon réveil, et de voir tant de choses qui m'estoient nouvelles.

non secus in jugis
Ex somnis stupet Evias,
Hebrum prospiciens, et nive candidam
Thracem.

A dire le vray, cela est beau, après avoir joüé une partie de la nuit et dormy l'autre, de se réveiller sçavant.

Me fabulosæ, Vulture in Appulo,
Ludo fatigatumque somno,
Fronde nova puerum palumbes
Texere.

Vous remarquerez, s'il vous plaist, en passant, ce *fatigatum somno*, et vous m'en direz vostre avis. Continuez donc, s'il vous plaist, à avoir soin de moy, et ne soyez pas plus mesnager que la derniere fois :

Nec parce cadis mihi destinatis.

Traitez-moy tousjours aussi bien :

Et Chia vina, aut Lesbia,
Vel quod fluentem nauseam coerceat,
Metire nobis Cæcubum.

Mais, parmy ces vins grecs, meslez-y aussi quelque chose du vostre. J'aimeray bien autant vos pensées que celles d'Eschyle et de Sophocle, et ne croyez pas en estre quitte pour me faire transcrire par monsieur Pauquet trois ou quatre feüillets de vos recueils. Il me semble que vous avez fait comme ce *caupo* de Ravenne : vous me l'avez envoyé *merum*, et je le demandois *mixtum*. Au reste, vous avez admirablement bien trouvé ces *devia rura* que je demandois, et vous m'avez servy à mon goust. Le vin d'Espagne est trop fort pour moy.

Generosum et molle requiro
Quod curas abigat, quod cum spe divite manet
In venas, animumque meum quod verba ministret,
Quod me Lucanæ juvenem commendet amicæ.

J'ay honte, après cela, de vous rendre *villum pro vino*. Mais que voulez-vous ?

Nos alicam, mulsum poterit tibi mittere dives.

Mais, parmy la bonne chere que vous me faites, les difficultez que vous me proposez me surprennent, et il me semble que c'est

Inter pateras et levia pocula serpens.

Après m'avoir bien traitté, vous me donnez la question :

Tu lene tormentum ingenio admoves
Plerumque duro.

Ne sçavez-vous pas bien que c'est à vous à m'instruire et à m'éclaircir de mes doutes, au lieu de m'en proposer? que vous estes le maistre, et que *Davus sum, non Œdipus?* Mais je m'en tireray fort bien en n'y répondant rien, et je vous montreray que je suis de ceux de qui on disoit : *in conviviis loquebantur, in tormentis tacebant.* Je vous diray seulement que, dans mon Terence, pour *rem si videas, censeas,* j'ay trouvé *rerum.*

Au lieu donc de satisfaire à vos questions, je vous en feray d'autres, et vous demande en demandant comme vous entendez ce mot de Quinte

Curce, qui dit qu'Alexandre en sa seconde bataille, comme je croy, qu'il donna contre Darius, attaqua le frere de Darius dans la meslée, lequel, ce dit-il, *armis et robore corporis multum supra cæteros eminebat*. Les uns disent qu'*armis* veut là dire *humeris;* les autres, qu'il signifie *armes* et qu'il veut dire que, par la richesse de ses armes et la taille et force de son corps, il se faisoit remarquer sur tous les autres. Ceux qui soustiennent la premiere opinion disent que l'autheur a eu visée à cet hemistiche de Virgile, *quam forti pectore et armis;* que *eminere* ne revient pas à l'autre sens; que, s'il eust voulu dire qu'il estoit remarquable par ses armes, il n'eût pas mis simplement *armis,* mais *fulgore armorum*. Les autres respondent que, quoy que *eminere* veüille dire proprement surpasser de hauteur, il signifie aussi fort souvent estre remarquable; que, si *armis* signifioit les espaules, il faudroit que ce mot *eminebat* se prist là en deux differentes significations : car, en la premiere, il ne revient pas bien à *robore corporis;* et on ne peut pas dire qu'il estoit par dessus les autres de toutes les espaules et de la force de son corps; mais qu'au reste *armis* est un mot qui ne se dit proprement que de *brutis,* et ne se donne aux hommes que par les poëtes, et qu'il n'est pas raisonnable que Quinte Curce, pouvant mettre *humeris,* eust esté faire une equivoque si fascheuse que celle-là en mettant *armis*. Songez-y, s'il vous plaist, et en dites vostre opinion : car cela a esté fort contesté icy, et on en attend vostre avis.

J'ay trouvé parfaitement beau tout ce que vous me mandez de Bacon; mais ne vous semble-t-il pas qu'Horace, qui disoit

Visam Britannos hospitibus feros,

seroit bien estonné d'entendre un barbare discourir comme cela?

Vostre *aureæ diei palpebræ* m'a extremement plû, et il me semble qu'entre un grand nombre de parrains qu'a eu l'Aurore, il n'y en a point qui l'ait nommée si agreablement qu'Euripide. Au reste, la loy du borgne Locrien, à mon avis, estoit extremement juste, et il avoit grand interest de la proposer; et, pour moy, quand je n'eusse esté que bigle, je m'y fusse hazardé. Ne croyez-vous pas que bigle vient de *binus oculus,* comme un œil double, qui regarde en deux endroits?

Pour Lucius Neratius, s'il eust donné des soufflets avec un peu plus de choix, il me semble que son argent n'eust pas esté mal employé, et que ce seroit une des plus agréables despenses que l'on pourroit faire.

Ce fut, sans doute, une grande et remarquable saignée que celle qui guerit de la fievre Fabius Maximus. Croyez-vous qu'après cela les Allobroges luy souhaitassent encore une fois ses fievres quartes? Je vous veux envoyer pour la fievre qu'ils appellent *semitertiana,* ou, si j'ose parler grec devant vous, *Emitritæus* (Monsieur Pauquet, je vous prie, ne dites pas à vostre maistre que j'ay escrit *Emitritæus* sans *h*); je vous veux, dis-je, apprendre

pour cette fievre-là une recette cent fois plus aisée :

Inscribas chartæ quod dicitur Abracadabra,
Sæpius et subter repetas (mirabile dictu !)
Donec in angustum redigatur littera conum.

C'est à dire Abracadabra, et dessous Abracadabr, et à la troisiesme ligne Abracadab, etc. Vous fussiez-vous jamais avisé de cela? et ne faut-il pas bien sçavoir la medecine, et la vertu des choses, pour avoir découvert la proprieté de ce mot-là?

Sans mentir, les vers d'Alexandre Severe m'ont fait rire extremement de bon cœur. Vous qui sçavez le grec, n'avez-vous pas bien du regret que l'original en soit perdu? Peut-estre que l'Iter de Jules Cesar et la Sicile d'Auguste estoient de cette sorte-là. La fortune n'est-elle pas bizarre d'avoir fait perir les œuvres de Cinna et de Varius, et d'avoir conservé jusqu'à nous cette epigramme dont son autheur, après l'avoir faite, pouvoit dire aussi bien qu'Horace :

Exegi monimentum ære perennius,
Quod nec imber edax, aut Aquilo impotens, etc.?

L'equivoque d'Aurelian me plaist. Mais encore ne laissay-je pas d'avoir pitié des pauvres chiens. J'eusse mieux aimé qu'il eust juré de n'y laisser pas un chat.

Pour ce qui est de vos estoiles de la terre, vous n'estes pas le premier qui avez traduit cela en françois, et qui vous estes avisé que l'on pouvoit nom-

mer les estoiles les fleurs du ciel. Car le Roman de la Rose dit

> Qu'il vous fust avis que la terre
> Voulsist emprendre estrif et guerre
> Au ciel, estre mieux estellée :
> Tant est par ses fleurs rebellée.

Et le marin,

> *Il Ciel fiorito, e'l Terreno stellato.*

C'est peut-estre là du grec pour vous. Le petit ignorant! A propos de cela, Monsieur, Lycimnius est icy; mais il n'y a pas amené sa femme. Elle me mande qu'elle en est bien faschée, qu'il est en tres-mauvaise humeur, et qu'il ne l'a pas voulu. Je ne sçay qu'en croire : car, afin que vous le sçachiez, mademoiselle Lycimnia est plus coquette et plus trompeuse que nous. Si vous avez trouvé en Poitou quelque belle et fidele maistresse,

> *Gaude sorte tua. Me libertina, neque uno*
> *Contenta, Phryne macerat.*

Sçachez, s'il vous plaist, que *libertina* veut là dire ce que nous disons en françois *libertine*, et ne vous y trompez pas. ****.

Que le petit conte latin du bas de vostre lettre m'a plû et m'a semblé admirablement escrit! Si vostre histoire ou la mienne estoient escrites comme cela, on ne liroit plus Petrone. Adieu, Monsieur; je vous jure ma foy que je meurs d'envie de vous revoir, et que nous nous promenions

au Cours ensemble. Je suis, de tout mon cœur, vostre, etc.

Au mesme.

LETTRE CXCIII.

Monsieur, vous eussiez mieux fait de laisser passer Hebrus, et vous verrez ce que c'est que d'arrester les rivieres et de s'opposer à leur cours. Celle-cy est douce et tranquille, et coule paisiblement sans faire tort à personne. Cependant vous declamez contre elle, comme si elle avoit emporté *sata læta boumque labores*. Vous me dites mille choses contre son honneur :

et fera diluvie quietum
Irritas amnem.

Mais vous, qui ne l'avez pû souffrir *cum pace labantem,* vous l'allez voir

nunc lapides adesos,
Stirpesque raptas, et pecus, et domos,
Volventem una, non sine montium
Clamore, vicinæque sylvæ.

Vous jugerez bien à peu près, Monsieur, si dans mon allegorie vous estes designé par le bestial ou par les montagnes. Mais, pour revenir à ce que nous disions, Hebrus est un fleuve delicieux, mais

peu hanté et peu connu du vulgaire, *ignotus pecori*, et aux habitans de Poitou : vous ne sçaviez pas, sans doute,

Atque auro turbidus Hebrus;

ny ce que Pline dit, que l'on trouve de l'or dans son gravier. Mais, dites le vray, vous n'aviez pas oüy dire non plus que la teste et la lyre d'Orphée furent jettées dedans cette riviere :

caput, Hebre, lyramque
Excipis.

A vostre avis, vous deviez vous plaindre que je vous misse sur son rivage, veu principalement ce que l'on en dit,

Flebile nescio quid queritur lyra,

et puis,

respondent flebile ripæ.

Regardez le grand tort que je vous faisois. Vous eussiez peut-estre oüy tout cela; et, s'il est vray ce que dit Pausanias que les rossignols qui estoient vers le tombeau d'Orphée chantoient plus melodieusement que les autres, imaginez-vous s'il fait bon où je vous avois placé, et quelle musique il doit y avoir. La plainte que vous me faites de mes neiges ne me semble guere plus raisonnable, et vous n'estes pas, à ce que je vois, de ces délicieux dont Pline dit (j'entens le vieux, car, pour l'autre, je ne le daignerois alleguer) : *nives petunt,*

pœnasque montium in voluptatem vertunt; et vous ne les appelleriez pas vos maistresses comme cet autre,

> *Setinum, dominasque nives, densique trientes.*

Mais, quand vous ne seriez pas de ce goust-là, au moins ne vous en deviez-vous pas tant fascher.

> *Aspice quam densum tacitarum vellus aquarum*
> *Defluat in vultus Cæsaris, inque sinus :*
> *Indulget tamen ille Jovi.*

Vous ne devriez pas, ce me semble, estre de plus mauvaise humeur que Domitian, et vostre Catulle vous devroit apprendre que je ne vous avois pas si mal logé quand il dit :

> *Ego viridis algida Idæ*
> *Nive amicta loca colam.*

Ne sçavez-vous pas, *dedit nivem sicut lanam,* et que c'est elle qui conserve les plus tendres fleurs contre la rigueur de l'hyver? Sans mentir (car il ne vous faut pas trop effaroucher ni vous faire tousjours la guerre), vous m'en avez envoyé les plus belles du monde, et de toutes les sortes,

> *Et quas Ossa tulit, quasque altus Pelion herbas,*
> *Othrisque et Pindus, et Pindo major Olympus.*

Je n'ay pas assez de nez pour tout cela. Un nez de rinocerot, celuy de Papilus, et celuy de Monsieur ***

> *Et omnis copia narium*

n'y suffiroient pas. Un homme qui envoye tout cela ne devroit pas soupçonner que l'on peut mettre *pede barbaro* pour luy, ny que cela vinst bien à son pied. Un barbare auroit-il toute la dépouille de la Grece et de l'Italie?

Barbarus has segetes?

Mais, quand je vous aurois appellé ainsi, je veux bien que vous sçachiez (car je ne me sçaurois tenir de vous apprendre tousjours quelque chose) que cela n'est pas si offensant que vous croiriez bien. Et, sans vous alleguer que *barbarico postes auro* est interpreté par Servius pour *multo auro,* je vous diray que *barbarica lege jus meum persequar,* dans Plaute, est expliqué par les interpretes *romana lege;* et, dans le mesme autheur, *quid urbes barbaras juras,* c'est à dire *italas.*

Selon que vous alleguez le Furius d'Horace, entre ces discours de neige dont vous parlez, je crois que vous ne l'entendez pas. Car Horace ne veut pas dire par là qu'il dit des choses froides; mais il se veut mocquer de ce vers qu'il avoit fait :

Jupiter hybernas cana nive conspuit Alpes.

Je suis trompé si Quintilien n'allegue aussi ce mesme vers, en un endroit où il blasme les mauvaises metaphores; et Horace, pour dire quand il fait froid, dit ingenieusement et satyriquement :

et cum
Furius hibernas cana nive conspuit Alpes.

Je ne suis pas de vostre avis sur l'explication que vous donnez à *ludo fatigatumque somno,* en expliquant *fatigatus, lassatus* pour *ludo,* et *oppressus* pour *somno :* car je croy qu'un mot qui se rapporte à deux autres doit avoir une mesme signification pour tous les deux; et, pour moy, je prendrois là *fatigatum somno* pour *fatigatum somni inopia,* comme sommeil se prend en françois pour le *somne* en effet et pour l'envie de dormir. Je n'en puis plus de lassitude et de sommeil. Prenez garde, au reste, que tous les passages que vous alleguez de *fatigatus,* où vous luy donnez une autre signification que son ordinaire, ont un plus beau sens en le laissant en sa signification propre; et j'ayme mieux *fatiguoit* les dieux d'un autre empire que *importunoit;* et ainsi des autres.

J'ay trouvé, aussi-bien qu'Aristote, que la beatitude n'estoit pas dans le jeu; et, de fait, je ne joüe plus. Il y a sept mois que je n'ay joüé, qui estoit une nouvelle assez importante, que j'avois oublié à vous dire :

Nec lusisse pudet, sed non incidere ludum.

Je suis de vostre avis en ce que vous reprenez de Quintilien. Sa raison est bonne pour les cheutes des enfans, mais non pas pour leurs jeux et les courses.

La rigueur dont les Thessaliens punissoient les ciconicides me semble assez raisonnable ; mais je ne sçay si c'estoit à cause que les cicognes mangent les serpens, ou pour ce qu'elles nourrissent leurs

peres en vieillesse, ou pour avoir esté les inventrices des clisteres, qui est une louable et utile invention. Veritablement, hors qu'elles sont mocqueuses, comme vous sçavez,

O Jane a tergo, etc.

ce sont des oiseaux de fort bonnes mœurs et qui ont d'excellentes qualitez. Je ne m'estonne pas non plus de ce que dit Pline de l'estime en laquelle les Romains avoient le bœuf; et encore aujourd'huy, parmy beaucoup de peuples, le bœuf salé est en veneration. Mais sçavez-vous ce que dit Suetone de cet honneste homme de Domitian ? *Inter initia usque adeo ab omni cæde abhorrebat ut, absente adhuc patre, recordatus Virgilii versum,*

Impia quæ cæsis gens est epulata juvencis,

edicere destinaverit ne boves immolarentur. Voyez le bon prince, qu'il avoit l'ame douce, et vous y fiez.

Je crois que vous ne connoissiez pas trop bien Sylla, de dire qu'il n'estoit pas coquet, et je gagerois que vous ne l'avez jamais veu : *animo ingenti, cupidus voluptatum, sed gloriæ cupidior, otio luxurioso esse, tamen ab negotiis, nunquam voluptas remorata.* Regardez si là dessus on peut juger qu'il n'estoit ni coquet ni galant.

Je vous supplie de dire à monsieur l'abbé de Lavardin que je le remercie tres-humblement du jugement qu'il a donné en ma faveur sur le pas-

sage de Quinte Curce, et que je ne me réjouïs pas plus de ce qu'il a jugé pour moy que de ce qu'il a bien jugé : car je prends desormais assez d'interest en luy pour estre fort aise de ce qu'il est bon juge de ces choses-là.

Je me réjouïs de ce que vous taschez à rencontrer aux ethymologies. Vous avez quasi trouvé celle de besicles, et cela n'est pas mal pour un commencement. Mais il vient de *bini circuli,* ou *bis circuli.* Celle de monsieur Crassot, dont vous vous mocquez, ne me déplaist pas, et je ne me recule pas trop non plus de celle de Vigenere. Mais je vous rendray des mules pour ses pantoufles, et vous demeurerez bien d'accord que ce mot-là vient de *mulæi,* qui estoient *calcei Regum Albanorum, rubri coloris.*

Voilà, Monsieur, ce que je devois vous avoir escrit il y a longtemps. Mais j'ay eu tant d'affaires, et telles que je sçay bien que vous me pardonnerez quand je vous les diray,

Res misera est pulchrum esse hominem nimis.

Au reste, soyez un peu plus hazardeux, et que Pegase et Bellerophon ne vous fassent point de peur. Je vous asseure que ce ne sont que fables que tout cela.

Aude hospes contemnere opes, et te quoque dignum
Finge Deo.

Au premier voyage, je vous envoyeray la decision

sur les mots de vostre noblesse. Je n'ay pas de temps à cette heure. Je suis,

J'oubliois à vous expliquer le passage de Quinte Curce, au moins comme je l'entends; et véritablement il est tres-difficile. Il n'y avoit pas, ce dit-il, de terre sous la muraille pour appliquer des eschelles, et Alexandre n'avoit pas de vaisseaux; et puis, quand il en eut eu, lors que l'on eust voulu planter des eschelles dessus les vaisseaux, estant branslans et flottans, cela n'eust pas pû se faire assez diligemment, et ceux de la muraille eussent eu le temps de repousser à coups de trait ceux qui eussent voulu monter et ceux qui estoient dedans les navires. Monsieur, vostre, etc.

A Monseigneur d'Avaux.

LETTRE CXCIV.

C'est un extreme plaisir à ceux qui vous ayment d'avoir veu revenir la maison de madame de Longueville si pleine et si chargée de vos loüanges qu'il semble qu'ils n'ayent veu que vous en Allemagne, et qu'ils ne soient revenus à Paris que pour parler de vous. Je trouve à tous propos des gens que je ne connois pas, qui me viennent faire des complimens et des offres de service en vostre con-

sideration; des femmes et des filles qui me viennent sauter au cou pour l'amour de vous. Mais, sur toutes, leur maistresse vous louë comme il vous faut loüer, et d'une sorte qu'il n'y a possible qu'elle au monde qui le puisse faire. Il y a long-temps, Monseigneur, que vous m'avez oüy dire que chacun a son goust; mais il n'y en a point qui en ayt un si exquis que celle-là, et je suis ravy qu'il soit entierement conforme au mien en ce qui vous regarde. Tout le monde sçait que vous estes un grand ambassadeur, un ministre, un grand homme :

Et pueri dicunt.

Mais ce que l'on appelle un honneste-homme et un galant-homme, si je m'y connois un peu, personne ne le fut jamais à plus haut point que vous l'estes. Et cette verité-là n'est si bien connuë de personne que de madame de Longueville et de moy. Elle fait grande estime de vostre probité, de vostre prudence, de vostre magnificence et magnanimité; elle dit cette reputation admirable, et cette creance que vous avez dans toute l'Allemagne; mais, sur toutes choses, elle parle avec plaisir de la delicatesse et de la beauté de vostre esprit, du goust que vous avez à juger des belles choses, de la facilité à les produire, et de toutes les agreables qualitez qui sont rares aux plenipotentiaires, et qu'elle dit n'avoir jamais veuës en personne comme en vous. Enfin elle vous connoist comme si elle vous avoit veu jusques dans le cœur. Je ne sçay si

elle y a esté. Elle ne m'a dit pas un mot des lettres que je vous ay escrites, quoy qu'elle me fasse l'honneur de me parler avec beaucoup de confiance, et que je l'aye mise souvent sur ce sujet-là. Tout ce que vous lisez icy, Monseigneur, est un peu trop doux, et auroit besoin d'un correctif. Mais ces lustres et ces olympiades que vous m'avez autrefois si bien mises devant les yeux ne vous reviendront-elles pas dans l'esprit en cette occasion? Avouëz qu'il y a des rencontres où les plus grandes ames et les plus parfaites s'échappent.

A Paris, le 14 avril.

Au mesme.

LETTRE CXCV.

Dupliciter delectatus sum tuis litteris : et quod ipse risi, et quod te ridere posse intellexi. A ce que je voy, *jucundissime Domine* (car pourquoy ne vous puis-je pas donner ce tiltre, que Pline dans sa preface donne à Trajan ?), vous autres plenipotentiaires, vous vous divertissez admirablement à Munster; il vous y prend envie de rire en six mois une fois. Vous faites bien de prendre le temps tandis que vous l'avez, et de joüir de la douceur de la vie que la fortune vous donne. Vous estes là comme rats en paille, dans les papiers jusques aux oreilles,

tousjours lisant, escrivant, corrigeant, proposant, conferant, haranguant, consultant, dix ou douze heures chaque jour, dans de bonnes chaises à bras, bien à vostre aise; pendant que nous autres pauvres diables sommes icy, marchant, courant, tracassant, joüant, causant, veillant et tourmentant nostre miserable vie. Mais, avec tout vostre bon temps, dites le vray, Monseigneur, ne fait-il pas plus sombre à Munster depuis que madame de Longueville n'y est plus? Au moins fait-il plus clair et plus beau à Paris depuis qu'elle y est :

Purior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo.

Le monde et la fortune vont ainsi :

hic apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit, hic posuisse gaudet.

Vous nous l'avez envoyée plus belle, plus aymable et plus habile que nous ne vous l'avions donnée; et, toute grosse qu'elle est, elle met icy en feu plus de la moitié du monde. *Arcanus hinc terror, sanctaque reverentia, quid sit illud quod tantum perituri vident.* Je voudrois que vous pussiez oüir tout ce qu'elle dit de vous, et avec quelle estime et quelle amitié elle en parle. Quoy que vous ne soyez pas sujet aux passions (n'est-ce pas M. Cornifice Ulfet qui soustient cette opinion-là?), en vérité, vous seriez en quelque hazard. Elle vous remercie de l'avis du mariage; elle n'en sçavoit encore rien d'asseuré, et

m'a commandé de vous faire de sa part mille complimens du meilleur cœur du monde. Vostre italien, au reste, et son elégance, m'ont surpris. Tout de bon, Monseigneur, vous m'effrayez :

Tot linguæ, totidem ora sonant!

Il y a quelque chose de monstrueux en cela. Cette bouche de douze fontaines que l'on donnoit à Pindare, ne vous la peut-on pas donner à plus juste titre? Mais dans quel abysme avez-vous esté chercher *se non vi piace prestarmi quella fede;* et par quel art, *ex rebus damnatis et jam nullis,* sçavez-vous tirer des beautez et des graces toutes fraisches et toutes nouvelles? Cela, avec Julio Bartolini et Bartolomeo Dini, estoit ensevely dans ma memoire, sous le debris de mille autres choses que le temps y a démolies. Vous l'y avez fait revenir *quasi jure postliminii,* et je ne vous puis dire avec combien de plaisir. J'eus honte, en vérité, de ce que mon valet me vit éclater de rire en lisant une lettre qu'il avoit entendu que l'on me donnoit de la part de monsieur d'Avaux, ce monsieur d'Avaux si grave, si sérieux, si important dans l'esprit de tout le monde. *Res ardua vetustis novitatem dare, obsoletis nitorem, fastiditis gratiam.* Mais pour vous, cela vous est aysé, et vous en sçavez bien d'autres

Au mesme.

LETTRE CXCVI.

Il faut avoüer, Monseigneur, que vous avez en moy une estrange espece de commis. Il n'entend pas un mot de finances, il ne va jamais à la direction, et à peine mesme s'avise-t-il en six mois une fois d'escrire au maistre. Mais, en recompense, il jouë beau jeu, il fait des vers, il escrit de belles lettres et fait quelquefois des combats aux flambeaux à minuit. Je me haste de m'accuser moy-mesme pour arrester vos reprimendes : car il me semble que je vous voy, avec vostre visage de plenipotentiaire, me reprocher encore mes Olympiades, et dire

Sperabam jam deseruisse adolescentiam :
Gaudebam ! ecce autem de integro.

Mais je croy qu'il n'y a pas de honte à moy de n'estre pas plus sage dans mes vieux jours que d'autres ne le sont dans leur jeunesse : *Saleii Bassi vehemens et poeticum ingenium fuit, nec adhuc senectute maturum.* Je vous avouë pourtant que je n'ay pas laissé d'en estre un peu honteux, et cela m'a arresté long-temps de vous escrire ; outre que, dans le chagrin où je m'imagine que vous estes de voir que vostre ouvrage ne s'avance point, j'ay cru

que des lettres aussi peu sérieuses que les miennes ne seroient pas de saison. Moy qui connois, Monseigneur, combien vous aymez vostre païs, je ne doute pas que vous ne soyez affligé de voir les difficultez qui naissent de jour en jour et qui s'opposent au succez de la negociation qui est entre vos mains. Ce que je vous puis dire là dessus, c'est que vous n'en devez estre touché que pour l'interest public, et que le vostre particulier est entierement à couvert. On est si bien persuadé de vos bonnes intentions que, toutes les fois que l'on se plaint icy du retardement de la paix, de ceux que l'on s'imagine (à tort peut-estre) qui n'y font pas tout ce qu'ils pourroient, cela donne occasion de parler de vous et en fait dire tout ce que vous seriez bien ayse d'entendre. C'est une chose merveilleuse que cette estoille qui vous a donné de tout temps l'amour des peuples. Il n'y a icy pas un bourgeois qui ne vous nomme, qui ne vous connoisse, qui ne vous louë. La France a mis en vous seul ce peu d'esperance qui luy reste. Voyant bien que la paix ne se peut plus faire que par miracle, on croit que c'est vous qui fera ce miracle-là; et, dans la consternation publique, vous estes le reconfort de tout le monde. Au reste, tout est icy tellement changé, les cœurs y sont si abbatus, les plaisirs si resserrez, que je ne voy plus guere de choix entre le sejour de Munster et celuy de Paris. On n'y voit plus que des gens qui se plaignent, les uns qu'on leur oste leurs gages, les autres que l'on retranche leurs pensions; et il s'y trouve mesme des commis de

surintendans qui disent qu'ils ne sont guere mieux traittez que les autres.

On y voit aussi Saclé,
Ou bien que tout soit baclé, etc.

C'est, ce me semble, un fragment d'une piece de nostre jeunesse. Afin que vous jugiez, Monseigneur, si j'ay profité depuis ce temps-là, je vous envoye des vers que je fis, il y a trois ans, sur la maladie que monseigneur le Prince eut en Allemagne. Quelques considerations m'empescherent alors de les monstrer. Je ne les ay fait voir que depuis quelques jours. Ils ont esté assez bien receus icy; mais je ne croiray rien de ce que l'on m'en dit jusqu'à ce que je sçache le jugement que vous en ferez. Faites-moy l'honneur, s'il vous plaist, de me mander si c'est rien qui vaille, afin que, si je n'y reüssis pas, je cesse d'estre poëte, et que je me mette tout à fait à estre financier. Je ne puis finir cette lettre sans vous dire que madame de Longueville en receut dernierement une des vostres, dont elle fit un cas merveilleux, et qui a esté extremement loüée de tous ceux qui l'ont veüe. A dire le vray, elle le meritoit, et il ne se peut rien voir de plus beau.

Nosti, Antipho, quam elegans spectator formarum siem.

Vous sçavez si je me connois en ces sortes de beautez. Il n'y a que vous en France qui puisse escrire de la sorte.

Au mesme.

LETTRE CXCVII.

Vous ne pouviez pas mieux tesmoigner la bonne assiette où est vostre ame qu'en m'escrivant une lettre comme celle que je viens de recevoir. Elle semble puisée *medio de fonte leporum,* tant elle est agreable, et il est aisé de voir que cela part d'un esprit serein et d'une source tranquille. En verité, Monseigneur, rien ne vous pouvoit faire tant d'honneur dans mon esprit que de voir qu'en l'estat où sont vos affaires vous sçachiez rire de la sorte. Cela s'appelle *frui Diis iratis, et Fortunæ minaci mandare laqueum.* Vous souvient-il du temps que vous luy bastissiez un temple en si beaux vers? Vous estes bien revenu de cette idolatrie, et vous vous sçavez bien mocquer d'elle à cette heure. Je croy pourtant que, pour ce coup, elle ne vous fera que des menaces. Ceux qui connoissent la cour disent que l'on ne voudra pas s'exposer à l'envie que l'on encourroit en traittant mal un homme qui, au jugement de tout le monde, a bien merité de la France. Monseigneur de Longueville m'a fait l'honneur de me montrer la lettre que vous luy avez escrite. Je l'ay trouvée belle, belle parfaitement. Sans mentir, Monseigneur, de tous les beaux esprits, de tous ceux *qui artem tractant musicam,* il n'y en a point qui l'entende si bien que vous. Je

suis ravy que mes vers ne vous ayent pas dépleu. ******.

Je reçois, au reste, vostre *deferbuisse*. Mon Terence n'est pas si correct que le vostre, ni moy si correct que vous. Mais pourquoy voulez-vous que je vous escrive desormais une fois le mois? Ne vous suffit-il pas d'estre servy par quartier? Employez-moy donc à quelque chose pour vos affaires, et me donnez matiere de vous entretenir : autrement mes lettres n'auront que la peau et les os; elles seront seiches et courtes. Je vous obeïray neantmoins, et, quand je ne le ferois pas pour tant d'obligations que je vous ay, je le ferois pour vostre parenthese de monsieur Voiture d'Amiens. *Ego enim (existimes licet quod lubet) mirifice capior facetiis. Moriar si præter te quemquam habeo in quo possim imaginem antiquæ festivitatis agnoscere.* Si je m'y connois bien, vous estes le meilleur et le plus sage homme du monde, et chacun en demeure d'accord; mais vous estes le plus plaisant homme du monde aussi, et l'on ne s'en douteroit pas.

Butillerio Chavienio, V. Victurus, S. P. D.

LETTRE CXCVIII.

Dupliciter delectatus sum tuis litteris : et quod ipse risi, et quod te ridere posse intellexi. (Cecy est

de Ciceron. Vous vous appercevrez bien que le reste n'en est pas.) *Verebar enim ne te, hominem urbanissimum, tam longa extra urbem commoratio tædio et languore afficeret. Verum illæ tuæ jucundæ, suaves, salibus undique aspersæ, satis ostendunt solitum in te vigere Genium, illamque ingenii tui aciem nulla ratione retundi posse. Nec miror sane quod rure nihil ruris contraxeris, et te ubique tam elegantem præstes : quippe qui omnium elegantiarum fontem tam prope habeas, et a latere viri supra omnes eloquentissimi non discedas,*

et te hæc
Scire, Deo quoniam propius contingis oportet.

Ut enim videbantur Athenæ migrare quocunque se Alcibiades contulisset, sic quicquid in urbe est urbanitatis politiorisque doctrinæ, lepores, venustates, Veneres ipsæ, Richelium, quoquo se vertat, comitantur. Quam lubenti animo epistolam tuam legerim, quamque capiar illis ingenii tui deliciis, illoque tibi peculiari genere scribendi, peream si satis dicere possum. Tu te reputa, quæ in ignotissimo diligerem, quam mihi chara esse debeant in te homine amicissimo, omniumque mearum fortunarum ac rationum patrono. Quod mihi succenses, et sub-irasci videris, quod me parum diligentem præbeam in rebus domesticis curandis, inque illo negotio conficiendo quod me hic detinet, jure quidem, sed et perhumane facis, qui tantis implicitus negotiis meas curas. Cæterum, tibi persuadeas quæso me omni observantia, fide, amore erga te, omni denique studio, omnibusque

officiis præstiturum ut me hac tua humanitate ac benevolentia dignum aliquando judices. Enim tuus, imo noster, quam me devinctum habeat, et in posterum sit habiturus, ipse judicare potes; qui et beneficium ab illo in me collatum, et me quam gratus sim nosti. Certe vir alioquin summo ingenio, acerrimo judicio præditus, liberalissimus, et, ut omnia dicam, amicitia tua dignus, vel ob id unum facinus, ab omnibus laudari, a te amari, a me coli semper debet. Roxanam his diebus diligentissime legi. Quid de ea sentiam quæris? Nihil, mehercule, usquam elegantius, nihil ornatius, nihil sublimius : dignam denique Alexandro, et Armando. Quo propius inspexi, eo mihi pulchrior visa est, tamque absoluta ut nihil in ea, præter aliquem nævum, desideres. Sed quid ejus tibi nunc venustatem

prædicem, aut laudem, Antipho :
Cum ipsum me noris, quam elegans formarum spectator siem,
In hac commotus sum.

Mihi pergratum feceris si tuum de illa judicium ad me perscribas. Percupio enim scire an tibi tam lecta quam audita placuerit. Si quid in hac urbis solitudine faciam quæris? Deambulo, lego, scribo : satis jucunde hæc omnia, nisi anxius essem de publicis rebus, deque tua salute. Vive et vale.

IN OBITUM N.

Prima manu Troum quæ missa est cuspis in hostem
Eximio juveni funus acerba tulit.
At nobis meliorem animam fata invida tollunt,
Et rapuit fortem mors properata virum.
Proh facinus! qui vel laudes æquasset Achillis,
Ille habuit fatum, Protesilæ, tuum.





LETTRES AMOUREUSES ET DE GALANTERIE

LETTRE I.

FLORICE, quittons le noir, je vous en prie; ou, s'il faut que nous soyons en deuil, que ce ne soit que pour nostre absence. J'ay receu vos excuses avant que vous les eussiez faites, et vous devez penser que je ne croyois pas que vous eussiez failly puisque j'avois eu le courage de vous accuser. J'ay cherché mieux que vous tout ce qui faisoit à vostre descharge, et, pour dire le vray, ma cause estoit trop meslée avec la vostre, et j'avois trop d'interest

en vostre innocence pour ne la pas bien défendre : car, si vous eussiez esté trouvée coupable, j'en eusse eu la peine le premier, et personne n'en eust esté puny si cruellement que moy. Mais, de plus, j'ay une trop haute opinion de ma fortune et de vostre courage pour douter que l'un ou l'autre puisse tomber si bas. Il est indigne de vous et de moy de craindre qu'une affection si bien jointe se demente en quelque sorte, et c'est un crime entre nous deux d'imaginer seulement qu'il soit possible. Si l'un de ces deux dont je vous ay fait des reproches avoit attendu le jour en vostre chambre, je croirois que vous eussiez voulu prendre une nuict toute entiere pour le quereller ; et, quand je l'aurois veu entre vos bras, je penserois que je vous aurois prise pour une autre, ou que vous l'auriez pris pour moy. Enfin je me défierois plustost de la fidelité de mes yeux que de la vostre, et je me persuaderois plus aisément d'avoir esté trompé d'eux que de vous. Non, l'entretien de ces deux hommes ne me fera jamais resver, et, quand ils auroient esté un siecle entier avec vous, je ne croirois pas que vous eussiez esté un quart d'heure avec eux. Mais encore, dites-moy, après que le premier s'en fut allé, demeurastes-vous seule avec l'autre ? et vostre femme de chambre ne monta-t-elle pas aussi-tost? Sont-ils sortis, à ce voyage d'auprès de vous, aussi satisfaits que les autres fois ? Et leur avez-vous encore laissé toutes ces belles espérances avec lesquelles seules je les tiens plus riches que s'ils possedoient tous les autres

biens du monde? Je m'informe curieusement de ces particularitez, car je sçay bien qu'elles ne me peuvent estre que bien agreables; et sans doute cette entreveuë me donneroit plus de sujet de contentement que de plainte, si j'en avois une parfaite connoissance. Mais cependant ils vous virent, tandis que j'estois à trente lieuës de vous; et, au mesme temps que je me trouvois seul en ma chambre à plaindre cette absence, ils estoient dans la vostre et vous entendoient parler. Peut-estre mesme qu'ils vous ont veu rire, et que vous donnastes sujet à l'un d'eux d'avoir cette nuit-là quelque agreable songe. Ha! Florice, que c'est une traistresse passion que la jalousie, et qu'elle se glisse aisément en nous, au desceu de nostre raison! Je sçay bien que vos erreurs passées vous obligent à de fascheuses consequences, et que vous estes contrainte de faire beaucoup d'actions contre vostre cœur et le mien, si vous ne voulez faire courre fortune à une chose que vous tenez bien chere. Mais, si vous sçaviez quel coup cela me donne et combien ces pensées me touchent, peut-estre qu'une autre fois vous mettriez toute autre chose au hazard plustost que ma vie. Et, après cela, vous me reprochez que je n'ay pas esté assez diligent à vous envoyer mon portrait. En verité, voudriez-vous que je fusse arrivé pour faire un tiers avec ces deux, et que j'eusse esté present pour estre tesmoin des contentemens qu'ils reçoivent auprès de vous? Sans mentir, je ne croy pas mesme que ma peinture l'eust pû souffrir, et c'eust esté me

faire mourir en effigie. Encore je pense que j'en eusse senty quelque chose d'icy, et sans doute j'en fusse tombé en langueur, comme ceux que l'on tuẽ de cent lieuës loin en ne piquant que leur image. Mais, quand cette consideration-là n'y seroit point, vous ne devriez pas souhaitter de voir mon portrait en l'estat où les premiers jours de cette absence m'avoient mis. Il n'y a pas d'assez mauvaises couleurs dans toute la peinture pour representer celle que la tristesse m'avoit donnée, et je ne voy pas qu'il y eust apparence de peindre au vif un homme qui estoit plus que demy mort. Vous en eussiez trouvé un autre que celuy que vous aviez veu si content auprès de vous, et, si l'on m'eust bien peint, vous ne m'eussiez pas reconnu : car à moy-mesme je n'estois pas reconnoissable, et à peine pouvois-je passer pour une mauvaise copie de celuy que j'estois il y a quelque temps. Mais j'espere que bien-tost vous me verrez plus riant et plus gay, car je commence à me r'asserener le visage, et, si le peintre n'y oublie rien, vous y verrez une esperance de vous aller trouver bien-tost après mon portrait. Disposez-vous aussi de me recevoir plus gayement, et que les recommandations de la demoiselle au bon esprit ne vous en empeschent pas, si vous joüissez encore du vostre. Je ne luy envoyay pas mes baise-mains ; je luy renvoyay ceux qu'elle m'avoit faits par trois differentes personnes. Et je ne l'eusse pas entrepris, si je n'eusse craint de vous offenser en retenant quelque chose d'elle. Encore en eussiez-vous esté advertie,

si je n'eusse eu peur de vous ennuyer un quart d'heure par un fascheux ressouvenir comme celuy-là. Et la mesme consideration qui vous a empeschée de me dire cette autre nouvelle, que j'ay sceuë d'ailleurs, m'a fait taire de celle-cy. Mais, puis que nous sçavons tout l'un de l'autre, et que le mauvais demon qui nous separe veut encore nous rendre presentes toutes celles de nos actions qui nous peuvent offenser, je vous prie, trompons sa malice et le prevenons en cela. Les choses auront tout un autre visage quand nous le sçaurons par nous-mesmes, et, pour moy, je vous jure qu'il ne m'échapera jamais rien qui en apparence vous puisse fascher dont aussi-tost je ne me confesse à vous. Promettez-moy le mesme, je vous prie, et me dites comment vous avez pû sçavoir que j'eusse fait des recommandations à cette personne, et par quel chemin vous avez trouvé celuy qui m'avoit appris les nouvelles dont je me suis plaint à vous : car, sans mentir, j'en suis en peine ; et, pour moy, je croy que vous avez quelque Genie auprès de moy qui vous donne advis de ce qui s'y passe. Mais, puis qu'il vous dit tout, demandez-luy si je vous aime, et qu'il vous die combien de fois je soûpire tous les jours pour vous.

---

*A Madame ***.*

LETTRE II.

C'est sans doute une menace qui estonneroit un plus resolu que moy; mais, tant que vous me menacerez de la sorte, j'advoüe que je ne sçaurois vous craindre, et je seray assez hardy pour me trouver après disner où vous me commandez, quelque malheur qui m'en puisse arriver. Je sçay bien que vostre logis n'est pas un lieu de seureté pour moy, et que, sous l'ombre de l'amitié que vous me faites l'honneur de me promettre, il n'y a personne aujourd'huy de qui je doive craindre tant de mal que de vous. Mais au moins souvenez-vous, s'il vous plaist, de ne me laisser pas souffrir trop longtemps. Si vous voulez devenir bonne, comme vous dites, commencez à l'estre en cette occasion; et, sans mentir, l'obeïssance aveugle que je vous rends vous y oblige en quelque sorte, et la franchise avec laquelle vous voyez que je me remets entre vos mains. Quoy que je connoisse bien à quoy vous me destinez, je veux neantmoins rendre contente, tant qu'il me sera possible, la personne que vous desirez qui le soit à mes despens, et je vous promets que je tiendray son affection secrette, sans en tirer aucune vanité; mais je ne sçay si je me pourray taire de vostre confidence.

A la mesme.

LETTRE III.

C'est le vray moyen de redoubler mes peines que de me faire entendre que vous en avez; et moy, qui jusqu'icy ay supporté les miennes avec tant de patience, je doute si je pourray souffrir les vostres. Mais, de quelque sorte que ce soit, je ne puis trop endurer, puis que c'est pour l'amour de vous; et les deux mots que dans vostre billet vous avez adjoustez hors du rang des autres me doivent tout rendre supportable et me feroient courir gayement au martyre. Je croy que vous-mesme n'en doutez pas et que vous estes assez asseurée de ma resolution, puis qu'après m'avoir adverty du mal que vous me voulez faire, vous attendez que de moy-mesme j'aille le recevoir, et qu'après disner je me rende volontairement en un lieu où mes peines doivent estre redoublées. Cette menace pourroit donner de la crainte à un autre, et feroit songer un plus sage que moy à se mettre en sauveté; mais, quelque peril que j'y voye, il n'y a pas de moyen de ne vous point obeïr, ni qu'ayant l'honneur de vous connoistre si bien que je fais, je me puisse empescher d'estre vostre, etc.

A la mesme.

LETTRE IV.

J'ay oublié tout ce que je devois dire à la *** avec qui vous me vouliez accorder, et si je vous asseure que ce n'est pas pour avoir dormy depuis. Je suis fasché de n'avoir pas eu plus de soin d'une personne qui m'avoit esté recommandée de si bonne part, et que, ne luy pouvant donner aucune place en ma volonté, elle n'en ait pas eu davantage en ma memoire. C'est la partie de mon ame dont je luy pouvois le plus justement faire part, car c'est celle qui est la plus contraire au jugement et qui a le soin des choses passées. Mais, si je luy dis quelque chose d'obligeant après disner, elle ne se pourra pas plaindre que je ne luy parle que par cœur; et je sens le mien si esloigné de tout ce que j'ay à luy dire que, si vous ne me secourez tantost, vous verrez que je ne sçauray pas, non plus que vous, ni les mots ni les temps. Mais pleust à Dieu que vous ne sceussiez pas celuy de vostre partement, et que vous ne m'en pussiez encore aujourd'huy rien apprendre! car, sans mentir, je n'ay pas l'esprit assez fort pour en souffrir seulement l'imagination, et cette pensée estouffe en moy toutes les autres. Quand je songe que demain vous ne serez plus icy, je trouve estrange qu'aujourd'huy je sois au monde, et je suis prest d'avoüer avec vous qu'il y a de la fiction en cette amour que je

fais paroistre, quand je pense que je respire encore et que ce déplaisir n'acheve pas de me tuër. D'autres ont perdu la parole et se sont confinez aux solitudes de la Thebaïde pour de moindres mal-heurs que le mien; mais, si j'avouë que je ne pourrois pas m'aller plaindre de mon mal si loin de vous, je suis, ce me semble, excusable de n'aller pas chercher un hermitage aux deserts d'Egypte, puis que j'espere trouver place en celuy que vous allez bastir. Il n'y a que cette esperance qui me puisse arrester au monde, et ma vie ne tient plus qu'à cette pensée. Je ne sçay pas si tout ce que je dis icy est dans les bornes de l'amitié passionnée; mais vous ne pouvez dire que je parle à vous trop clairement, veu que vous pouvez tousjours donner deux sens à toutes mes paroles, ny vous plaindre si je ne vous escry pas dans les termes que vous disiez, puis que je n'ay pas veu encore celuy qui me le doit apprendre; tandis qu'il m'est permis de faillir, et que je puis dire quelque chose de mes sentimens, je vous jure, avec la mesme affection que je fis hier, que la seule folie que je feray au monde, ce sera d'aimer tousjours la plus aimable qui fut jamais, et que je veux bien avoir vostre haine dès le jour que vous aurez mon amitié.

A la mesme.

LETTRE V.

Je sens bien que la fin de mes jours approche, et que je suis à la veille du plus grand mal-heur qui m'arrivera jamais; cependant je trouve mon esprit en un estat plus tranquille que je n'eusse osé l'esperer, et, au milieu de mille pensées qui m'affligent, j'en trouve encore quelqu'une qui me console. Dans l'estonnement où je suis, je ne puis voir la cause d'un evenement si extraordinaire; mais je connois bien que vous produisez en mon ame, je ne sçay par quels moyens, des effets dont je ne voy pas la cause, et que vous faites que mon cœur se resjoüisse sans que mon esprit sçache pourquoy. Tant y a que je suis aussi resolu de mourir que s'il me restoit quelque chose à esperer après cela; et, quelque cruelle que soit la mort que me va donner vostre absence, je suis preparé à la souffrir, comme si c'estoit un passage à une meilleure vie. Il me déplaist seulement que cette personne à qui vous me prestez quelquefois ne me permette pas d'achever mes jours en repos, et que je sois contraint de partager entre vous et elle les dernieres heures qui me restent. Cela me persuade, ce que je n'avois pû encore bien croire, que nous voyons tous, à l'heure de la mort, nostre bon et mauvais ange, et que nous avons en ce moment de bonnes et de fascheuses visions. Mais je vous supplie tres-

humblement, si vous ne me haïssez pas encore, de ne me pas delaisser en cette extremité, et de prendre soin d'une ame qui ne peut estre sauvée que par vous, et qui seroit tourmentée à jamais si vous l'aviez abandonnée.

A la mesme.

LETTRE VI.

Il estoit temps que je songeasse à ma conscience, et ce fut heureusement pour moy que je fis hier une partie de ma confession : car je n'avois point encore esté si malade qu'aujourd'huy, et mon mal augmente de sorte que, si j'eusse differé davantage, je croy que je fusse mort en mauvais estat. Au moins, dans l'accès où se trouve mon esprit, et dans les inquietudes qui l'affligent, je voy bien que les réveries le vont prendre, et je n'espere pas que je puisse joüir encore une heure de mon bon sens. Ce qui me le persuade le plus, c'est que, parmy les déplaisirs et les ennuis qui me devroient accabler, je ne puis estre extremement triste, et que je me trouve moins affligé que de coustume, quoy que je sois au pire estat où je me vis jamais. Je perdis l'autre jour ainsi un de mes amis, à qui l'excez de son mal en osta le sentiment. Les songes le faisoient rire dans les angoisses de la mort, et ses imaginations luy donnoient du repos pendant

que la fievre le tuoit. Je vous supplie de ne me point envier une fin pareille à celle-là, et, puis qu'il ne me reste pas encore huit jours à vivre, souffrez que je les acheve en cette sorte. Cela estant, j'advouë que vous estes plus pitoyable que je ne croyois, et moy plus heureux que je n'avois esperé : car une si folle entreprise que la mienne ne devoit pas avoir un succez si bon ; et, après avoir fait une si grande faute, je n'esperois pas d'en mourir si tost ny si doucement. Je vous demande pardon. Je pensois ne vous escrire que ce qui touchoit vostre amie, et je viens de m'appercevoir que je ne vous en ay pas dit un mot. Je vous supplie tres-humblement d'ordonner d'elle et de moy ce qu'il vous plaist, et que je sçache quand vous voulez que j'en aille oüir l'arrest. Je vous supplierois que ce fust dès ce soir ; mais j'ay crainte de vous estre importun, et je ne sçay pas où je vous trouverois après disner.

A la mesme.

LETTRE VII.

Si c'est aujourd'huy que je dois donner du contentement à la personne que vous me recommandastes hier, je vous supplie de m'envoyer ce que vous voulez que je luy donne, ou de ne trouver pas mauvais que je ne fasse point de largesse aux

autres d'un bien dont les plus pauvres sont plus riches que moy. Je n'avois pas eu encore de si mauvaises heures que les douze dernieres que j'ay passées, et, depuis que je n'ay eu l'honneur de vous voir, j'ay eu si peu de repos que je vous asseure qu'il y a eu des feüillans qui ont esté mieux couchez que moy. Cet homme à qui vous laissastes hier le poignard dans le cœur a eu une meilleure nuict. La crainte, le regret, le desplaisir et tout ce qu'il y a de poisons froids dans l'amour n'ont cessé de me déchirer l'esprit, et le sommeil, qui pour quelque temps m'en a voulu divertir, a esté proprement pour moy l'image de la mort, puis qu'il m'a tousjours fait voir celle de vostre absence. En cet estat où je suis, je ne croy pas que vostre amie puisse estre fort contente de mon entretien, si ce n'est que son amour se soit tournée en haine, et qu'il ne luy reste plus de passion que celle de la vengeance. Si cela est, elle trouvera en moy une satisfaction toute entière, et sera bien aise de voir qu'elle n'est pas encore la plus misérable du monde. Je vous prie pourtant, en quelque humeur que vous la voyez, de ne me laisser pas si seul avec elle que quelqu'un ne nous puisse separer, et de considerer qu'il n'y a point de seureté pour moy, soit qu'elle m'ayme ou qu'elle me haïsse. Je vous supplie tres-humblement de ne me point refuser cette faveur, afin qu'au moins, si je l'ay ***, que ce ne soit pas une autre que vous qui me donne la mort, et qu'il n'y ait que mes soûpirs et l'ennuy de vostre absence qui m'estouffent. Je ne sçay pas si

vous commencerez par celle-cy à luy montrer les lettres que je vous escris; mais je ne m'en plaindray pas, pourveu que vous me permettiez, après cela, de partir à l'heure mesme et de me sauver en Espagne : car c'est un remede que je pense qui est propre à toutes sortes de maux; et, si vous avez permis à quelqu'un de s'y retirer pour füir la fievre, vous me devriez excuser si j'y allois pour éviter la mort. Mais, dans la misere où je suis, je m'estonne que je puis avoir cette pensée, et cette imagination, ce me semble, est trop gaye pour tomber en un esprit si affligé que le mien. Toutesfois, puisque vous sauvez tous les ans la vie à un homme, et que vous m'asseuriez hier que vous faisiez toutes les bontés qui ne vous coustent rien, pourquoy ne puis-je pas esperer que je seray peut-estre celuy à qui vous ferez cette grace, et que vous ne me laisserez pas mourir, puisque vous le pouvez empescher si aisément ?

A la mesme.

LETTRE VIII.

Je croyois qu'il n'y eust que vous qui me pussiez donner de mauvaises nuicts; mais je trouvay hier une dame qui m'a fait passer celle-cy sans dormir, et qui me perça le cœur si sensiblement que je n'ay point eu de repos depuis que je l'ay

veuë. Sans dessein, comme je croy, de m'assassiner, elle me dit que vous deviez partir demain, et qu'elle avoit appris cette nouvelle de vostre bouche. S'il est ainsi, j'ay, ce me semble, quelque raison de me plaindre de vous (m'ayant retranché la moitié de ma vie), que, sans l'avoir merité, vous abregiez mes jours devant le temps. Vous trouverez peut-estre estrange qu'un homme si malheureux que moy se plaigne qu'on ne le laisse pas assez vivre, et que je me tourmente de ce que l'on me veut delivrer trop tost de tous mes maux; mais je voy bien qu'encore les plus miserables aiment la vie, et, puisque je ne dois perdre la mienne qu'en me separant de vous, je croy que ce n'est que la sorte de mourir qui m'estonne, et que je suis excusable d'avoir peur d'une si cruelle mort. Cette pensée ne m'a pas laissé fermer l'œil depuis hier, et, si ce jour me dure autant que la nuict que je viens de passer, je ne devrois apprehender vostre absence que comme un malheur qui ne me peut venir que d'icy à cent ans. Mais un si fascheux accident se doit prévoir d'aussi loin que cela, et, s'il n'avoit à m'arriver qu'à la fin du monde, je commencerois dès cette heure à le craindre. Neantmoins, je vous supplie de ne laisser pas de me dire ce qui en est; et, puisque c'est toute la grace que vous me pouvez faire, advertissez-moy de l'heure et du jour de ma mort, afin qu'au moins je me puisse reconnoistre auparavant, et que j'aye loisir de m'y preparer.

———

A la mesme.

LETTRE IX.

Je pensois que la lettre que je vous envoye avec celle-cy arriveroit aussi-tost que vous, et qu'elle attendroit long-temps chez M*** devant qu'il vous souvinst d'elle; mais j'ay esté contraint de la garder jusques à cette heure, et je n'ay pû trouver le logis de celuy à qui je la devois donner que deux heures après qu'il fut party. Je crois que vous aurez sceu les nouveaux sujets d'affliction qui me sont arrivez depuis, et qu'il n'est pas besoin que ce soit moy qui vous donne toutes les mauvaises nouvelles. Je vous diray seulement que je ne suis gueres plus heureux en mes amitiez qu'en mes passions, et que la fortune me frappe par tous les endroits où elle me peut blesser. Neantmoins, pour me toucher vivement de ce malheur, il ne falloit pas qu'elle me l'envoyast après vostre partement; et, si elle vouloit que ce dernier coup me fust sensible, elle me le devoit donner devant que de m'avoir assommé. Et en cela vous pouvez voir combien peu de chose c'est que l'amitié, quand elle n'est pas passionnée : car cet accident, qui en un autre temps m'auroit percé le cœur, et que je voudrois encore avoir racheté de tout ce qui me reste de bien au monde, n'a pû me rendre plus triste que je l'estois; et, de tant de larmes que j'ay répanduës depuis, je ne sçay si mon amy en a eu pour

luy une toute entiere. Aussi, à dire le vray, puis qu'il devoit demeurer icy et qu'il n'avoit pas d'esperance d'aller où vous estes, je ne puis m'imaginer que l'on luy ait fait grand tort de luy avoir osté la liberté, et de luy defendre la conversation du reste du monde, quand il ne pouvoit plus avoir la vostre. Il me semble bien plus injuste que l'on me retienne icy prisonnier comme les autres, et que je sois arresté sans que personne m'accuse. Toutesfois j'advouë que les plus criminels ne le sont pas tant que moy; et, quand ceux-cy auroient conspiré contre l'Estat et l'authorité du roy, j'ay fait encore une entreprise plus hardie que celle-là, pour laquelle je voy bien qu'il faut que je meure.

A la mesme.

LETTRE X.

Vous pouvez estre asseurée que la tristesse ni l'amour ne feront jamais mourir personne, puisque l'un ou l'autre ne m'ont pas encore tué, et qu'ayant esté deux jours sans l'honneur de vous voir, il me reste quelque apparence de vie. Si quelque chose m'avoit fait resoudre à vostre eloignement, c'estoit la creance que j'avois que j'en serois quitte pour en mourir, et qu'une si forte douleur que celle-là ne me laisseroit pas languir long-temps. Cependant je trouve,

contre mon esperance, que je dure beaucoup plus que je ne l'avois imaginé ; et, quelques coups mortels que j'aye, je croy que mon ame ne se peut détacher de mon cœur, pource qu'elle y void vostre image. C'est le seul pretexte que je trouve pour la garentir de lascheté, et je ne voy que cette raison qui la doive retenir si long-temps en un lieu où elle souffre tant de peines. Depuis l'heure que vous me vistes tirer à quatre chevaux et deschirer en pieces en me separant de vous, je vous jure que je n'ay pas eu encore le moyen d'essuyer mes yeux ; et, bien qu'ils ne connoissent plus de couleurs, ni la lumiere, ils ne me serviront pourtant jamais si fidelement qu'ils font, puis qu'ils m'aident à pleurer vostre absence. Dans les tourmens et la langueur où je suis, il me semble que je sois resté tout seul sur la terre, ou que l'on m'ait transporté en ce coin du monde où l'on ne void gueres plus souvent le soleil que nous ne voyons icy les cometes, et où la plus courte nuict dure trois mois. Encore le mal-heur ne feroit pas tout ce qu'il peut de pis contre moy si celle où je suis maintenant ne duroit pas davantage, et je doute si, après ce temps-là, je pourrois esperer de revoir le jour. Mais jugez, je vous supplie, ***, à quel point je suis reduit, que, n'estant encore qu'à l'entrée d'une si longue et si fascheuse nuict, je commence déja à compter les heures, et je sens passer chaque moment avec impatience. Que si, dans les tenebres qui me couvrent, il y avoit au moins quelques intervalles de repos, et que je pûsse quelquefois faire de beaux songes !

Mais, tant extravagantes que soient mes resveries, elles ne le sont jamais assez pour me rien proposer d'agreable, et mes pensées ne sont raisonnables qu'en cela qu'elles ne me promettent jamais de bien. En cet estat, je pense que je vous puis jurer que le plus mal-heureux homme du monde est aujourd'huy celuy qui vous honore le plus; et, sans mentir, il seroit impossible que je pûsse tant vivre si je n'esperois bientost d'en mourir. Mais je voy bien qu'il ne me reste pas encore quinze jours à plaindre vostre absence, et que ma vie et mes maux ne peuvent durer que jusque-là. Cette esperance me fait souffrir plus patiemment l'un et l'autre, et je croy que vous n'estes pas faschée que je l'aye, puisque vous voulez bien que j'espere tout ce que je dois esperer. Au moins je ne puis expliquer plus avantageusement pour moy les dernieres paroles que vous m'avez dites, et, de quelque costé que je tourne la veuë, je ne voy pas que je puisse jamais attendre mieux. Neanmoins, vous qui voyez bien plus clair et beaucoup plus loin que je ne fais, je vous supplie, dites-moy si ma folié devoit avoir une fin plus heureuse que celle-là, et ce qu'il fust arrivé de moy si j'eusse vescu davantage.

A la mesme.

LETTRE XI.

J'ay bien de la honte à vous le dire, mais ce mal-heureux qui devoit estre mort il y a si long-temps est encore au monde; et, après avoir esté quinze jours sans oüir de vos nouvelles, je suis en estat de vous mander des miennes. Il est vray qu'elles sont si mauvaises, et les déplaisirs qui me pressent si insupportables, que, si je m'en tire par quelque sorte que ce soit, vous jugerez bien que ce n'est pas manque de sentiment et de resolution, et que, dans les tourmens où je suis, il faudroit beaucoup moins de courage pour endurer la mort que pour souffrir la vie. Et, certes, celle que je meine est si mal-heureuse que desja mille fois je me serois resolu de la perdre si j'osois me donner quelque contentement lors que je ne vous voy pas, et si vous ne m'aviez appris que ce n'est pas estre tout à fait mal-heureux que d'avoir le plaisir d'une mort volontaire. Il faut donc que ce soient mes douleurs toutes seules qui achevent de me la donner, et je veux aller à ma fin pas à pas, sans la haster d'un demy jour. Aussi bien, quoy que le regret de ne vous plus voir me couste desja plus de cent mille larmes, je n'ay pas encore assez pleuré vostre absence; et, ayant tant de mal-heurs à plaindre, je ne dois pas estre si tost prest de jetter le dernier soûpir.

A la mesme.

LETTRE XII.

Depuis que vous nous avez laissez, il n'a point coulé de moment qui n'aye adjousté quelques nouveaux déplaisirs aux miens, et je n'ay point passé d'heure que je ne l'estimasse celle de ma mort. Mais je voy bien que mon ame, sous la tristesse qui l'accable, n'a pas seulement la force de sortir, et que, si elle se tient encore dans mon corps, c'est comme ces paresses des Indes dont on vous parloit il y a, ce me semble, plus de cent ans, qui ne se peuvent resoudre de quitter l'arbre où il n'y a plus de quoy les nourrir, et qui ayment mieux mourir en langueur que d'avoir la peine de changer de demeure. Je vous asseure que je n'encheris rien dessus la verité; et ce grand esprit qui vous fait imaginer si facilement toutes choses ne vous sçauroit faire comprendre la moitié de mes ennuis. Je passe les jours entiers sans ouvrir les yeux, et la plus grande part de la nuit sans les fermer; et, ce qui vous doit estonner davantage, ces mauvaises heures d'impatience et de desespoir, et ces nuits que la crainte de vous avoir déplû me faisoient veiller avec tant de mortelles inquietudes, je les regrette à cette heure comme des joyes perduës et des douceurs de ma vie passée. Voilà le chastiment que meritoit la plus grande folie qui fut jamais, et les peines qu'il faut que je souffre pour vous avoir

sceu trop bien connoistre. Mais, au milieu de toutes ces afflictions, quoy que je voye bien qu'il n'y a autre issuë que celle de ma vie, et que toutes les faveurs du Ciel et de la fortune sont trop foibles pour m'en retirer, je croy encore, sans que je me puisse imaginer comment, qu'il ne vous seroit pas impossible de me faire mourir bien-heureux, et que tout ce que le reste du monde ne pourroit pas, vous le pourriez toute seule.

A la mesme.

LETTRE XIII.

J'esperois tirer cet avantage de la solitude où vous m'aviez laissé, que je n'y serois diverty de personne, et qu'estant en un lieu où je n'ay point du tout de connoissance, j'aurois loisir de vous mander quelqu'une de mes pensées. Mais voila qu'à peine me donne-t-on le temps de vous rien dire, pour m'emmener à Fontainebleau, et la fortune me presente une occasion importante d'y aller, exprés, comme je croy, pour m'oster le contentement de vous escrire. Au moins, quelque beau-semblant qu'elle me puisse faire, j'ay trop de sujet de me défier d'elle, après en avoir receu de si mauvais offices, et je ne pense pas qu'elle voulust plus se remettre bien avec un homme à qui elle a

fait tant de mal. Toutesfois, m'ayant conservé jusques icy au milieu de tant de maux, je pourrois esperer, si je n'avois perdu tout courage, qu'elle me reserve à quelque chose de grand, et que peut-estre elle veut faire voir en moy quelques-uns de ses miracles, puisque desja elle y en a fait un si estrange en me sauvant la vie; mais la derniere faveur qu'elle m'a faite est beaucoup plus grande que celle-là, et je lui suis plus redevable de m'avoir fait retrouver, par le plus grand bonheur du monde, la premiere lettre qu'il vous a pleu m'écrire, après avoir esté deux jours esgarée. Je ne sçay si je vous le devois avoir mandé : mais, dés l'heure qu'elle fut entre mes mains, je reconnus que je puis encore recevoir quelque joye lors que je ne vous vois point, et, tant que j'ay esté à la lire, je doute si j'ai esté affligé de vostre absence. Ne croyez pas que cela soit peu de temps, car c'est presque tout celuy qui a passé depuis que je l'ay receuë, et c'est la seule occasion où mes yeux m'ayent servy avec plaisir depuis que je ne vous vois plus. Je vous jure que je vous dis cecy avec verité, quoy que j'aye veu plus d'une fois vos deux bonnes amies, et que je n'ay rien trouvé d'agreable dans le ton de la voix de l'une ny dans l'action de l'autre. Toutes les fois que j'ay esté chez celle avec qui je vous laissay, les vers du Tasse que je la priay de lire ont fait la moitié de son discours, et ses gestes l'autre; et, quoy que ce soient deux choses excellentes en leurs especes, cela pourtant n'a pû empescher que je n'aye esté aussi triste que

la premiere fois que vous m'y avez veu; et je n'ay rien trouvé en elle qui ne me doive consoler de l'advis que vous me donnez que je n'en sçaurois jamais estre aimé. Toutefois son amitié me pourroit estre plus utile que vous ne pensez, et je la devrois rechercher avec plus de peine que je ne fais pas, puis qu'elle est assez resoluë pour tuer ceux qu'elle aime quand ils sont aussi mal-heureux que moy. Mais je vois bien qu'elle ne m'accorderoit pas cette faveur sans connoissance de cause, et que, devant que de me faire mourir, elle me voudroit mettre à la question. Au moins elle commença à me la donner le dernier jour que je l'ay veuë, et me fit beaucoup de demandes touchant la cause de mon transissement, qui dure encore. Mais un homme qui sçait supporter vostre absence sçaura bien endurer la gesne, et il n'est pas à croire que les tourmens me fassent rien dire, puis que je suis tant accoustumé à souffrir, et qu'ayant desja confessé une fois, je n'ay pas veu que pour cela on ait en rien diminué les miens. C'est à vous, ***, à qui je fais ce reproche, et de qui, ce me semble, je me dois plaindre, que, vous ayant advoüé mon crime, vous ne soyez pas assez juste pour me faire mourir ny assez bonne pour me laisser vivre. Je vous demande l'un ou l'autre de toute mon affection; et, si je ne puis esperer de vous faveur, au moins faites-moy justice. Mais, quoy que vous ordonniez, je vous supplie que je l'entende de vostre bouche; et il m'importe peu que ce soit la vie ou la mort, pourveu que j'aye l'une des deux en vostre presence.

Il n'y a point d'entreprise hazardeuse dont je ne vienne à bout, ny de chasteaux enchantez où je n'entre sous vostre conduite. Que si les enchantemens qui empeschent qu'on ne vous voye doivent estre achevez par le plus fidele ou le plus amoureux homme du monde, je vous asseure que je les dois mettre à fin, et que cette adventure ne peut estre deuë à un autre qu'à moy. Mais voila que M. de B., avec qui je m'en vay, m'envoye dire qu'il est prest de partir, et je n'oserois le faire attendre, car je l'honore beaucoup. Il a une maison au Marais, où il doit aller dans quinze jours. Il me faut plus de loisir que je n'en ay pour respondre à des lettres qui ont besoin de commentaire. Vous me donnerez donc, s'il vous plaist, du temps pour cela, car jusques icy à peine en ay-je eu assez pour les bien entendre.

A Diane.

LETTRE XIV.

Si le déplaisir de ne point voir ce que vous aimez vous est aussi sensible qu'à moy, et si vous souffrez durant cette absence quelque chose approchant de ce que j'endure, quelles considerations y a-t-il, belle Diane, qui vous puissent obliger d'estre deux jours sans me voir? et pourquoy ne nous jet-

tons-nous pas plustost à toute autre extremité qu'à celle où ce mal-heur nous reduit? Pour empescher que quatre ou cinq personnes ne parlent, et qu'elles ne remarquent nos contentemens, est-il raisonnable que nous n'en ayons plus? et, pour éviter un peu de bruit, faut-il que nous endurions tant de mal? Non, non, ma chere Diane; le plus grand mal qui nous puisse arriver, c'est d'estre separez l'un de l'autre, et je n'en sçache point que nous devions tant craindre que celuy-là. Aussi bien, pour tant de peine que nous nous donnons, ne croyez pas que nostre affection en soit plus secrette. La tristesse qui est sur mon visage toutes les fois que je ne vous vois point la découvre à tout le monde, et parle plus haut que personne ne sçauroit faire. Quittons donc desormais une discretion qui nous couste si cher, et donnez-moy dés après-diner quelque moyen de vous voir, au moins si vous voulez que je vive.

A la mesme.

LETTRE XV.

Après avoir laissé passer le temps hier jusques à minuit, il n'y a pas de danger, ce me semble, belle Diane, que je vous fasse souvenir aujourd'huy que vous avez un serviteur qui ne vous a point veuë il y a presque deux jours, et à qui on ne cessa hier

de reprocher ses resveries. Cependant peut-estre que l'on vous loüoit, où vous estiez, de vostre belle humeur. J'ay creu qu'il estoit à propos de vous faire songer à luy ce matin : car possible vous n'y pensâtes point hier, et je n'esperois pas qu'en si bonne compagnie quelqu'une de vos pensées vous eût osé parler de moy. Au moins j'en eus tant hier de toutes sortes que de croire qu'il ne vous en pouvoit rester; et je m'imagine que, vous trouvant assez bien accompagnée, et jugeant que je serois trop seul, vous m'envoyastes toutes les vostres pour m'entretenir. Aussi elles vindrent en foule par tout où je fus, et furent mesme si hardies qu'elles entrerent avec moy en une maison où elles ne doivent pas estre trop bien receuës. C'est chez une dame pour qui vous m'avez reproché quelquefois que je n'avois point de pitié, avec laquelle trouvant un de vos cousins, qui ne vous en fait pas non plus, je ne pûs m'empescher que je ne trouvasse occasion de parler de vous. Cela fut cause que j'y demeuray deux jours plus que d'ordinaire, durant lesquels vostre nom fut repeté plus de vingt fois. Je vis le feu et la jalousie en l'esprit de l'un et de l'autre, et nous fusmes vengés tous deux : moy de celuy qui avoit esté si hardy que d'aimer Diane, et vous de celle qui avoit osé entreprendre d'aimer ce qui luy appartient. Je ne sçay si en cela j'ay esté trop peu discret ou trop malicieux , mais je vous asseure que c'est le seul plaisir que j'eus hier, et le premier que je receus jamais en ce lieu-là. Je vous prie de me le pardonner : à la charge que je vous

pardonneray aussi, si d'aventure vous receustes hier quelque contentement sans moy.

A Climene.

LETTRE XVI.

Puisque je ne vous puis parler non plus que si j'estois absent, permettez-moy de vous escrire, et de me servir du seul moyen qui me reste pour me faire entendre. Je croyois, belle Climene, que le plus grand mal que j'avois à craindre estoit celuy d'estre separé de vous; mais l'absence a-t-elle rien de plus cruel ni de peine plus insuportable que celle de me trouver auprès de vous comme j'y suis à cette heure? Estre près de toutes les graces, de toutes les joyes et de toutes les beautez du monde, sans oser y tourner la veuë; avoir son cœur d'un costé, et regarder toujours de l'autre; parler de toute autre chose que de ce que l'on pense, et, tandis que l'on est dans les feux et dans les gehennes, estre obligé de conter des histoires et des fables : ce sont des tourmens qui passent toute imagination, et que nul homme ne pourroit souffrir s'il ne les souffroit pour l'amour de vous. Je suis bien vengé maintenant des maux que je disois que mes yeux m'avoient faits. Ils ne sont pas plus libres que moy; ils souffrent à leur tour toutes les

peines qu'ils m'ont causées, et sont punis à cette heure qu'ils n'osent plus se tourner vers vous et qu'ils ont perdu cette joye pour laquelle ils ont vendu ma liberté. Voila, Climene, l'estat où je suis pour vous, et les déplaisirs que je souffre, pour avoir connu mieux que personne combien vous estes aimable. Je ne voy pas qu'ils puissent diminuer. J'en prevoy d'autres qui me menacent, et je sçay que je seray plus mal-heureux dans trois jours, lorsque je ne pourray ni vous voir, ni vous entendre, ni vous écrire. Cependant, au milieu de ces maux, je benis à tous momens le jour que je vous rencontray la premiere fois, et j'aime mieux toutes ces peines que la tranquillité où j'estois devant que de vous avoir veuë. Je vous demande seulement que vous me plaigniez un peu, et que vous me souhaitiez quelquefois en vous-mesme une meilleure fortune, puisque pour l'amour de vous j'en sçay si bien supporter une mauvaise.

---

*A Mademoiselle de M***.*

LETTRE XVII.

Mademoiselle, je ne dors qu'avec beaucoup de peine. J'ay perdu le goust de toutes choses ; l'usage mesme de l'air ne m'est pas libre, et je ne respire pas tant que je soûpire. Voila l'estat où je suis

depuis que je ne vous ay veuë. Il est vray que je ne suis pas asseuré d'où cela me vient, et que je ne sçay si c'est un effet de mon rhume ou de mon amour. Toutesfois il y a apparence que c'est vous qui faites mon plus grand mal, puis que le plus grand soulagement que j'y trouve est de vous escrire. Sans mentir, je ne vous vis jamais si aymable que vous l'estiez l'autre jour. Nonobstant ce que vous sçavez, qui eust pû faire peur à un autre, je vous trouvay la plus jolie chose du monde; et, quoy que vous me chassassiez de temps en temps, et que vous eussiez changé vostre humeur en celle de mademoiselle de Saint-Martin, vostre entretien me sembla tres-agreable. Cela me fait voir qu'outre les choses qui paroissent en vous, il y a encore quelque enchantement secret qui fait que l'on vous ayme et que vous ne sçauriez jamais, quoy qu'il vous arrive, n'estre pas belle et n'estre pas douce. Au milieu de tous vos mépris, je ne vous sçaurois trouver cruelle. Lors que vous me déchirez le cœur et que vous le mettez en mille pieces, il n'y en a pas une qui ne soit à vous, et un de vos soûris confit toutes les plus ameres douleurs que vous me faites souffrir. Aymant toutes les choses douces, je ne puis trouver mauvaises celles que vous faites, et la mort mesme me semblera bonne de la façon que vous l'apprestez. Puis que je trouve tant de goust en vos defaveurs, jugez combien vos faveurs me toucheroient, et ayez le plaisir, au moins une fois, de voir l'effet qu'elles feroient en moy. Vous sçavez qu'il ne m'en faut pas tant pour me contenter, et

que, sans qu'il vous en couste beaucoup, vous me pouvez accorder tout ce que je desire.

A. M. D.

LETTRE XVIII.

Voicy la quatriesme lettre que je vous escris sans avoir de vos nouvelles. Si c'est la faute de la Fortune, c'est le plus grand malheur du monde; si c'est vostre faute, c'est la plus grande cruauté que vous fistes jamais. Cependant je ne me puis empescher de vous faire souvenir de moy, et, sans voir que cela puisse estre bon à rien, je vous escris des lettres sans y attendre de réponse, et des plaintes ausquelles je n'espere pas satisfaction. La derniere fois que je vous écrivis, je croyois m'estre mis en repos; mais, à ce que je vois, il n'en faut plus attendre depuis qu'une fois en sa vie on vous a veuë. Cette image, que je croyois à demy effacée dans mon esprit, y est revenuë avec toutes ses couleurs et avec plus de lumiere que jamais. Elle remplit tellement mon ame qu'il n'y a plus de place pour toutes les autres choses; et celles qui sont icy sont plus loin de moy que vous qui en estes à plus de cent lieuës. C'est dommage, sans mentir, que la plus belle personne du monde soit aussi la plus ingrate et la plus cruelle; et qu'avec

tant de raison de ne vous aimer pas, il se trouve tant de sujets et mesme tant de necessité de vous aimer. Voyant que vous ne me teniez pas ce que vous m'aviez promis, j'avois fait tout ce que j'avois pû pour me remettre en liberté et pour me tirer de vos mains. Après tout, m'y voila retombé mieux que jamais; et tous mes efforts ne m'ont de rien servy, qu'à m'apprendre de ne plus tenter une autre fois une chose impossible, et de ne pas adjouster à tant d'autres peines celle de chercher des remedes où il n'y en a point. Vous pouvez donc me faire tel traitement qu'il vous plaira, sans que je m'en puisse ressentir : je n'ay plus de cœur, ni de force, ni de resolution contre vous. Mais il est, ce me semble, de vostre generosité, de ne pas faire de mal à un homme qui s'abandonne entierement à vostre mercy, et de ne pas rendre malheureuse la plus soûmise, la plus desinteressée et la plus parfaite passion qui fut jamais.

LETTRE XIX.

Il fait un des plus beaux jours que l'on ait veus de l'esté; je suis à Liancourt, qui est un des plus agreables lieux du monde; je suis avec trois des plus aymables personnes de France, et je m'enferme tout seul pour vous écrire. Par-là vous jugerez bien que je ne suis pas en si mauvaise hu-

meur que la derniere fois, et que cette lettre sera plus douce que l'autre. Une heure après l'avoir envoyée je m'en repentis, et le mesme soir je receus la vostre qui acheva entierement de m'appaiser. Non pas que je changeasse d'opinion, et que je jugeasse que mon ressentiment estoit juste; mais je ne sçaurois plus avoir contre vous de colere qui dure, et je vois bien que vous ne me sçauriez faire de si grand déplaisir que vous ne me le fassiez oublier avec trois paroles : car, enfin, mon affection est à cette heure au point où vous disiez une fois à Saint-Clou qu'elle devoit estre; et, quand je vous aurois convaincuë d'une infidelité, non pas d'une negligence, je ne pourrois pas m'empescher de vous aymer. Puis-que j'avois à estre si absolument sous le pouvoir de quelqu'un, au moins c'est un grand bon-heur pour moy de ce que je suis tombé entre les mains d'une personne si bonne, si juste et si raisonnable, et qui dispose de moy avecque plus de soin, de bonté et de raison que je n'eusse pû faire moy-mesme. Je pourrois pourtant vous reprocher à cette heure que vous n'avez pas esté assez soigneuse de mon repos : car, dites le vray, à quoy avez-vous songé de me mander que la Fortune vous a fait d'estranges tours, sans me dire ce que c'est, et me laisser le reste à deviner? C'est la plus belle invention du monde pour me faire imaginer et ressentir tous les mal-heurs qui peuvent vous estre arrivez; au lieu que j'en serois quitte pour quelques-uns si vous m'aviez mandé ce qui en est. Ostez-moy vistement de cette

peine, qui est, je vous jure, une des plus grandes que j'aye euë de ma vie. Je vous escris avecque beaucoup de haste et d'interruption, car voila que l'on m'appelle et que l'on heurte à la porte de ma chambre. Mais je ne me puis pas resoudre à vous écrire une courte lettre, et vous la trouveriez peut-estre plus meschante que l'autre si elle n'estoit pas assez longue. J'ay baisé la vostre mille fois, et je ne l'ay guere moins leuë. Elle est la plus jolie et la plus obligeante du monde. Mais, au nom de Dieu, écrivez-moy sans soin, afin que vous m'écriviez avecque plaisir, et parlez-moy dans vos lettres avecque la mesme naïfveté que vous me parliez dans vostre chambre. Je ne connois que trop vostre esprit. Ne vous en mettez pas en peine, et faites-moy connoistre vostre affection comme je souhaite. J'ay une extréme joye de ce que vous estes avecque la personne que vous me mandez : car, sçachant combien vous l'aimez et combien elle est aimable, je sçay que ce vous est un extréme soulagement que de l'avoir. Vous me mandez qu'elle me connoist à cette heure aussi bien que vous. Quoy! luy avez-vous dit toutes mes mauvaises humeurs? luy avez-vous conté combien je suis meschant, et quelles peines je vous ay données? Sans mentir, vous estes une meschante femme, si cela est; et je sçay bien ce que je luy diray de vous pour me vanger, quand je la verray. Il n'estoit pas necessaire de me dépeindre si bien, et il valloit mieux me faire un peu moins ressemblant et me faire plus aimable : car elle qui aime

tant vostre repos, qui n'a point de jalousie pour vous, et qui aime tant ce que vous aimez, j'ay peur qu'elle me veüille mal de ce que je vous ay tant tourmentée, et qu'elle croye que je ne suis guere honneste homme, quand elle sçaura que j'ay esté si jaloux. Mais, je vous prie, de quelle sorte que ce soit, donnez-luy bonne opinion de moy : car, sur toutes choses, je desire estre bien avec elle; et, à cette heure que je croy estre aimé de vous, il n'y a rien au monde que je desire tant que son amitié. J'ay perdu depuis quatre jours monsieur C***, et, sans mentir, avec beaucoup de regret : car je l'aime et l'estime extrémement. Je luy ay dit que je vous escrivois par la voye de ***. Vous m'avez fait beaucoup de plaisir de me mander que vous prenez plaisir à lire les livres que je vous ay donnez; mais mandez-moy lequel vous plaist le plus, et, dans celuy-là, ce que vous aimez davantage. J'avois resolu de vous prier de m'en mander quelque chose. Mais ne me dites pas seulement cela; rendez-moy compte de tout ce que vous faites : car je seray extrémement aise de sçavoir les moins importantes de vos pensées et de vos actions. Je m'en retourne à Paris. J'y trouveray une de vos lettres. Cela me donne une extréme impatience d'y aller. Je croy que j'y seray dans deux jours; mais, pource que le messager part demain à midy, j'envoye cette lettre devant par un laquais. Adieu, aymez-moy, je vous en conjure. Pour moy, je ne puis pas dire combien je vous aime; le temps vous le fera voir.

*A Madame ***.*

LETTRE XX.

Madame, enfin je suis icy arrivé en vie, et j'ay honte de vous le dire : car il me semble qu'un honneste homme ne devroit pas vivre, après avoir esté dix jours sans vous voir. Je m'estonnerois davantage de l'avoir pû faire si je ne sçavois qu'il y a desja quelque temps qu'il ne m'arrive que des choses extraordinaires et ausquelles je ne me suis point attendu, et que, depuis que je vous ay veuë, il ne se fait plus rien en moy que par miracle. En vérité, c'en est un effet estrange que j'aye pû resister jusques icy à tant de desplaisirs, et qu'un homme percé de tant de coups puisse durer si longtemps! Il n'y a point d'accablement, de tristesse, ny de langueur pareille à celle où je me trouve. L'amour et la crainte, le regret et l'impatience, m'agitent diversement à toutes heures; et ce cœur que je vous avois donné entier est maintenant deschiré en mille pieces. Mais vous estes dans chacune d'elles, et je ne voudrois pas avoir donné la plus petite à tout ce que je vois icy. Cependant, au milieu de tant et de si mortels ennuis, je vous asseure que je ne suis pas à plaindre : car ce n'est que dans la basse region de mon esprit que les orages se forment; et, tandis que les nuages vont et viennent, la plus haute partie de mon ame demeure claire et sereine, et vous y estes tousjours belle,

gaye et éclatante, telle que vous estiez dans les plus beaux jours où je vous ay veuë, et avec ces rayons de lumiere et de beautez que l'on voit quelquefois à l'entour de vous. Je vous avouë qu'à toutes les fois que mon imagination se tourne de ce costé-là, je perds le sentiment de toutes mes peines. De sorte qu'il arrive souvent que, lors que mon cœur souffre des tourments extrémes, mon âme gouste des felicitez infinies; et, au mesme temps que je pleure et que je m'afflige, que je me considere éloigné de vostre presence et peut-estre de vostre pensée, je ne voudrois pas changer ma fortune avec ceux qui voyent, qui sont aimez et qui joüissent. Je ne sçay si vous pouvez concevoir ces contrarietez, vous, Madame, qui avez l'ame si tranquille : c'est tout ce que je puis faire que de les comprendre, moy qui les ressens, et je m'estonne souvent de me trouver si heureux et si mal-heureux tout ensemble. Mais, je vous supplie, que ce que je vous conte de mon bon-heur ne vous empesche pas d'avoir soin de soulager mes maux : car ils sont tels qu'ils ne laissent pas de me miner, lors mesme que je ne les sens pas, et la seule agitation de deux sentimens si differens est capable de m'abatre. Si donc vous avez quelques raisons pour me consoler, qui ne soient pas tirées de Seneque, je vous conjure de me les escrire, et de m'envoyer en cette occasion quelques-unes de ces paroles miraculeuses que vous sçavez dire, qui rendent en un instant la force et la gayeté aux esprits les plus malades, et qui m'ont desja deux autres fois sauvé la vie. Sans

mentir, vous estes obligée de conserver la mienne, puis qu'elle est à vous, et que je vous l'ay donnée de si bon cœur. Pour moy, je confesse qu'elle m'est plus chere depuis qu'elle vous appartient, et que je serois fasché de sortir du monde si tost après avoir connu ce qui y est de plus parfait et de plus beau.

LETTRE XXI.

M. A. M., je vous demande pardon, et vous confesse qu'il me semble que je ne vous ay pas aimée ces jours passez, et que ce n'est que d'avant-hier que je vous aime. Au moins, mon affection s'est tellement accreuë depuis ce jour-là, et s'est eslevée et a monté si haut, que, quand je regarde delà celle que j'avois auparavant, je la vois si basse qu'elle ne paroist presque point; et cette amour, que je croyois il y a huit jours la plus grande du monde, me passe à peine à cette heure pour quelque chose. Comme je suis bien aise de me voir en cet estat, il me déplaist qu'il ne soit pas arrivé plustost; et je veux mal à mon cœur de vous avoir caché si long-temps une si grande place. Estant aussi aimable que vous estes, il me semble que je vous ay fait tort de ne vous avoir pas aimée autant que je fais dès le premier moment que je vous ay veuë; et je ne devois pas permettre aux obligations que je vous ay de contribuer quelque chose à cela.

Mais, sans doute, c'est que je ne vous ay pû connoistre du premier coup; et, à dire le vray, tant de differentes beautez que vous avez, tant de graces et de charmes, tant d'esprit, de jugement, de courage, de force et de generosité, ne se peuvent pas voir d'une veuë. Il faut du temps pour cela, et il y a tant de choses en vous qu'il est besoin de plusieurs jours seulement pour vous bien voir. Je ne sçay si je me trompe, mais il me semble qu'à cette heure j'en suis venu à bout, et mon esprit en est si remply qu'il n'y a plus de place pour autre chose. Mon ame est toute employée à vous considerer et à vous comprendre; et cela, je le fais avec autant de plaisir et d'attention qu'estant sur le bord du plus affreux precipice du monde, je ne m'en apperçois quasi pas; et, me voyant à la veille de vous perdre, je ne fais que me réjoüir de vous avoir trouvée. Je vous jure, ma chere M., que je ne vous écris que ce que je pense, et que la moindre partie de ce que je pense est ce que je vous écris. Il ne se trouve plus de paroles pour exprimer l'affection que j'ay pour vous. Elle est au delà de ce qui se peut dire et de ce qui se peut penser. Il n'y a que vous seule au monde qui la puissiez imaginer, et vostre, etc.

LETTRE XXII.

Je ne sçay pas bien, ce voyage, comment je vous dois escrire : car je suis extrémement mal satisfait

de vous, et de ce que vous ne m'avez pas encore fait sçavoir de vos nouvelles, en ayant eu tous les jours occasion. Ce qui m'empesche, c'est que je ne vous veux rien dire qui vous pûst affliger, ou qui pûst troubler vostre repos, car, sans mentir, il m'est plus cher que le mien propre. Mais aussi je ne veux pas vous déguiser mon ressentiment, et il n'est pas en ma puissance d'user d'artifice avec vous, ny de vous escrire comme je ferois si j'estois content. Pour vous dire le vray, je ne puis comprendre comment une personne qui a tant fait de choses pour conserver mon repos n'a pû faire en six semaines une lettre pour m'obliger, et que vous, qui trouvez l'absence une chose si dangereuse, et qui tesmoignez de craindre si fort qu'elle fist quelque mauvais effet en moy, vous vous y soyez tellement abandonnée, et que vous ayez négligé durant un si long-temps de vous servir du seul remede qu'il y a contre elle. Il y a tantost deux mois que vous estes partie, vous aviez une addresse seure pour m'escrire, il y avoit des messagers par tous les lieux où vous avez passé, et je n'ay pas encore une lettre de vous. A vostre avis, que puis-je penser de cela? Voulez-vous que je croye qu'à Orléans, à Blois, à Tours, à Angers, et, depuis, durant tout le temps que vous avez esté à *** et à ***, vous n'avez pas eu le temps de me faire une lettre? Est-ce que vous n'avez pas fort desiré de voir des miennes, et qu'ainsi vous avez jugé que je n'aurois pas beaucoup de haste de voir des vostres? Il est vray que vous n'y estiez pas obligée, et que je

vous avois tesmoigné, en partant, que je ne m'attendois pas d'avoir de vos lettres qu'après que vous auriez eu le loisir de recevoir des miennes. Mais en deviez-vous moins faire pour cela? et deviez-vous pas prendre plaisir à me procurer un bien à quoy je ne m'attendois pas? Je vous laissois la liberté de ne me point obliger : vous en avez usé; et vous ne m'avez point escrit, à cause que vous avez pû vous en dispenser. Quoy donc! si vous eussiez veu que je ne me fusse point attendu à recevoir de vos lettres que dans quatre mois, vous eussiez esté tout ce temps sans m'escrire? Car qui s'en peut passer cinq semaines s'en peut bien passer vingt. Pour vous en parler franchement, je ne sçay ce que je dois croire de cela. Si je pouvois soupçonner de legereté le meilleur esprit et le meilleur cœur du monde, je croirois que vous auriez changé; mais toutes autres choses me paroissent plus vraysemblables que cela. Quoy qu'il en soit, je vous asseure, ma M., et je vous appelle ainsi de bon cœur, que mon affection n'en est point diminuée. Cela n'a diminué que la secrette joye qui me restoit dans tous mes déplaisirs, et la satisfaction que j'avois de penser que, depuis que je vous connois, vous aviez toûjours eu pour moy tout le soin, la bonté et la tendresse que je pouvois souhaitter; et que vous n'aviez jamais laissé passer une occasion de me donner tous les tesmoignages que l'on doit attendre d'une vraye et parfaite amitié. Quoy qu'il ne soit pas ainsi à cette heure, je ne vous en aime pas moins, et vous m'estes aussi chere que vous

l'estiez lors que vous vous faisiez saigner tous les jours pour l'amour de moy, et que vous ne craigniez pas de diminuer vostre vie pour prolonger le temps que vous aimiez à me voir. Je souffre tous mes ennuis constamment, et ce qui me fasche le plus, c'est que vous m'avez donné sujet d'imaginer une fois en ma vie que je ne serois pas le plus ingrat homme du monde quand je ne vous aimerois que médiocrement.

LETTRE XXIII.

M. C. M., dans quelles tenebres m'avez-vous laissé! et dans quel abysme suis-je tombé depuis que je ne vous voy plus! J'aime trop vostre repos pour oser vous dire toute la peine que vous me causez, et mes ennuis sont en un point que je souhaitte quelquefois que vous ne m'aimiez pas comme je vous aime, de peur que vous souffriez comme je souffre. Vous ne trouverez pas estrange que mon esprit soit dans un si grand desordre, si vous considerez le sujet que j'en ay, et vous ne vous estonnerez pas que j'aye de la peine à me relever après estre tombé de si haut. Mais, je vous prie, ma M., representez-vous tout ce qui m'est arrivé en fort peu de jours. La fortune m'a fait trouver la plus aimable personne du monde : je l'ay veuë, je l'ay aimée, elle m'a tesmoigné beaucoup de bonne volonté; je l'ay perduë. Et tout

cela a passé si viste, et s'est fait avec tant de precipitation, que je doute souvent si j'ay esté aussi heureux que je me l'imagine, et si je n'ay pas songé tout ce que je croy qui m'est arrivé. Aussi, à en parler sainement, tant d'amitié en une personne dont je n'estois presque pas connu, tant de force et de resolution en une femme, tant d'aimables qualitez en un sujet, et tant de tresors découverts à la fois, et, d'ailleurs, un si grand nombre d'accidens les uns sur les autres, une telle foule d'aventures bonnes et mauvaises, sont des choses qui paroissent plustost avoir esté songées qu'avoir esté veritablement, et il n'y a point de fable bien faite qui n'ait un peu plus de vray-semblance. Enfin, ma M., un si beau songe a finy, je ne sçay ce que sont devenus tant de biens. Mon repos a esté troublé, et je me trouve à mon reveil dans la plus noire et la plus effroyable nuit qui fut jamais. Cependant je tâche à la passer le plus patiemment qu'il m'est possible, et, en attendant que le jour vienne, je m'entretiens des plus agreables imaginations que je puis. Je considere que ce m'est assez de joye pour tout le reste de ma vie que d'avoir seulement esté un moment aymé de vous, et que le souvenir de ce bonheur me doit faire souffrir gayement toutes sortes de tourmens. Il n'estoit pas raisonnable que la plus precieuse chose du monde ne me coutast rien. La fortune a esté juste, de me faire acheter le cœur que vous m'avez donné, et je luy sçay bon gré de ce qu'au moins elle ne m'a fait payer vostre affection qu'après que vous me l'aviez

gratuitement accordée, en un temps où vous ne me deviez rien et que je ne la pouvois tenir que de vostre pure inclination. Je serois bien ingrat si je plaignois à cette heure quelques larmes à une personne qui a tant versé de sang pour moy. Il est temps que je souffre à mon tour, et que je vous donne des preuves de mon affection, après en avoir tant receu de la vostre. Mais vous m'estes si bonne qu'il estoit impossible que j'endurasse jamais aucun mal en vostre presence; et il a esté necessaire que vous fussiez esloignée, afin que j'eusse lieu de meriter et de souffrir. Enfin, voila, ma M., les pensées avec lesquelles je tasche d'adoucir les plus amers ennuis du monde et de supporter l'absence de la plus accomplie et de la plus charmante personne qui ait jamais esté. Mais, quoy que je puisse faire, je vous avouë que souvent mon courage et ma raison m'abandonnent, et je voy bien que, si vous ne me secourez, je ne pourray pas resister longtemps. Hastez-vous donc de me faire sçavoir de vos nouvelles, asseurez-moi que vous vous portez bien, et commandez-moi de m'affliger moins.

A Madame D. B.

LETTRE XXIV.

Madame, la nuit est passée pour tous les autres hommes, mais elle ne l'est pas encore pour moy,

puis que je ne vois goutte dans la chose du monde que je desire le plus de connoistre. Il y a long-temps que mon esprit est couvert de nuages si épais que le jour n'y sçauroit entrer; et, dans l'obscurité qui y est, je ne sçaurois rien voir que des images confuses et mal formées, qui me plaisent quelquefois, et qui le plus souvent m'épouvantent. Dissipez ces tenebres, vous en qui toutes les clartez du ciel semblent estre renfermées, et ne souffrez pas plus long-temps que je sois en doute si je suis le plus heureux ou le plus mal-heureux homme de la terre. Tout ce qu'il y a de plus cruels déplaisirs et de plus parfaites joyes sont tellement meslez ensemble que l'un n'y va jamais sans l'autre, et il arrive souvent qu'en un mesme moment je sens des peines incroyables et des gloires infinies. Separez cela, je vous en conjure : ne permettez pas qu'il y ait tant de desordre en un lieu où vous commandez ; après tant d'enygmes, dites-moy une parole intelligible et apprenez-moy mon bon ou mauvais sort. Pour toute mon ame, que je vous ay donnée, je vous demande seulement que vous laissiez voir dans la vostre, et que le plus clair esprit du monde ne soit pas tousjours le plus obscur pour moy. Pensez quelle peine ce m'est de ne vous parler que devant une personne qui seroit ennemie mortelle de mon affection si elle venoit à la connoistre, et quel tourment de mettre tousjours en comedie une chose si serieuse, et de se servir perpetuellement de mensonges pour dire de si pures veritez. Donnez-moi de la force pour tout cela.

Ayez la bonté de me rendre tousjours heureux en disant un mot seulement. Ne permettez pas que la plus juste passion du monde soit la plus mal-heureuse, ny que je meure d'ennuy pour aymer parfaitement la plus aymable personne qui fut jamais.

A la mesme.

LETTRE XXV.

Il faut bien croire que vous m'enchantastes hier, quand vous me fistes dire que j'estois content de vous : car, à moins que d'un effet de magie, il seroit impossible que par trois paroles qui signifioient si peu vous m'eussiez fait oublier le plus cruel outrage que vous me pouviez faire. Cependant il est vrai que vous trompastes ma douleur, et vous me renversastes si bien le jugement que, dans le plus sensible déplaisir que j'aye jamais receu, je sentis la plus grande joye que j'aye jamais euë. Mais le charme finit bien-tost. Pour mon mal-heur, la connoissance me revint aussitost que je vous eus laissée ; et, après avoir eu de la peine à retenir devant vous les larmes de joye, j'en ay répandu toute cette nuit les plus ameres du monde. Quoy que je fasse pour me tromper, je connois que vous m'avez fait une trahison qui ne peut estre oubliée ; qu'il ne peut plus y avoir de commerce entre vous et

moy; que la confiance ne peut jamais revenir; et, ce qui est de plus cruel, voyant par toutes sortes de raisons que je ne vous dois point aymer, je ne vois aucune apparence de le pouvoir faire. Tous les déplaisirs que vous arrestastes hier sont revenus en foule dans mon esprit, et ont mis tellement toutes choses en désordre que, lors que je connois mon mal, et qu'il me souvient encore que vous estes la plus aymable chose du monde, il n'y a plus de raison, ni de connoissance, ni aucun rayon de bonne lumiere. Voila l'estat où je suis; et, en verité, il ne semble pas qu'il puisse y avoir du remede. Mais voyez quelle foy j'ay en vous! Si je puis aujourd'huy ouïr de vostre bouche une parole obligeante, si vous me faites voir une action ou un regard favorable, ou si vous dites seulement en vous-mesme que vous voulez que je sois guery, je suis asseuré que tous mes maux cesseront, et que j'oubliray tous les déplaisirs que vous m'avez faits.

A la mesme.

LETTRE XXVI.

Je vous en demande tres-humblement pardon, mais je vous avouë qu'il y a douze heures que je suis content de vous. Je sçay bien qu'à vostre égard c'est le plus grand crime que je pouvois commettre,

et qu'il n'y a rien qui vous offense tant de moy que lors que vous croyez que j'ay quelque joye secrette. Jugez par-là de ma reconnoissance : sçachant que vous m'en ferez repentir, je ne puis m'empescher de vous en rendre grace, et de vous dire qu'après cela il n'y a point d'ennuis que je ne souffre volontiers pour vous. Destruisez donc tantost, si vous voulez, toutes mes imaginations et mes confiances; apprenez-moy que j'ay mal entendu tout ce que j'ay expliqué en ma faveur; faites-moy voir que mon affection vous est indifferente ou mesme ennuyeuse. Ce m'est assez de bon-heur pour toute ma vie que d'avoir pû croire un demy-jour que vous ne me haïssiez pas; et ce contentement m'a donné de la force pour souffrir toutes sortes de déplaisirs.

A la mesme.

LETTRE XXVII.

N'estes-vous pas la plus fiere personne qui nâquit jamais? Vous ne vous contentez pas de ne me point faire de bien, vous ne voulez pas mesme que j'en imagine; et, comme s'il y alloit de vostre honneur que je fusse tousjours triste, vous vous offencez dés que vous trouvez un peu de joye dans quelque coin de mon esprit. Que vous couste-t-il,

je vous supplie, que je me persuade en moy-mesme d'estre heureux, et que je me forge des contentemens ausquels vous ne contribuez rien? Puisque j'ay eu tant d'aveuglement que de mettre mon affection en la plus ingrate personne du monde, n'estes-vous pas bien injuste, après cela, de trouver mauvais que je manque de jugement en quelque autre chose, et qu'un homme qui a sceu si mal se conduire ne sçache pas fort bien juger? Trouvez bon qu'au moins en cela je joüisse du dereglement de ma raison, et que je profite en quelque sorte du desordre que vous avez mis en mon esprit. Si j'estois en mon bon sens, je ne jugerois pas que vous m'aymez; mais aussi, si j'y estois, je ne vous aymerois pas. Et, en l'estat où je suis, je ne puis plus rien penser qui vous offense.

A la mesme.

LETTRE XXVIII.

Puisque vous avez tant de peur que je sois trop heureux, et que vous vous mettez en peine de tout ce que j'imagine, comme si vous estiez responsable de mes pensées, encore faut-il que je vous les ouvre, et que je vous explique une fois ce que c'est que ces confiances dont vous me faites tant la guerre. Que je meure, je vous en

diray la verité; et, sçachant combien vostre esprit est penetrant, et comme vous estes toute dans mon ame, je n'oserois pretendre de vous y cacher quelque chose. Je vous jure que je n'ay jamais esperé, ni desiré, ni imaginé mesme par souhait, d'estre aimé de vous comme je vous ayme. Vous trouvant si fort au dessus de tout ce qui est icy bas, je n'ay point creu que vous fussiez capable de cette sorte de passion qui lie deux ames de mesme nature ***. Mais, de la sorte que les esprits de là haut s'affectionnent quelquesfois aux hommes et prennent soin de leur conduite, j'ay creu que vous me pouviez vouloir du bien, et qu'il estoit impossible que l'ame la plus genereuse du monde ne fust pas touchée de la plus pure affection qui fut jamais. Cela estant ainsi, je vous avouë qu'il est arrivé souvent qu'une de vos actions, un souris, un regard, une rougeur dans une favorable rencontre, m'ont fait quelquefois imaginer que vous ne me haïssiez pas; mais imaginer si foiblement que cela ne se peut pas appeller croyance, mais quelque chose moindre que l'opinion, un soupçon, un doute qui, nageant legerement dessus mon esprit, y laissoit une trace de lumiere et remplissoit le reste de mon ame de contentement et de joye. Voila d'où viennent ces gayetez et ces satisfactions qui vous offencent si fort. Si après vous les avoir expliquées vous les trouvez encore injustes, je suis prest de les laisser : car, quand je le pourrois, je ferois, sans mentir, conscience d'estre heureux si vous ne le vouliez pas; et, vous ayant donné mon ame toute

entiere, je vous en laisse la conduite. C'est à vous à en disposer, et voir ce que vous aymez mieux : qu'elle soit heureuse ou malheureuse.

A la mesme.

LETTRE XXIX.

Si tout ce qu'il y a de beau, de charmant et d'agreable dans le monde estoit mis ensemble, seroit-il rien de si aymable que vous l'estiez hier au soir ? et tout ce que les poëtes disent des Ris, des Graces, des Amours, ne se voyoit-il pas visiblement à l'entour de vostre personne? Après avoir eu tant de bon-heur que d'avoir veu tout cela de mes yeux, je fais une resolution de ne plus me plaindre jamais de rien, ***. . . . .
Je sçay bien qu'il m'en coustera le reste de mon ame, mais que je meure si j'y ay regret; et, si j'avois toutes celles du monde, je les donnerois de bon cœur pour un plaisir comme celuy que j'eus de vous voir.

LETTRE XXX.

A la mesme.

Je voy bien que je ne sortiray jamais de vos mains, et que tous les desseins que je fais de m'en

tirer sont inutiles. Comme vous me faites tous les jours quelque nouveau dépit qui me donne envie de me revolter, je découvre en vous de jour en jour quelque nouvelle grace qui me retient; et, à mesure que mes déplaisirs s'accroissent, vos charmes s'augmentent et mes chaisnes se redoublent. Après avoir fait d'extrémes efforts pour resister à tout ce que je connois de beau dans vostre personne et dans vostre esprit, il arrive que, quand je vous voy, j'y trouve quelque beauté que je n'y avois point connuë et contre laquelle je ne m'estois pas preparé; et il y a en vous une si grande diversité de choses aymables qu'il s'en rencontre tousjours quelqu'une contre laquelle je ne me puis defendre.

A madame de V.

LETTRE XXXI.

Après quatorze vers, vous me permettrez bien de mettre quatorze lignes de prose, et de vous dire, en un langage qui a accoustumé d'estre plus veritable que celuy-là, que je meurs pour vous. Cette beauté dont je viens de parler est beaucoup mieux écrite dans mon ame qu'elle n'est icy; et l'image que j'en ay conceuë est telle qu'en vous mettant au dessus de l'Aurore et du Soleil, je ne dis rien qui ne me semble trop bas et que je ne

croye au dessous de vous. Jugez, je vous supplie, en quel repos doit estre un esprit où vous estes si bien representée; qui, considerant à toute heure la plus belle chose du monde, parmy tant de raisons de desirer n'en voit aucune d'esperer, de quelque costé qu'il regarde. En cet estat neantmoins le mien ne laisse pas d'estre content. Il est tellement occupé à voir tant de merveilleuses qualitez qui sont en vous, et à penser combien vous estes aymable, qu'il ne me reste pas de temps pour songer que je ne suis pas aymé, ni pour sentir que je me meurs. L'idée que je me suis formée de vous et que je contemple sans cesse m'attache de sorte que je ne m'apperçois pas de ce qui me manque, ni de ce que je souffre; et, tandis que mon cœur brule et qu'il se consume, qu'il craint, qu'il desire et qu'il s'agite, mes pensées sont tranquilles et me donnent des joyes qui passent celles des hommes. Cependant je juge par raison que ma vie ne peut long-temps durer ainsi, et, puis qu'elle vous appartient et que vous en estes la maistresse, je crois qu'il est de mon devoir de vous avertir du peril où elle est. C'est à vous à en ordonner comme il vous plaira : car, pour ce qui est de moy, je n'ay rien à vous demander là dessus, et ma volonté est tellement soumise à la vostre que je ne luy permets pas de souhaiter le bien que vous ne voulez pas que j'aye, ni de fuir le mal à quoy vous me destinerez. Ce que je vous puis dire seulement, c'est que, toute mon ame estant également à vous, il n'est pas raisonnable que tous mes biens ne soient

que dans mon imagination, et qu'il est juste peut-estre que vous donniez des contentemens plus veritables et plus solides à la plus solide et la plus veritable passion qui fut jamais.

---

*A Mademoiselle ****

LETTRE XXXII.

Mademoiselle, la plus grande joye que j'aye euë de ma vie est celle de vous avoir veuë, et le plus grand déplaisir celui de ne vous voir plus. Que je meure si mes yeux ont pû rien trouver d'agreable depuis que je vous ay quittée! J'ay laissé à Blois tous les plaisirs que j'avois accoustumé de trouver icy, et j'ay à Paris plus d'ennuy que je n'en ay jamais eu en lieu du monde. Je serois pourtant bien marry d'estre moins affligé, et j'ayme ma tristesse quand je songe qu'elle vous plairoit si vous la voyiez. Il est juste, sans mentir, qu'une si bonne fortune que celle de vous avoir trouvée me couste quelque chose, et, quand j'en devrois perdre le repos de toute ma vie, je ne croirois pas l'avoir achetée à trop haut prix. Le moindre souvenir, ou le souvenir d'une de vos moindres actions, ou de quelqu'une de vos paroles, me donne plus de satisfaction que toutes les sortes de mal-heurs du monde ne me peuvent donner de peine; et, au

mesme temps que je souffre, que je ne vous vois point, et que je suis en doute si vous m'aymez, je ne voudrois pas avoir changé de place avec ceux qui sont les plus heureux, et qui voyent et qui joüissent. Une si grande resolution dans un si grand sujet de m'affliger fait que je commence à croire tout de bon que vous ne mentiez pas lorsque vous me disiez que vous m'aviez donné vostre cœur : car, si je n'avois que le mien, je ne pourrois resister à tant de déplaisirs; et je sens bien qu'une force si extraordinaire ne vient pas de moy, et qu'il faut que ce soit de vous qu'elle me vienne. A dire le vray, c'est une estrange aventure que celle qui m'est arrivée : d'avoir trouvé en une seule personne tout ce qu'il y a d'aymable au monde, l'avoir aymée aussi-tost que je l'ay veuë, et l'avoir perdue aussi-tost que je l'ay aimée; que mon bonheur se soit fait et se soit évanoüy en un instant, et qu'en si peu de temps j'aye eu tant de sujet de me réjoüir et de me plaindre. Quoy qu'il en soit, je ne puis que tenir bien-heureuse l'heure en laquelle je vous ay veuë; et je ne donnerois pas l'image seule qui me reste de vous dans l'esprit pour tout ce qu'il y a de plus solides biens sur la terre. Je me confirmeray davantage dans cette opinion par la réponse que vous me ferez; et, si elle est aussi favorable que les paroles que vous m'avez dites, je tiendray pour bien employées toutes les peines que je souffriray pour vous. Ne craignez donc point, je vous supplie, le peril que vous me disiez qu'il y avoit à escrire, et mettez-vous en

quelque hazard pour me tirer de celuy où je seray si vous n'avez pas soin de moy. Considerez donc, je vous supplie, en m'écrivant, qu'il n'y a rien qui oblige tant une ame bien faite qu'une confiance entiere, et qu'il est raisonnable que vous donniez quelque consolation à un homme qui n'en veut plus et qui n'en peut plus avoir que de vous.

LETTRE XXXIII.

Après avoir eu une des plus fascheuses nuits du monde, je ne me puis resoudre à passer une journée de mesme; et je voy bien que celle-cy ne me sera pas meilleure si vous, qui faites mes bons et mauvais jours, n'en ordonnez autrement. Je creus hier, en vous disant adieu, que j'estois content, et il me sembla que trois ou quatre paroles que je vous avois arrachées m'avoient entierement appaisé. Mais je ne fus pas à dix pas de chez vous que tous mes maux recommencerent. Ce dépit, ces craintes, ces soupçons et ces défiances qui me venoient de quitter m'assaillirent à la fois, rentrerent dans mon esprit, et n'en sont point sortis depuis. Soit que j'aye veillé ou que j'aye dormy, ils ont fait toutes mes pensées et tous mes songes. Ils m'ont representé tout ce qui me peut le plus fascher et que je dois le plus craindre, et ont remply mon imagination de chimeres et de visions estranges. J'esperois

que le jour feroit disparoistre tout cela; mais il est desja bien avancé, et je voy tousjours les mesmes choses. Vous qui estes maistresse absoluë de mon ame, ne souffrez pas qu'il y ait tant de desordre en un lieu où vous commandez. Chassez ces funestes images d'un esprit où il ne doit y avoir que la vostre, et ne permettez pas qu'auprès de la plus belle chose du monde, il y en ait de si effroyables. J'ay tant de foy en vous que, si vous dites seulement trois paroles après avoir leu cette lettre, je croy que je recevray du soulagement tout à l'heure : je sentiray d'icy ce que vous direz tout bas dans vostre chambre, et j'auray du repos dés le moment que vous m'en soühaiterez. Si ce ne fut que l'estonnement qui vous rendit hier muette, je vous supplie, ne la soyez pas aujourd'huy; et, si vous ne pouvez dire des choses bien obligeantes que lors que vous le voulez de vous-mesme, faites-le donc à cette heure que je ne suis pas auprès de vous pour vous en presser; que je ne vous en prie que de loin et avec soûmission, et que je vous asseure que, si vous voulez mesme que je sois mal-heureux, j'aime mieux le vouloir avec vous que d'avoir une volonté contraire à la vostre.

LETTRE XXXIV.

Lors que je ne pensois point du tout à vous et que j'estois en repos, quel besoin estoit-il de m'é-

crire que vous desiriez que j'y fusse? Je joüissois de la plus grande tranquillité du monde, et je l'ay perduë dés que j'ay sceu que vous me la souhaitiez. C'est une chose estrange que la fatalité que vous avez à troubler le repos de ma vie. Je ne me sçaurois accommoder de vostre indifference ni de vostre haine, et je ne sçaurois dire lequel est plus à craindre pour moy, que vous me vouliez du mal, ou que vous me vouliez du bien. Quand vous m'aimez, je ne puis avoir de repos; quand je sçay que vous ne m'aimez pas, je ne sçaurois avoir de joye; et, de quelque sorte que je vous considere, vous jettez tousjours du desordre dans mon esprit. Le seul moyen que j'aye pour me garentir de vous est de ne point penser à vous, et d'effacer entierement de ma memoire tout ce qui m'y reste d'une personne si aimable et si dangereuse. J'estois à peu près en cet estat quand j'ay receu vostre lettre; et vous estes venuë troubler tout cela en me souhaitant la paix et la liberté. Puis que le mal est fait, il le faut souffrir, et attendre avec patience ce qui en reüssira. Mais, s'il peut arriver encore une autre fois en ma vie que je ne me souvienne plus de vous, au nom de Dieu, Madame, dispensez-vous du compliment de vous en resjoüir avec moy; et, si vous estes bien aise de mon bonheur, que ce soit secrettement et sans que j'en puisse rien connoistre.

LETTRE XXXV.

Je ne manqueray pas d'aller faire ma collation avec vous, quoy que je sçache que j'y seray empoisonné; et j'ay desja trouvé un poison dans vostre lettre qui me dispose à recevoir tous les vostres, et mesme à les desirer. Il n'est pas besoin que vous m'appreniez à quel point la devotion peut changer les esprits: je le sçay assez par moy-mesme, puis que c'est elle qui avoit fait en moy le changement de pouvoir vivre sans vous voir. Vous venez d'y en faire un autre avec trois lignes que vous m'avez escrites. Vous deviez, ce me semble, avoir plus de consideration à ne pas hazarder vostre prochain; et, à ce que je puis voir, si vous estes devote, au moins vous n'estes pas scrupuleuse. Pour vous en parler serieusement, c'est une horrible meschanceté à vous d'avoir réveillé en moy tous les sentimens que j'avois endormis avec tant de peine, et je m'en plaindray aux Carmes deschaussez, si ce n'est que vous me traittiez si bien que je n'aye pas sujet de m'en plaindre.

A Madame ***.

LETTRE XXXVI.

Madame, je n'esperois pas qu'il me resteroit encore un bon jour en toute ma vie, et peut-estre

en fust-il ainsi arrivé si l'on ne me l'eust donné ce matin de vostre part. S'il vous restoit encore quelque chose à acquerir sur moy, vous avez achevé de tout gagner par cette derniere faveur, et je vous advertis que, si desormais vous m'en faites quelques autres, je n'auray plus rien de quoy les reconnoistre. Je vous le dis de tout mon cœur; et, s'il n'y a pas icy de danger de parler haut, puisque je ne suis écouté de personne, jamais rien ne me toucha si sensiblement, et je ne sçaurois vous rendre assez de graces pour celle que vous me venez de faire. Je la puis bien appeler ainsi, puis qu'elle me fait respirer, nonobstant l'arrest que vous prononçastes l'autre jour, et que, parmy de si mortels déplaisirs, elle m'a redonné la vie. Il est vray que celle que je traîne est si malheureuse que je ne voy pas que ce soit un present que je deusse beaucoup estimer s'il ne me venoit de vous. Et, ayant encore à passer quinze jours sans vous voir, je ne sçay si ce n'est pas une cruauté que de me faire vivre. Je le veux bien pourtant, puis que vous me le commandez et que vous m'aimez encore. ****

A Mademoiselle de ***.

LETTRE XXXVII.

Mademoiselle, à moins que de vous envoyer des fleurs de lys, il n'y a point de fleurs au monde qui

meritent de vous estre presentées, et je vous envoye celles-cy seulement pour estre jettées sous vos pieds. Encore je vous asseure que je leur envie bien cette place, et je tiens qu'elles seront là plus glorieusement que si elles estoient sur la teste des reines. Vous vous estonnerez qu'un homme qui vous connoist si bien ait osé prendre la liberté de vous escrire, et par là vous devez juger si ma passion est violente, puis qu'à mon âge, et avec mon visage, elle m'a donné la hardiesse de vous la declarer, et qu'un si grand hazard comme est celuy de vous déplaire ne m'en a pû retenir. Je sçay bien, Mademoiselle, qu'il n'y a point de fautes qui soient moins pardonnées que celles qui se font contre vous, et que je suis destiné à ne mourir pas d'autres mains que par les vostres; mais je me laisse emporter à mon destin, et, quelque mal qui m'en arrive, il est impossible que je m'empesche de me laisser attraper. A l'heure que vous lisez cecy, vous rougissez de dépit et vous grincez les dents. Vous ne sçauriez pourtant me faire repentir de rien : car je suis maintenant à l'épreuve de tous les plus grands accidens, et, au péril de ma vie, j'ay résolu d'estre tousjours vostre, etc.

LETTRE XXXVIII.

Madame, je n'oserois vous dire l'estat où je suis; et, après vous avoir tant vanté ce cœur que je vous

ay donné, j'ay honte de vous faire voir sa foiblesse. J'avois creu que l'asseurance que j'ay de vostre affection me deffendroit contre toute sorte de déplaisirs, et qu'il estoit impossible que je fusse aymé de vous et mal-heureux tout ensemble. Cependant je me trouve en un aussi grand desordre que si j'avois perdu toutes choses en vous perdant de veuë, et je me tourmente comme s'il n'y avoit point d'autre bien ni d'autre mal au monde que de vous voir ou de ne vous voir pas. Cela me fait juger que nos deux ames ne sont encore guere bien meslées; et je connois bien que vous ne m'avez donné qu'une fort petite part de la vostre, puis que je manque de courage à souffrir une affliction. Il est vray, à le bien considerer, que celle que j'ay n'est pas de cette sorte de malheurs que la constance apprend à supporter doucement. La raison la plus severe ne sçauroit desapprouver un aussi juste déplaisir que le mien; et, si elle ne me permet pas de regretter la plus agréable, la plus charmante et la plus belle personne du monde, elle ne sçauroit au moins trouver mauvais que je regrette la plus habile, la plus genereuse et la plus sage. Quand je ne devrois pas estre affligé de ne vous plus voir, je le devrois tousjours estre de ne vous plus ouïr, et ressentir extrémement d'avoir perdu une conversation qui m'éclairoit l'ame de mesme qu'elle me l'embrasoit, et de laquelle je ne sortois jamais que plus honneste homme aussi bien que plus amoureux. Que si, parmi tant de causes d'ennuis, je puis recevoir quelque consolation, il faut qu'elle m'ar-

rive sans que je l'espere ; et il sera bien plus seant que vous me la donniez que si je la trouvois de moy-mesme. Vous donc, Madame, qui voyez plus clair que moy en toutes choses, et particulierement dans mon cœur et dans ma fortune, apprenez-moy s'il n'est pas raisonnable que je m'afflige infiniment de ne vous pas voir, ou, si vous ne me pouvez montrer que cela ne doit pas estre, dites-moy du moins que vous ne le voulez pas, et que vous m'ordonnez de me conserver jusques à ce que je vous revoye.

LETTRE XXXIX.

Madame, j'avois commencé à me mutiner de ce que vous ne m'aviez point fait de réponse ; mais un bruit qui court icy, que vous y devez arriver bien-tost, m'a remis en meilleure humeur, et a fait que ce dépit n'a pas duré plus long-temps que les autres que j'ay tasché autrefois d'avoir contre vous. A la verité, moy qui fais profession de me ressouvenir de toutes les excellentes qualitez que vous avez, aussi bien que si je les voyois encore, j'aurois bien oublié vostre douceur et vostre civilité, si je croyois que vous en peûssiez avoir manqué pour moy en cette occasion, et que vous eussiez refusé cette consolation à un homme que vous deviez penser en avoir tant de besoin. Sans mentir, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de déplaisirs pareils

aux miens, et, quoy que je creusse assurément, devant que de vous laisser, que je mourrois de vostre absence, je ne croyois pas qu'elle me deust faire la moitié tant de mal qu'elle m'en a fait. Bibille, Gambille et Fanfan n'ont de leur vie tant pleuré de ne vous point voir; et Biquet n'en a pas esté si affligé que moy, quoy que vous ne m'ayez pas traitté de roses. Tout de bon, Madame, je me trouve dans Paris de la mesme sorte que vous vous estes autrefois trouvée à la Basme, hormis que je n'ay pas le plaisir d'y acheter des moutons; et, selon que je connois vostre humeur, je jurerois que vostre solitude de dix ans ne vous a pas semblé si longue que me l'a esté celle où je suis depuis trois semaines. Je vois bien quelquesfois des dames assez aymables; mais croyez-vous que ces personnes-là me pourroient faire parler? Toutes les femmes me le sont à cette heure comme vous l'estoit cet homme que vous sçavez; et, quand elles auroient les Ris et les Graces près d'elles, elles ne pourroient pas arrester mon esprit un moment. Je fais à cette heure la petite souris dans les compagnies, et, après avoir legerement tout consideré, je me retire en moy-mesme, et je me mets à part pour un autre temps. Faites, s'il vous plaist, Madame, que celuy que j'espere arrive bien-tost, et qu'après tant de peine je me retrouve auprès de vous, comme vous me l'avez predit autrefois.

LETTRE XL.

Le canon d'Arras n'a pas fait tant d'effets que les paroles que vous m'avez escrites, puis qu'en un moment elles ont chassé les ennemis qui me tenoient et qui estoient prests de m'oster la vie. Hier, au sortir de chez vous, je fus attrappé par une troupe de soupçons, de craintes, d'ennuis et de jalousies, et vostre lettre a défait tout cela. Ils me poursuivirent jusques dans mon logis, et ne m'ont pas laissé cette nuict un moment de repos. Sans mentir, vous punissez ceux qui vous faschent bien mieux que ne feroit madame la marquise ***; et, en me mettant dans la teste tout ce que vous m'y mettez, vous vous vengez bien plus que si vous me la fendiez en deux. Imaginez-vous que tout ce qu'il y a de joye et de déplaisirs au monde est à cette heure ensemble dans la mienne : toutes sortes de satisfactions et de mécontentemens, et la plus grande amour qui fut jamais, avec la plus extréme deffiance. Desbroüillez, s'il vous plaist, tout cela, Madame ; et, puis que je n'ay plus que trois jours à vivre, faites au moins que je les passe en repos.

LETTRE XLI.

Voyez, je vous supplie, quelle est la force de vos enchantemens, puis qu'en l'estat où je suis

ils font que je ne sens pas mon mal, et qu'estant sur le point de recevoir le plus grand déplaisir qui me puisse arriver, je ne laisse pas d'estre le plus heureux homme du monde. Tout ce qu'il y a sous le ciel de beauté, de grace, d'esprit et de gentillesse me doit laisser dans trois jours, et mesme tout ce qu'il y a de bonté, de douceur et de generosité. Je sçay que tout mon bien et toute ma joye, mon cœur et mon ame, s'en doivent aller en mesme temps, et parmy cela je ne laisse pas d'avoir de bonnes heures; et, si je n'ay bien dormy cette nuict, je puis dire au moins que je l'ay bien passée. A dire le vray, il suffit d'avoir eu un moment en sa vie comme j'eus hier toute une apresdisnée. Le seul ressouvenir de la felicité où je me suis veu me doit consoler en toutes choses; et, quand je ne l'aurois que songée, ce seroit assez pour me rendre tousjours heureux. Voila la seule pensée à laquelle ma vie tient à cette heure, et qui la deffend de tant de sortes de déplaisirs qui la menacent, puis que tout ce qui me reste de bonheur n'est fondé que sur la creance que vous m'aimez un peu. Faites, je vous conjure, qu'elle me dure quelque temps, et n'enviez pas ce contentement à une personne qui doit avoir bien-tost tant de maux.

LETTRE XLII.

Vous verrez, par la lettre que je vous avois escrite dés ce matin, que je m'accommode à tout ce

que vous voulez ; et je vous donne, dés cette heure, la plus grande marque que je vous puis jamais rendre de mon obeïssance, en vous renvoyant ce que vous m'aviez envoyé. Je les trouve toutes deux si belles que je ne me puis resoudre au choix, et je m'en remets à vous. La plus petite pourtant me plaît bien autant que l'autre, et, en ce qu'elle est plus éveillée et plus affettée, elle vous ressemble davantage. Que je meure si je ne les aime desja l'une et l'autre plus que ma vie ; mais pas encore tant que vous. Voyez si vous estes meschante ! Pour avoir quelque jour une excuse d'aimer deux personnes, vous trouvez moyen de m'en faire aimer trois. Il n'est pas besoin pourtant de ces inventions, et, dans l'innocence où je suis depuis aujourd'huy, vous ferez de moy tout ce qu'il vous plaira. Mais vous ne me ferez pas croire pourtant, après la lettre que je viens de recevoir de vous, que vous ne soyez pas la plus jolie, la plus aimable et la plus galante personne du monde.

LETTRE XLIII.

J'ay eu depuis hier beaucoup de fois les yeux comme vous me les veîtes. Mais, aussi-tost que je songe aux vostres, les miens se remettent et ne sçauroient estre troublez. Je ne me puis imaginer qu'il y ait rien de caché dans une personne qui est si pleine de lumiere, ny croire que le Ciel ait fait une si

belle chose seulement pour tromper les hommes. Cette peinture que je remportay hier de chez vous me guerit de tous mes maux, et, dés que je porte la veuë dessus, mes mauvaises humeurs s'en vont, toutes mes deffiances s'évanoüissent, et mon esprit est remply de contentement et de gloire. C'est en cet estat que je vous escris, et que je vous asseure qu'il n'y a point d'homme au monde si content, si heureux, ny si amoureux que je suis.

LETTRE XLIV.

Monsieur de Castelnau se porte bien, monsieur de Mercœur a esté legerement blessé, et le marquis de Faure l'est extrémement.

Je vous loüe de la bonté que vous avez d'avoir soin des morts et des blessez, et je vous en remercie pour la part que j'y puis avoir. Je le fus de nouveau la derniere fois que je vous ay veuë, mais en un point que je voy bien que je n'en pourray jamais guerir, et qu'à moins de ne bouger plus de vostre ruelle et d'estre tousjours à deux pas de vous, je ne croy pas que je puisse vivre. Sans mentir, Madame, c'est une grande imprudence à vous de vous faire connoistre aussi aimable que vous estes à ceux à qui vous ne voulez pas de mal. Lors que je ne voyois que la moitié de vos charmes et de vostre esprit, vous en aviez desja plus que je

n'en pouvois supporter. Imaginez-vous en quel estat je dois estre à cette heure. Je n'ay pas eu, je vous jure, un moment de repos depuis que je vous ay laissée ; mais, avec cela, j'ay tant d'affection et tant de joye que, quand j'en devrois mourir dans une heure, je ne voudrois pas me plaindre de vous. Aussi bien, puis que vous devez vous en aller bien-tost, et que ma vie est menacée d'estre si mal-heureuse, je ne dois pas craindre de la perdre, et je seray bien aise que vous me l'ostiez devant que de partir d'icy.

LETTRE XLV.

Il vous sied fort bien de rire,
Vous estes en belle humeur ;
Mais, quoy que vous puissiez dire,
Voiture a bien du bon-heur
Qu'il ne sçait pas
Tous vos esbas :
Guillemette, la la la !
Qu'il en auroit de mal !

Sans mentir, vous faites des merveilles, et, en vers et en prose, personne ne vous égale. Pour moy, j'en suis dans un estonnement le plus grand du monde ; et, quand je songe quelle innocente vous estiez cet hyver, que vous n'osiez dire les choses les plus communes, et que vous pensiez que

sophiste fust une injure, je ne puis comprendre comment vous pouvez faire tout ce que vous faites à cette heure, et qu'une personne qui n'a jamais leu qu'une comedie puisse estre devenuë si sçavante. C'est un miracle que je n'entens point; et, quand j'ay oüy les religieuses de Loudun parler latin et grec, je n'ay pas esté si estonné que je le suis de vous voir escrire. Je vous supplie au moins, Madame, de ne vous pas servir, à me tromper, de cet esprit qui vous est venu : car je voy bien que, si vous l'entreprenez, je ne l'empescheray pas. Je vous remets donc sur vostre foy, et vous demande seulement que vous me soyez fidelle jusqu'à ce que vous en trouviez un autre qui vous aime, qui vous estime, qui vous admire autant que je fais.

LETTRE XLVI.

Après avoir bien songé à tout ce qui se passa hier, je vous promets davantage que vous ne desiriez de moy : car je vous asseure que je ne vous demanderay jamais rien, et mesme que je ne vous verray jamais. J'en viens de faire des sermens et des resolutions si étranges que, si j'y manque jamais après cela, je ne vous pourray plus donner qu'un cœur tres-lâche et une ame la plus parjure du monde. A la verité, il faudra qu'il y ait une extréme foiblesse en l'un et en l'autre s'ils retombent

entre vos mains. Après tant de mauvais traittemens qu'ils y ont receus, je meriteray bien tous les maux que vous me sçauriez faire si le souvenir de ceux que vous m'avez faits ne me delivre pas de vous. Un rayon de lumiere qui m'est comme venu des cieux m'a esclairé dans mon aveuglement, m'a fait voir la tromperie de vos charmes, et connoistre que ce que je tenois hier la plus desirable personne de la terre est celle qui est la plus à craindre et la plus à fuïr. Trouvez donc bon que je cherche du repos ailleurs, voyant que je n'en puis avoir auprès de vous; et, puis qu'il n'y a point de peine que vous ne m'ayez fait souffrir, et qu'il ne vous reste plus de nouveaux tourmens à exercer sur moy, n'ayez pas de regret que je vous eschappe. Aussi bien n'est-il plus en vostre pouvoir de l'empescher; et, à l'heure que vous lisez cecy, je suis party de Paris avec resolution de n'y rentrer jamais que vous n'en soyez sortie.

LETTRE XLVII.

Il faut bien que vous soyez destinée à troubler ma vie, puis que le bien et le mal que vous me faites m'oste également le repos. La lettre que vous m'écrivistes hier, l'affection que vous me fistes paroistre et le soin que vous eustes de parler à moy, m'ont empesché de dormir cette nuict. Je l'ay

passée toute entiere à me ressouvenir combien vous eustes de grace, d'esprit et de gentillesse en tout ce que vous disiez, et à considerer que ce qu'il y a de plus agreable, de plus beau et de plus charmant dans le monde n'égale pas les moindres choses que vous dites ou que vous faites. Je ne sçay pas ce qui arrivera de moy, mais je crains, sans mentir, que je ne puisse éviter de tomber dans cet accident dont je disois hier que vous seriez ravie. Quand je pense que vous m'aimez, je ne dors pas; quand je croy que vous en aymez un autre, je me desespere. Quand je suis esloigné de vous, je ne sçay ce que je fais, et quand je vous voy, toutes vos actions, toutes vos façons et toutes vos paroles m'empoisonnent. Voyez, s'il vous plaist, quelle vie doit estre la mienne, et ce que j'en dois attendre. Il n'y en eut jamais, en verité, une si traversée; et toute l'esperance que j'ay, c'est que vostre absence la va finir bien-tost et me va delivrer de tous mes maux.

LETTRE XLVIII.

Vous avez bien raison de vous mocquer de moy, et je vous avouë que je suis bien honteux qu'après avoir tant fait le brave il faille que je montre tant de foiblesse. A ce que je voy, Madame, quelque part que j'aille, je ne suis jamais loin de vous; je

vous porte tousjours dans le cœur, et vous me tenez aussi bien quand je suis dans mon logis que quand je suis dans vostre carosse. Mais, à le bien considerer, vous n'en devez pas avoir de gloire, ni moy de honte; et, puis que tout cela se fait par charmes et par sorcelleries, il n'y a rien dont vous deviez vous vanter, ni que vous me puissiez reprocher avec raison. Il faut bien que cela se fasse ainsi: car, s'il n'y avoit quelque chose de surnaturel, il ne pourroit pas arriver que, connoissant si bien vos artifices, je m'en defendisse si mal, et que la plus meschante personne qui fut jamais me parust tousjours la plus aimable du monde. Contentez-vous, je vous supplie, Madame, des maux que vous m'avez faits. Rompez le sort que vous avez jetté sur moy; ou, si vous ne voulez pas que je guerisse, faites au moins, puis que rien ne vous est impossible, que je croye que vous m'aimez, et je souffriray gayement tous les maux que vous me voudrez faire.

LETTRE XLIX.

Je ne me puis resoudre à laisser partir vostre laquais sans un poulet; et il me semble que c'est de la sorte qu'il faut payer une gantiere comme vous. J'aurois de quoy vous en faire un le plus amoureux du monde, si je voulois vous escrire la moindre partie de ceux que j'ay pour vous dans le cœur;

mais, sçachant combien vous estes avantageuse, je n'oserois vous faire sçavoir de quelle sorte vous y estes, ni montrer tant de facilité que pour une paire de gants on me fasse dire comme cela ce que je pense. Je vous asseureray seulement que j'ay receu les vostres comme je recevrois un royaume. Il n'y en eut jamais de si beaux. Je les ay baisez plus de cent fois, et je vous asseurerois que ç'a esté de meilleur cœur que je ne baiserois les plus belles mains du monde, n'estoit que ce sont les vostres qui le sont.





LETTRES
EN VIEUX LANGAGE

LETTRE DE MONSIEUR LE COMTE DE SAINT AIGNAN
ESTANT PRISONNIER
A MONSIEUR LE COMTE DE GUICHE

Au tres-hault, tres-preux et tres-renommé chevalier Guicheus, Guilan le Pensif, seigneur de l'Isle invisible, desire honneur, liesse, et mande humbles saluts.

RES-CHER Sire, or suis en prison fermée; et ja pour nulles riens n'en pourroye issir, se ne fust par art de faërie et de negromance. Or s'en vont à randon soulas et déduit; et perverse fortune m'a moult laidement atourné. En telle achoison, il n'est

gentillesse de cœur ne fermeté d'engin qui patiemment portast telle mesaventure; et, si plours et lamentations n'étoient plus duisantes à dame qu'à guerroyeur, moult grand plaid et butin feroye : car, par mon chef, moult déconforté suis et mis en desarroy. Helas! cher Sire, où sont maintenant allez jeux, mommeries, danses et chansons? Où sont mussez loin de moy jongleurs, menestriers, farceurs, herpeurs et apointeurs de vielles? Que sont devenus tournois, behours et tels autres esbanoyemens, où l'on voyoit pieça heaumes enfondrer, haubers démailler, glaives froisser, destriers affoler, chevaliers gesir et escus desrompre? Où sont festins, bombances, ris et banquets, cointes pucelles, frisques damoisels, gorgias escuyers? Tout est mis à neant, et à moy dolent et chetif riens n'en est demouré, fors douloureuse remembrance, qui d'autant plus me fiert et navre durement. En tel party je n'écriroye mie, sans l'espoir qui par vision ou songe au cœur m'est revenu. Iceluy vint isnellement ma grand' douleur combattre; et, si cuidois pour vray que ce fust de ma liberté la vraye signifiance, comme j'en ay par droit la suspicion, au lieu que je suis atterré et gisant en detresse, tant leger et à delivre me sentiroye que sur palefroy pourroye bien saillir sans toucher le pommel. Or, en avienne ce qu'eschoir en pourra, tousjours, cher Sire, vous veüil conter mon songe. Dormant par nuit, il me sembloit voir fermement (et ainsi à certes le cuidoye) un felon geant outrageux, glouton et fier pautonnier, qui le chef avoit plus aigu que fer de lance,

les yeux avoit rouges et flambans comme feurre allumé, nez tors, grosses balievres et barbe fleurie, et de tout point hideux et plein de barat et de maltalent. Si tenoit en son poing branc d'acier luisant, dont au chief durement me navroit; puis faisoit signe à deux truhans et ribaux qui en hideuse chartre me portoient, et me laissoient illec au greigneur tourment que jamais sentisse. Et adonc s'apparoissoit à moy un grand prud'homme, qui d'un moult noble vestement estoit affublé; et autour de luy estoient maints chevaliers, qui de me voir à delivrance avoient moult grand voulenté. Et vous, beau Sire, y estiez des premiers. Prés de vous estoient pareillement le bon chevalier Arnaldus et le gentil chevalier Voiturio, et maints autres renommez. Or me faisoit signe de la main iceluy noble prud'homme, et, à soy m'appellant, hors de la noire chartre il me faisoit issir. Et lors il me montroit en moult belle escriture un tel dicton en maniere de prophetie :

Quand aigles et lyons assemblez à foison
Feront, par grands hazards, des cocqs déconfiture,
Plusieurs bons chevaliers, par mortelle achoison,
Ferus de fers tranchans, iront en sepulture.
Paresseux, d'autre part, absens de l'aventure,
Pour un temps detenus seront, non sans raison;
Mais ils seront enfin boutez hors de prison
Par cil qui porte escu de vermeille teinture.

Adonc par grand liesse me sentis esveillé; et, quand apertement connus que ce n'estoit que fable et

mensonge, si cuiday entrer en desespoir. Ce neanmoins, mon cœur s'évertua, et en soy pourpensa que tel songe pourroit venir à effet; et en cet espace je n'eus onc talent de me guermenter ne plaindre, mais bien de vous escrire tout ce qui m'estoit advenu. Or puissiez-vous, cher Sire, loin de meschief et d'encombrier, tousjours noblement et frisquement vous contenir, ainsi qu'à tel homme affiert, vous et toute vostre noble mesgnie. Et à tant me tiens; à Dieu vous command', et me clame vostre immuable servant à tousjours mais.

Dom Guilan le Pensif,

Sire de l'Isle invisible.

LETTRE DE L'AUTEUR

SUR LE SUJET DE LA PRECEDENTE

Au tres-gentil, tres-preux et tres-noble Chevalier de l'Isle invisible, le Chevalier Inconnu mande saluts sans nombre, et amours sans fin.

Sire chevalier, pas n'eusse cuidé que de si obscur manoir comme cil où vous estes peussent issir dits si illuminez, ne de si dure prison paroles si gracieuses. Je me suis embatu à voir la lettre qu'escrite avez au tres-gentil et tres-renommé comte Guicheus, vous débourdant avec luy; et vous jure

que oncques mais ne vis escrit qui tant me plust, ne qui plus me parust de prud'homme. Et en ce appert vostre grand hardement, et le hault cœur qui en vous repaire; quand de cette vostre mécheance en nulle riens ne vous esbahissez, et ne laissez pour ce de dire gabs et joyeusetez. Or est-il vray que pieça je haïssois sur toutes riens le geant Picolofuron, pour estre de trop orgueilleuse nature, et trop bonbancier en ses faits. Mais ores d'autant plus je le maudis, et l'heure que oncques de mere fut nay. Car par luy et pour son pourchas trop sont de maux avenus; et si combat par tel art que ceux qui encontre luy osent se presenter sont par luy laidement navrez, affolez ou occis, et ceux qui ne s'y trouvent sont en noires chartres detenus. Ce m'aid' Dieux, beau Sire, cettuy est le plus fier enchantement dont j'oüis oncques parler, et qui plus fait à douter. Planté de preud'hommes y a qui moult ont grand talent de vous ayder en cette vostre besogne. Et, pour moy, il n'y a chose au siecle que tant desirasse : car plus cher aurois à delivrer un si fait chevalier que de conquester le royaume de Logres. Mais de cettuy fait nous deportons, pour sçavoir que nous n'y pouvons comme riens, et que cette emprinse est reservée à un puissant chevalier qui porte vermeilles connoissances. De cettuy est ores grand bruit par le monde, et dit-on qu'il fait d'armes comme à sa voulenté, et que depuis le temps du noble roy Artus il ne s'est trouvé si rude jousteur comme iceluy est : car nul ne s'est encontre luy esprouvé qu'il n'ait

jetté jus des arçons, et souventefois renversé chevalier et cheval tout en un mont. Cettuy mainte haute aventure a finée, et cette autre encore finera. Si que devez esperer qu'à chef de piece, et en brief, vous tirera du chastel enchanté : car pas n'avez deservy d'y estre trop longuement; et, se en riens par le passé avez méfait, ce n'est en chose qui vous doit ahontir, et petite penitence y affiert. Ce neantmoins, si par méchef, ou aucun destourbier, plus long-temps estiez detenu que ne cuidons, de ce en riens ne vous esmayez, car il ne vous en peut chaloir. Bien vous peut souvenir que le gentil roy Amadis, le noble empereur Esplandian, et maints autres, après avoir esté detenus plusieurs siecles és prisons de l'isle d'Argenes, en sortirent sains et haitiez, aussi jeunes, et les viaires aussi frais, qu'entrez y estoient : car le bon Alquif, qui moult sçavoit d'experimens, fit par ses conjurations que le temps, qui tant est isnel pour toutes creatures, n'avoit comme point eu de cours en leur endroit, et en riens ne les avoit endommagiez. Or il ne peut estre qu'estant noble et chevalureux comme vous estes, bien parlant et loyal en bien aimer, bien avenant, coint, et faitis chevalier, il vous manquast quelque bon enchanteur en cette achoison, qui le mesme secours vous donnast, et en auriez un ou deux sans faille : en maniere que, quand ne pourriez issir du chastel que d'huy en cinquante ans, vous en istriez jouvencel, comme l'estes maintenant, et sans aucun seul poil de barbe, non plus qu'ores en avez; qui seroit chose moult

rare et plaisante à voir. Endementiers, tout le temps que demourerez illec, loisible vous sera les unes fois de joüer aux tables, les autres de harper et chanter lais plaintifs, et une fois le jour de parler tout haut à par vous, vous doulousant et lamentant de dame Fortune, qui de tous hommes temporels se joüe, et en cet encombrier vous a jetté, vous éloignant de vostre amie. Car c'est ainsi, si bien m'en souvient, qu'en souloient user tous les preud'hommes qui en tel cas se sont trouvez. A tant, beau Sire, à Dieu vous command, et suis le tout vostre,

LE CHEVALIER INCONNU.

RESPONSE DE MONSIEUR LE COMTE DE SAINT AIGNAN

A LA LETTRE DE L'AUTHEUR

Au tres-courtois, tres-excellent et tres-renommé chevalier Voiturio, qui du nom d'Inconnu se clame, Guilan le Pensif desire honneur et joye, et mande humbles mercis.

Dea, chevalier inconnu ! avois-je pieça vers vous rien comparé, qui de tant gorgiase faveur fust digne ? Certes, pas n'eusse cuidé qu'en tel encombrier si doux confort me fust avenu ; par lequel est ma grevance moult amendée. Or, appert-il bien maintenant que pas n'estes apprentif de bonnes

œuvres faire, quand à si dolent chevalier par devis proufitables et duisans reboutez le cœur en la fouëlle. Pour certain, tres-cher Sire, moult estes à priser, et greigneur homme devez estre, que pas ne voulez apparoir, quand vostre nom mussez après courtoisie tant especial. En cette maniere ouvra jadis le damoisel de la mer, fleur de toute chevalerie, quand, après avoir rué jus le plus fier ribaud de la contrée, et sa mesgnie déconfite, il se retrahit vers son tref moult viste, tenant la chiere basse, et le vis sur costé, ne voulant pour riens à nulli se manifester. Ce m'aid' Dieux, Sire, je ne me deporteray d'acertener à tous qu'encore surpassé l'avez; et de ce n'ayez doutance. Cettuy ne fit que mettre à mort un outrageux paillard; et vous avez redonné la vie à jouvencel afflict et mat, comme n'agueres effroyé. Or, bon chevalier, puisque tout de mon fait voulez connoistre, ja n'en serez desdit; et moult voulentiers de mon estat vous deviseray, et vous diray qu'un jour sur le vespre, ayant harpé et chanté un lay moult douloureux et plaintif, comme pouvoit estre cil du pauvre Tristan de Leonnois, voguant en sa barque après la playe envenimée par luy receuë par le morhoult d'Irlande, je m'endormis moult fort, et cheus à bouchons sur le pavement, où longue espace on me laissa gesir. Si cuidoye estre en un vergier, entre cointes pucelles et gentils varlets, ayant les aucuns surcots de tiretaines, et les autres robbes de sandal. Si estions seans sur poisles à or battu, en soulas et esbattemens deduisans et bruyants moult fort. Mais

endementiers, vint entrer au vergier un grand vilain mal façonné et rebarbatif, qui en son poing tenoit baston noüeux à guise de massuë; et bien sembloit estre mal pautonier et felon. Si se cria sur moy le glouton, comme forcené, disant : « Et cuides tu, paillard, issir ainsi sans moy de la chartre où tu es detenu? » Lors il me ferut parmy le pis, tant outrageusement qu'agenouiller me fit, et, rechignant moult laidement, s'en alla disant : « Or suis-je par mon droict nom le Temps appellé. N'espere sans mon ayde issir du chastel »; et, ainsi que me guermentoye, je vis près de moy un noble prud'homme luisant comme un escarboucle. Moult beau clerc estoit iceluy, et de plaisant regard. Si estoit en haut siege assis : et villes, chastels, tours, chevaliers, armes, bannieres et escus de moult de couleurs gisoient à ses pieds; et un vermeil sandal faisoit son couvre-chef et sa robbe. Iceluy me cria tout souëfvement : « Or as entendu, amy, ce que le Temps t'a dit. Mais qu'il s'accorde à ta saillie, moult tost te delivreray. » A tant, mon somme fina : et trouvay près de moy vostre missive; et de l'autre part un livret moult ancien, où estoit icelle prophetie :

Quand jeune chevalier de suave nature
Prendra du hardement en l'obscure maison,
Assez pour envoyé missive au grand Voiture,
Cil qui porte vermeil en armes et vesture,
Et dont par tout le los bruit sans comparaison,
Connoissant qu'il est ja de pardonner saison,
Avec trois doigts fera de sept huis ouverture.

Adonc cuiday qu'en brief pourroye de la chartre issir, quand par deux fois pieça avoye eu dormant quasi le mesme songe : car encore moult bien du premier me remembroit, dont au preux comte Guicheus avois narré toute la vraye histoire. Donc ay-je noté, Sire chevalier, par moult d'enseignemens, comme à iceluy guerroyeur qui porte vermeilles connoissances, et qui tant d'apertises d'armes la faites, estoit ma delivrance reservée ; et, par vostre esprit tout remply de doctrine, et clarté d'engin, y suis derechef confirmé. Dieu ait part à icelle emprinse et veüille labeurer avec luy, afin qu'en bref ensemblement allions visiter en son hebergement le bon comte Guicheus, que j'honore moult et prise. Je suis, à foy de chevalier, tres-cher Sire, le tout vostre

Dom Guilan le Pensif,

Sire de l'Isle invisible.

AUX TRES-EXCELLENS BELLIQUEUX, INVICTISSIMES ET INSUPERABLES CHEVALIERS

LE COMTE GUICHEUS, LE CHEVALIER DE L'ISLE INVISIBLE ET DON ARNALDUS

Salut, honneur, victoire et triomphe.

Ce m'aid Dieux, beaux seigneurs, moult estes gracieux et courtois, quand, estant dans de si grosses

besognes, comme ores vous trouvez, de cettuy vostre chevalier avez daigné vous ressouvenir, et me donner preuves si notoires de vostre benignité et bon vouloir que oncques ne sera en ma puissance de le pouvoir desservir. Or, jaçoit que de moult grand temps vous aye tousjours honorez et servis; moult outrageux seroye si je, par cette seule vostre lettre, ne m'en tenoye à moult bien payé; et grand niceté seroit à moy si je cuidoye vous en pouvoir rendre remercimens condignes. Or voudrois-je, beaux Sires, qu'il m'eût cousté le meilleur chastel que oncques je conquis, et que loisible me fust de moy bouger de cestuy lieu, pour vous aller dire moy-mesme mon pensement sur ce, et le ressentiment que j'ay de l'honneur que à moy vostre homme lige avez voulu faire. Par mon chief, rien ne me retiendroit que je ne prisse huy les galops; et irois vers vous de tel randon qu'ainçois qu'il fust heure de nonne, aurois cheminé plus de cinquante lieuës anglesches, et me rendrois avant le vespres dans vostre tref. Aussi bien, 'quand je me ramentois comme estes sur le point de ferir sur ennemis, et de vous parmy eux mesler, si qu'à toute heure il m'est avis que d'icy j'oy la noise de la bataille, le hannir des chevaux, le froissis des lances, le chapelis des armes et le martelis des espées, je me hontoye moult durement à par moy, et me tiens à honny et recreant chevalier quand je ne puis en celle achoison estre près de vous, et là, en voyant vos actes chevalureux et vos beaux faits d'armes, me parforcer à les imiter, et moy rendre digne de

l'accointance de tels preud'hommes. Ores que le joly mois de may renouvelle toute chose creée, et que tout noble cœur se sent épointre du desir d'armes et proüesses faire, vous cheminez par monts et par vaux gorgiasement armez jusqu'aux dents, tenant vos glaives és poings; et ores les pannoyant entour vos chiefs, ores vous polissant en vos armes, ores vous affichant és estriers, ne songez qu'à lances briser, percer escus et desmailler hauberts, cheminez par nieules et par bruines, à l'ardeur du soleil et au ray de la lune, mangez moult petitement et mauvaisement dormez, vous levant souventesfois, ains qu'il soit bien adjourné, pour mettre vos corps à peine et à travail, à danger d'estre détranchez à mains de gloutons et d'estre felonneusement occis. Là où je, las! chetif, en cette cité par enchantemens mauvaisement detenu, passe les jours entiers à moy sollacier et déduire avecque gentes pucelles, plus blanches que fin albastre mis à point de fin vermeille, ores nous ombroyant sous vertes feüillées, ores en plaisans vergers nous esbattant, et tantost nous esbanoyant en riches festins, où toutes guises de mets nous sont servis et toutes sortes d'espiceries. Et les unes fois, quand de tels bonbans suis recreu, et qu'abondance de soulas me fait desirant de solitude, je me retrais à l'oriere d'un bois ou sur le clair rieu d'une fontaine; et là, assis sur l'herbe tendre et menuë, je me delecte à voir en joyeuses chroniques les faits et gestes des anciens chevaliers, les hautes aventures qu'ils ont mises à chief, et les perilleuses questes qu'ils ont

emprises, pour los et amour de leurs amies acquerre. En cette maniere, je vis sans mesaise, destourbier, ne distraite de quelconque chose, me couchant alors que meilleur me semble, et me levant à l'heure que plus me plaist; sans estre oncques éveillé de bruit de bucines, trompettes et cors sarazinois. Or, seigneurs chevaliers, combien cet estat de vie est angoisseux, je ne doute mie que bien ne le jugiez : car trop mieux que moy sçavez que riens tant ne pese à gentil cœur comme oisiveté; et moins greve travail que musardie; et de ce adviendra sans faille qu'après que de ce siecle seray sorty, onc nulle mention de moy ne sera faite, non plus que si je fusse esté un chevalier de Cornoüaille. Et de vous au rebours, quand de cette vie terrienne issirez, en trouverez une autre imperissable, és registres et memoires des hommes. Livres infinis en toutes langues raisonneront vos hauts faits et proüesses, et aurez nom à jamais perpetuel : laquelle chose, et de ce ne doutez, est de prix infiny, et tel que trop cherement ne la pouvez vous acheter, quand mesme pour ce de bras et de jambes seriez mehaigniez, et qu'en auriez les testes fenduës jusques aux yeux. Partant, beaux seigneurs, je vous alloüe que vous regraciez fortune, qui en point vous a mis que tout haut bruit et exaltation pouvez acquerre; et pourtant ne me tournez à blâme si en cestuy lieu plus long-temps je demoure, où force d'enchantement et necessité de destin me retient.

Pour nouvelles, je vous mande que messagiers

sont icy venus de maintes parts, qui apporté nous ont que depuis peu és marches d'Italie s'est fait le plus beau fait d'armes qui oncques arriva, depuis que chevaliers ceignent espée. Or devez-vous sçavoir, beaux seigneurs, que en icelle terre, du long du fleuve que les Gregeois appelloient Eridan, qui moult est roide et profond, estoit descendu un geant despiteux et felon. Cettuy, accompagné d'une gent moult noire et de couleur de suye, mais aspre, fiere et outrageuse, pilloit, dégastoit et desertoit le pays, si que c'estoit une hydeur : et, après maints outrages, avoit juré qu'il prendroit à force une damoiselle, qui Cazalie est nommée, moult prisée et cherie de ceux du païs, et de maints grands seigneurs d'étranges terres desirée, comme celle qui est de moult beau viaire, et bien addressée de touts ses membres, avenante et de si plaisant regard que c'est un déduit à regarder. Or l'avoit le felon promise à son seigneur le Soudan des Iberiens, qui pieça de long-temps la convoitoit, pour la mettre en servage, et luy tollir son honneur ainsi comme il a fait de mainte autre que le geant a mises en sa ballie, dont il a pris les unes à vive force, et plusieurs autres par barrat et mal engin : car de telles damoiselles convoiteux est le Soudan à demesure ; si que l'en dit que toutes les desire, et oncques n'en pourroit estre assouvy. Or l'avoit le geant à tout son ost en telle guise assiegée que pas ne sembloit qu'il fust au pouvoir humain de luy, en quelque maniere, porter ayde. Moult tendrement ploroit la pucelle, moult fort se demenoit,

se détordant et guermantant durement, comme celle qui à grand meschief estoit. Mais de ce riens ne luy valloit, et de nulli n'estoit secouruë : car les seigneurs du païs pas n'avoient la force ne le hardement de durer contre le geant. Tant qu'à chief de piece, le chevalier faé aux vermeilles connoissances, qui tout oit, tout sçait et tout peut, a ouy de loin les piteux cris de la chetive : dont fut fort dolent et courcé en son cœur. Car il ayme la pucelle par bonne amour et sans vilenie, seulement pour la franchise d'elle garder; et d'autresfois de tels meschiefs l'a delivrée. Iceluy en donna tantost avis à l'invincible chevalier qui porte d'azur à trois fleurs d'or, qui de long-temps a pris la damoiselle en sa garde. Ces deux ne purent pas tirer celle part, pour estre cettuy point embesognez en une grosse guerre, qu'ils menoient dans le païs qui autrefois appellé estoit la Sylve Carbonniere, et maintenant communément est dit le païs de Flandres : si qu'ils aviserent entr'eux, par bon conseil, de mander à ce secours un preux et belliqueux chevalier, qui de tel hardement est que oncques chose, tant dangereuse pût estre, ne luy sembla difficile à mener à fin. Cestuy de tous est nommé Harcuriel des Isles perilleuses; et a esté ainsi appellé pour un moult grand fait d'armes qu'il fit en un païs de mer, si perilleux et si estrange qu'à tousjours-mais en sera faite mention. Iceluy, à toute la cavalerie que pour lors put trouver, alla donner sur l'ost du geant, qui mie ne s'en doutoit. Là y eut moult caveuse et cruelle bataille, si que

l'en dit que, depuis l'assemblée qui se fit entre Sidrac et Tantalon, au couronnement du roy Gadiffer, onc on ne vit si hautes proüesses exploiter, si grands coups d'espée ruer, ne si beaux coups de lances ferir. Au definiment, la deconfiture tourna sur les gloutons, et contrarieté advint au geant, qui combatit à tel meschief que toute sa mesgnie fut mise à occision, et luy tellement atourné que les maistres qui l'ont veu dient que d'huy en un an ne sera en estat de porter armes, et que de moult grand temps n'aura talent de damoiselles vilener, ne leur faire outrage. Or, beaux seigneurs, à Dieu vous command, qui vous doint pareille fortune, et suis le tout vostre,

Voiturio.

LETTRE ESPAGNOLE

A UNE DAME EN LUY ENVOYANT LE VERBE J'AYMÉ, TU AẎMES.

Le deve parecer estraño à V. S. que en las dos primeras palabras haya dicho tan gran verdad y tan grande mentira. Pero en eso puede ver quan razonable es amor á quien ama. Pues los que hizieron las reglas de las palabras segun la razon de las cosas, en diziendo *Yo amo,* luego dixeron *tu amas,* como si fuese necesario, amando el uno, qúe el otro le ame. Así será justo que de buena gana

diga V. S. *Yo amo,* pues ay tanto tiempo que lo digo. Y sin cansarse la memoria, en sabiendo esa palabra, luego sabrá una lengua que es la de amor, mas linda que la española, y mucho mas estendida, porque esa se habla por todo el mundo, y no hay rincon en las Indias donde no se entienda. V. S. que huye de las reglas, y que no quiere aprender sino lo que se enseña en un dia, mas gusto deve tener de esta que de ninguna otra, pues se sabe en un instante, y en las cosas de amor no solamente no hay regla, mas aun seria defecto tener alguna. Hablela por su vida V. S. y no sea verdad que en tres años no le haya podido aprender una lengua que hasta las niñas saben.





INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS

DANS LES LETTRES DE VOITURE





NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Page 1, lettre LXXXVIII. — Cette épître à la marquise de Sablé fait défaut dans la première édition de Voiture; elle figure au *Manuscrit de Conrart,* in-4°, t. X, p. 543. Nous ne pourrions fixer positivement sa date; nous croyons cependant qu'elle fut écrite de 1638 à 1640, à Paris. A la page 2, ligne 28, Voiture, en disant : « *Je ne saurois tirer la langue d'*Isacaron », fait allusion, au dire de Tallemant, à une visite qu'il fit à Loudun en compagnie de Mme de Sablé, où une religieuse leur dit : « Voulez-vous voir tirer la langue à Isacaron ? » C'était d'un diable qu'il s'agissait. On connaît l'histoire de la *Possession des religieuses de Loudun* et d'Urbain Grandier.

Page 6, lettre LXXXIX. — Le cardinal de La Vallette avait formé le projet de faire lever le siège de Verceil contre les Espagnols, commandés par le marquis de Légassez; mais il arriva le jour même où la place venait de capituler, et sa réputation en fut atteinte. C'est donc une *épître consolatoire* (ainsi que le fait remarquer M. Ubicini) que lui écrit Voiture.

Page 9, lettre XC. — Pierre Costar, le célèbre ami de Balzac et de Voiture, était le fils d'un chapelier. Il mourut à Paris, âgé de cinquante-sept ans, le 13 mai 1660. Voyez

dans Tallemant son *Historiette*, t. VII, p. 1, et aussi *Entretiens de Voiture et de Costar*, 1654, in-4°. Les seize lettres écrites par Voiture à cet érudit furent datées de 1638 à 1640. Dans l'édition Charpentier, 1855, elles sont réunies ensemble, avec les billets, sous le titre : *Correspondance de Voiture avec Costar*, t. II, p. 83 à 168.

Page 22, lettre XCV. — Le *Valentin* dont il est question ici était une maison de campagne de Mme de Savoie, qui était située très près de Turin. Il est question de ce lieu de plaisance dans les *Historiettes*. Tallemant, dans une note explicative, dit que « Mme de Rambouillet faisait toujours la guerre à Voiture qu'il ne remarquoit rien ; elle lui donna la charge de faire la description du *Valentin*, aimant extrêmement l'architecture. »

Page 23, lettre XCVI. — Pour comprendre l'enjouement ironique de cette lettre, il faut savoir qu'elle est écrite en réponse à une épître de Costar, où celui-ci lui demande combien de fois il a invoqué Apollon, etc.

Page, 24, lettre XCVII. — Cette lettre manque dans la première édition. Voiture, en parlant de la *Prorature* d'Apelles, de Praxitèle et de *Papardelle*, veut folâtrer. « Ces deux mots sont mis pour la rime, dit Tallemant en note ; ils signifient pourtant, le premier de certains fromages de chair de buffle, et *parpadelle* certain laitage que font les religieuses. »

Page 26, lettre XCVIII. — Cet évêque de Lisieux était Philippe de Cospeau, auquel Bossuet dédia sa première thèse de philosophie. Il était né en 1568 et mourut en 1646. Tallemant a conté sa biographie dans une *Historiette* spéciale. Voy. *Manuscrit de Conrart*, p. 645.

Page 29, lettre XCIX. — Hugues de Lionne était le neveu du fameux négociateur Abel Servien, qui l'initia aux affaires. Il était né à Grenoble en 1611. Saint-Évremont a donné sur lui une curieuse notice. A l'époque de cette lettre (1639), il se trouvait à Rome en mission secrète : c'est dans cette ville qu'il connut et se lia d'amitié avec Mazarin.

Page 32, lettre CI. — Nous ne saurions trouver et démontrer en toute assurance quel fut le destinataire de cette lettre.

Page 34, lettre CIII. — Cette lettre manque à la première édition ; la date pourrait en être fixée du 26 au 28 avril 1639. Le siège de Turin fut levé le 25 avril de cette même année.

Page 35, lettre CIV. — Épître à Charlotte-Marguerite de Montmorency, mère du grand Condé. *Manuscrit de Conrart*, p. 839.

Page 37, lettre CV. — Insérée au *Manuscrit de Conrart*, p. 841. On trouvera dans la *Correspondance de Chapelain*, publiée par Tamizey de Larroque (Paris, Imprimerie nationale, 1880), de très curieux renseignements sur les relations de Voiture avec l'auteur de *la Pucelle*.

Page 38, lettre CVI. — Voyez Bib. de l'Arsenal, *Belles-lettres françaises*, Manuscrit 151, p. 39.

Page 41, lettre CVIII. — Cette lettre à la marquise de Sablé manque dans la première édition. Voyez *Manuscrit de Conrart*, t. X, p. 548. La date de cette épître doit être *de Paris*, 1639.

Page 53, lettre CXV. — *Au Cardinal de Mazarin.* — *Manuscrit de Conrart*, p. 835. Si nous en croyons la note suivante de Tallemant, cette lettre serait adressée au cardinal duc de Richelieu : « Martin (le neveu de Voiture et l'éditeur de ses œuvres), rapporte le spirituel conteur des *Historiettes*, aurait, pour cajoler Mazarin, mis son nom à la place de celui de Richelieu. Quel plat valet que ce Martin! »

Page 54, lettre CXVI. — La marquise de Savoie (Christine de France) était fille de Henri IV et veuve de Victor-Amédée Ier. La lettre qui suit était jointe à celle-ci.

Page 57, lettre CXVIII. — Antoine, comte de Guiche, né en 1604, mort à Bayonne en 1678, fut tour à tour duc de Gramont, puis pair et maréchal de France.

Page 60, lettre CXX. — Marc Duncan, sieur de Cérisantes, était un gentilhomme écossais, savant médecin, philosophe et poète latin. Il fut capitaine du régiment de Navarre. Il mourut de ses blessures au siège de Naples, le 28 février 1648. Il ne faut pas juger de son caractère d'après les *Mémoires du duc de Guise,* où il est fort maltraité. Cérisantes fut un gentilhomme brave, fier, bien fait de sa personne et très spirituel.

Page 62, lettre CXXI. — M. de Maison-Blanche était secrétaire de l'ambassade à Constantinople que fit M. de la Haye Vantelet, conseiller au Parlement.

Page 65, lettre CXXII. — Louis Bouthillier, comte de Chavigny, était secrétaire d'État. *Manuscrit de Conrart,* p. 679.

Page 70, lettre CXXV. — La date de cette longue lettre peut être fixée par une lettre de Balzac à Chapelain du 12 août 1638 (erreur 1641), et par un passage de Costar cité dans la préface des *Entretiens de Balzac* (10 septembre 1641).

Page 96, lettre CXXIX. — René de Longueil, seigneur De Maisons, était conseiller du roi en ses conseils, et premier président de la Cour des aides. Mme de Sablé le comptait au nombre de ses familiers, et Gui-Patin disait de lui : « C'est un animal mazarinique fort dangereux, fin et rusé, et fort incommodé dans ses affaires. »

Page 101, lettre CXXX. — Dans la première édition, p. 462, se trouve ce *post-scriptum* : « Monsieur, y ayant une si grande amitié à cette heure entre vous et le marquis de Pisani, je pense que vous me pardonnerez si j'entreprends de vous supplier très humblement de lui faire donner en mains propres la lettre qui est ici pour lui. »

Page 110, lettre CXXXIII. — Jacques Esprit, de l'Académie française, né à Béziers, le 22 octobre 1611, mort le 16 juillet 1678. On a de lui deux volumes in-12 sur la *Fausseté des vertus humaines* (1678).

Page 115, lettre CXXXVI. — Gaston-Jean-Baptiste, marquis de Roquelaure, maître de la garde-robe du roi, duc à brevet, né vers 1615, mort en 1688. C'était un véritable bouffon, dont Saint-Simon et Tallemant ont raconté la vie à différents points de vue. La date de cette lettre, d'après sa teneur, est de juin 1642.

Page 117, lettre CXXXVII. — Jacques Estuer, marquis de Saint-Mégrin, fut tué en 1652 au comhat de la porte Saint-Antoine.

Page 121, lettre CXL. — Le *Manuscrit de Conrart,* page 771, offre de nombreuses variantes à cette lettre. Nous ne les relèverons pas ici, car elles prendraient la majeure partie de la place qui nous est accordée pour ces annotations.

Page 124, lettre CXLI. — Ce fut le 21 novembre 1643, à la journée de *Dutlingen,* que le marquis, depuis duc de Montausier, tomba au pouvoir de l'ennemi. Cette lettre est insérée au *Manuscrit de Conrart,* p. 665. La date doit être fin décembre 1643.

Page 126, lettre CXLIII. — Pour l'intelligence de cette lettre, dit une note de Martin de Pinchesne, il faut savoir qu'avant que Monsieur le duc partît de Paris, étant en une compagnie de Dames, avec lesquelles il vivait très familièrement, il se mit à jouer avec elles à de petits jeux, et particulièrement à celui des Poissons, où il était le *Brochet*, ce qui donna sujet à l'auteur, qui était aussi du jeu sous le nom de la *Carpe,* de lui écrire cette raillerie ingénieuse.

Page 130, lettre CXLIV. — Le siège de Thionville fut levé le 10 août 1643; on pourrait donc en conclure que cette lettre fut écrite vers la fin du même mois. Voiture, au début de cette épître, persifle le marquis de Pisani, qui ne pouvait sentir les livres et ne lisait jamais.

Page 132, lettre CXLV. — Claude de Mesmes, comte d'Avaux, né en 1595, mort an 1650, avait beaucoup d'es-

prit et de style. Avec le duc de Longueville et Abel Servien, il représenta la France aux conférences de Munster.

Page 136, lettre CXLVII. — Chavaroche était intendant de la maison de Rambouillet et ancien gouverneur de M. de Pisani. Une rivalité d'amour le brouilla avec Voiture, et ils se battirent un soir aux flambeaux dans les jardins de l'hôtel de Rambouillet. Voiture fut blessé à la cuisse : c'était son quatrième duel. On appelait Chavaroche *le Pourceau*, dit Tallemant. C'est à quoi Voiture fait allusion dans cette lettre.

Page 137, lettre CXLVIII. — Mme la marquise de Vardes était cette même Mme de Moret qui fut la maîtresse de Henri IV et de plusieurs autres gentilhommes. Le marquis de Vardes n'hésita pas à l'épouser. Sur la fin de sa vie elle perdit la vue, et l'on fit sur elle ce curieux et cruel distique :

Cum longas noctes Moreta ab Amore rogaret,
Favit Amor votis, perpetuasque dedit.

Page 145, lettre CLIII. — *L'Abesse d'Yères* était Claire-Diane d'Angennes de Rambouillet, qui mourut en mars 1669. *Poncette*, dont il est question à la fin de cette lettre, était la fille du portier de l'hôtel de Rambouillet, qui avait été donnée à Mme d'Yères, car cette Poncette était éveillée et d'une turbulence inquiétante pour les bonnes mœurs de l'hôtel.

Page 147, lettre CLIV. — Ce Mauroy, et non *Mauvoy*, était intendant et contrôleur général des finances.

Page 149, lettre CLVI. — Le comte d'Alais était gouverneur de Provence.

Page 150, lettre CLVII. — Le père du maréchal de Grammont (Antoine, duc de Grammont, deuxième du nom), mourut en août 1644, ce qui peut fixer la date de cette lettre, dont Voltaire a eu assez justement l'occasion de blâmer le ton de mauvaise plaisanterie. Voy. édit. Renouard, t. XLIII, p, 89.

Page 156, lettre CLX. — Cette lettre manque dans la première édition. Elle est adressée, vers 1644, à Paul Fréart, sieur de Chantelou, qui, après avoir été secrétaire de M. de Noyer, devint conseiller et maître d'hôtel du Roi. C'était un grand amateur d'objets d'art; il possédait à Paris un cabinet de tableaux et d'antiquités des plus curieux. Ce fut lui qui, en compagnie de l'un de ses deux frères, ramena de Rome en France, vers 1640, Nicolas Poussin. Voiture avait connu M. de Chantelou en Italie l'année qui précéda celle de cette lettre, 1643.

Page 160, lettre CLXII. — Le maréchal de Schomberg venait d'être nommé lieutenant général du Languedoc, pour le duc d'Orléans, gouverneur.

Page 171, lettre CLXIX. — Ce billet et les deux suivants manquent dans la première édition.

Page 177, lettre CLXXIV. — Henri de la Trémouille, prince de Tarente, était né à Thouars en 1620; il mourut en 1672.

Page 188, lettre CLXXVIII. — La reine de Pologne, Louise-Marie de Gonzague, née en 1622, mariée en 1645, était nièce du duc de Longueville. Lorsqu'elle quitta la France, Voiture l'accompagna jusqu'à la frontière en qualité de maître d'hôtel du Roi.

Page 192, lettre CLXXXI. — La ville de Dunkerque fut prise le 10 octobre 1646; d'où l'on peut conclure pour la date d'envoi de cette lettre.

Page 245. lettre CXCV. — Cette lettre est en réponse à une lettre de Monseigneur le comte d'Avaux à Voiture, à la date du 26 juillet 1647, ce qui porterait la réponse en août 1647. Voyez *Manuscrit de Conrart*, p. 671.

Page 257, *Lettres amoureuses*, lettre I. — Dans l'édition Ubicini cette lettre se trouve la sixième. Dans le *Manuscrit de Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 685, l'en-tête du manuscrit porte : A Madame ***. La plupart de ces *Lettres amoureuses* se retrouvent transcrites dans le *Manuscrit de Conrart* (*Belles-*

Lettres françaises, ms. 151, t. II) ainsi que dans le volume cité plus haut.

Page 331, *Lettres en vieux langage.* — D'après l'abbé Arnauld, le comte de Saint-Aignan avait toujours eu l'esprit galant et s'était passionné pour le vieux français et les rébus, qui étaient alors de mode. Ce n'était tous les jours que billets en langage d'*Amadis* et énigmes diverses. Voiture, très courtoisement, s'escrimait de son mieux pour lui répondre dans le même style, et en dehors de ces lettres, il nous a laissé dans ses poésies des spécimens charmants en ce genre. Dans la *Pompe funèbre de Voiture,* Sarasin fait allusion à ces jeux d'esprit dans ce passage intitulé : *Comme le comte Guicheus, le chevalier la Mouche* (Saint-Aignan), *et le gentil Arnaldus, gabans entr'eux trois, envoyerent par un menestrel joyeusetés rimées à Vetturius, et sa réponse.*





TABLE

DU TOME SECOND

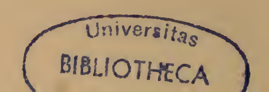
Pages

Pages

LETTRES AMOUREUSES ET DE GALANTERIE

LETTRES EN VIEUX LANGAGE



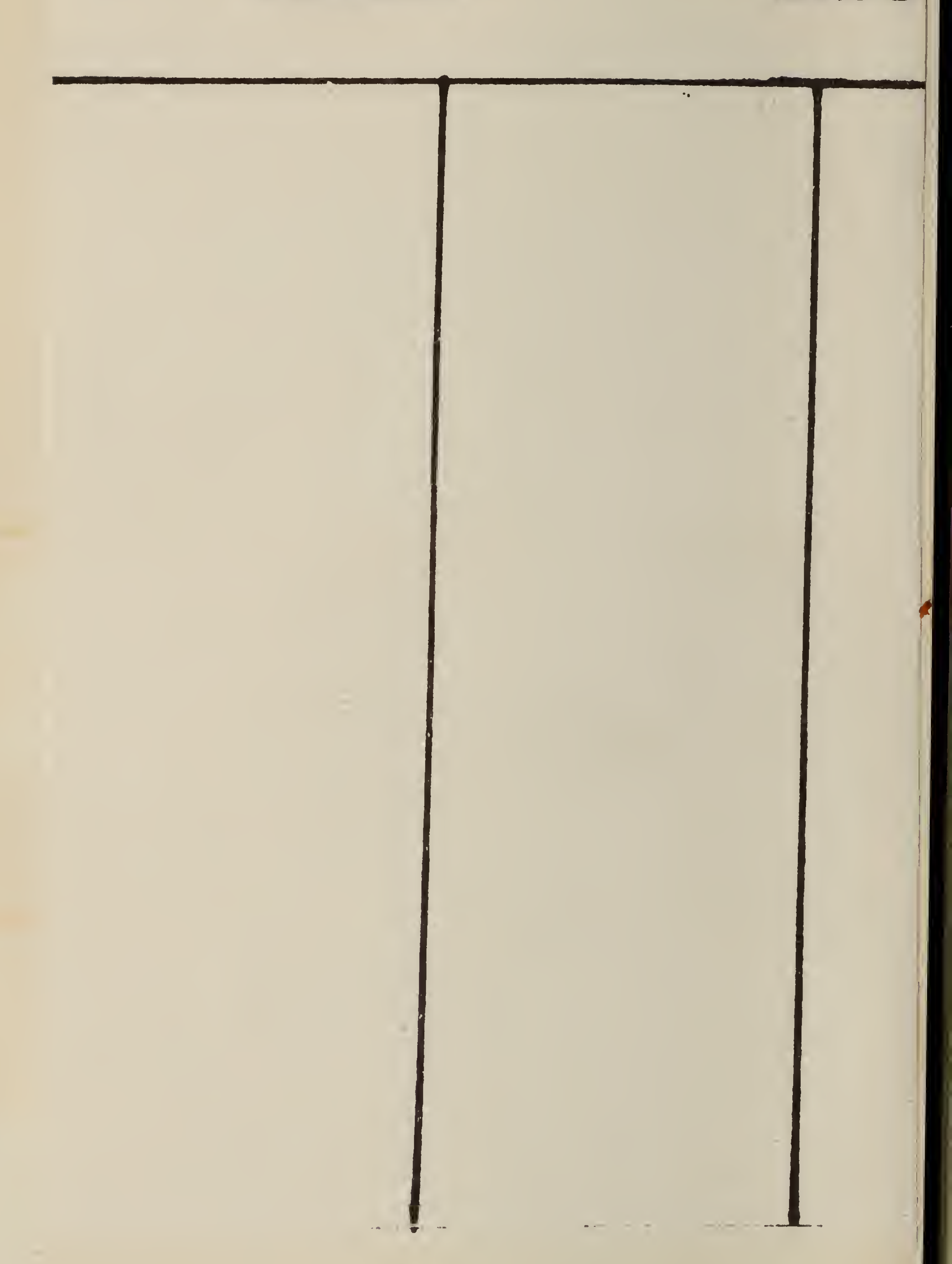


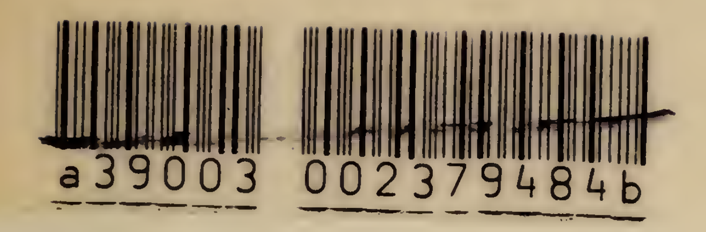
Imprimé par D. JOUAUST

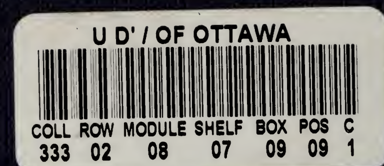
POUR LA COLLECTION

DES PETITS CLASSIQUES

M DCCC LXXX




a39003 002379484b



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 08 07 09 09 1